T. XXVI — N° 2 25 JANVIER 1934

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Radio-Paris.*

●

ENQUÊTE SUR LES RAISONS ACTUELLES DE L'INCROYANCE

PIERRE HUMBERT.
Professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier.

Le Scientisme.

Le scientisme ancien et ses survivances.

La forme contemporaine du scientisme : le rationalisme.

Réponse du R. P. Poucel.

La laïcité. — L'Église est-elle assez « accueillante »? — Les sociétés « spiritualistes ».

●

Dr KÜRT TÜRMER. *Inquiétudes des catholiques allemands.*

Après le concordat. — Les évêques censurés. — Les arrestations de prêtres. — La lutte contre la presse catholique.

●

B. LAVAUD, O.P.
Professeur à l'Université de Fribourg.

La propagande mondiale des Sans-Dieu.

Une exposition documentaire à Genève.

A travers les revues. L'Angleterre catholique.

Billet de Christianus

RADIO-PARIS

Il arrive tant de scandales qu'on ne suffit plus à les dénoncer.

Il ne faudrait pas cependant que les ignominies les plus retentissantes estompent un autre scandale, plus grave encore, parce qu'il touche à l'intelligence et à la foi.

Je parle du scandale de Radio-Paris.

*
* *

Chaque dimanche, une petite demi-heure était accordée à des causeries religieuses.

On consacre des heures à diffuser des inepties de café-concert, des opérettes douteuses ou le récit du journal parlé, qui ne peut évidemment traiter que d'immoralités, puisqu'il relate les événements du jour.

Il y avait dans ce désert une oasis que beaucoup aimaient. On aime tant ce dont on est privé et pourquoi cependant on est fait : l'honneur, la pureté, la grandeur morale.

Sans risque de respect humain, seuls en face de leur poste de radio, combien, qui n'auraient jamais osé se montrer à l'église ou au temple, ont été heureux d'entendre la parole de Dieu !

Sortir de cette boue humaine, monter vers la lumière : écouter l'Évangile, la vérité incarnée, Dieu !

Une demi-heure par semaine...

*
* *

Cependant que fait le gouvernement, qui devrait certes avoir d'autres soucis ?

Il met la main sur Radio-Paris *et, en don de joyeux avènement, pour nos étrennes, il interdit « pour motif de neutralité » toute causerie religieuse.*

Et cela à l'heure même où il se déclare pathétiquement décidé à moraliser l'opinion, où il réclame l'union « pour arrê-

ter ce fleuve de boue dans lequel on veut faire sombrer le régime républicain ».

Inconscience ? Maladresse ? Réaction contre le « péril clérical » ? Une sottise égale à celle du Populaire *qui dénonce à nouveau ce péril et, en guise de remède, nous offre un savoureux feuilleton qui s'intitule :* J'ai été Carmélite *?...*

*
* *

Je veux même me placer sur le terrain où l'on vient nous attaquer. Admettons cette neutralité que l'on invoque : c'est en son nom que je réclame la liberté de la parole.

L'État ne veut patronner aucune confession religieuse ? Comme nous sommes loin de protester ! L'adhésion toute intime de ma foi souffrira toujours de voir les polices terrestres lier ce qui s'adresse à Dieu à ce qui ne concerne que César.

Mais Radio-Paris n'a pas pour mission de me donner une doctrine officielle, mais de m'informer.

La T.S.F. a pour merveilleux résultat d'agrandir nos oreilles et d'ouvrir nos cœurs à la dimension du monde. S'il est grand d'aimer son coin de terre, l'âme qu'il a fait naître, ses coutumes et ses chants, il est plus grand encore de s'unir en même temps à la richesse infinie que font éclore des amours semblables au nôtre sur tous les coins de notre globe, en Chine comme en Amérique, en Russie comme en Italie.

L'Église catholique a-t-elle cessé d'exister pour que je n'aie pas le droit d'entendre sa voix ? N'y a-t-il pas sur la terre trois cents millions de fidèles à vivre de son idéal ? Et plus du quart de la population française ne continue-t-il pas à professer la foi chrétienne ? Si je n'entends plus son témoignage, l'image que je me fais du monde et de la France en est étrangement faussée. Pourtant j'ai droit à la vérité, et je croyais que la neutralité voulait être la gardienne de ce droit.

Mais peut-être suppose-t-on qu'il m'est plus précieux d'entendre des musiques barbares, des plaisanteries douteuses, et surtout les nouvelles parlementaires de la journée...

Pour qui prend-on le peuple de France ? S'il s'était endormi, croit-on que nos années terribles ne l'auraient pas depuis longtemps réveillé ? Il s'agit de notre vie : en ces jours se joue l'avenir prochain de notre monde. Nous n'entendons pas que l'on nous distraie de notre préoccupation. Et nous

savons tous maintenant que le salut ne viendra pas des combinaisons politiques. Nous l'attendons de l'orientation profonde de notre âme. Parmi les trois ou quatre doctrines qui prétendent répondre à ce besoin de l'homme d'aujourd'hui, l'Église catholique a suffisamment fait ses preuves pour que nul ne soit frustré du droit de l'écouter.

*
* *

Il ne faut tout de même pas confondre neutralité et *sectarisme. Que chaque doctrine qui se croit vraie élève les mêmes prétentions que nous. Nous ne les craignons pas, et les défenseurs de la neutralité ne doivent pas nous craindre davantage : ils ont suffisamment prétendu, par leur enseignement indépendant, former l'âme de la jeunesse et la rendre capable de juger librement, pour espérer que son choix serait judicieux. Curieuse liberté que celle qui s'achète au prix de l'ignorance !*

Ou bien faut-il dire que nos hommes d'état ont de toute façon peur de la vérité ? Pour nous, nous ne la tairons pas.

Nous voulons contribuer à réveiller et à rassembler un public catholique qui sache la défendre et qui revendique le droit de la transmettre.

Déjà nous lançons un hebdomadaire. Lui du moins sera indépendant, si toutefois nos amis et tous les catholiques de France nous apportent et nous renouvellent l'appui qui doit le faire vivre.

Mais la presse n'est plus que la moitié de l'opinion. L'autre moitié est à la Radio. Or nous voyons l'État s'emparer peu à peu de tous les postes privés : bientôt ce sera le monopole de fait.

Quand les catholiques se décideront-ils à avoir leurs *postes et à les garder coûte que coûte ? Il faut pouvoir être chez soi, pouvoir exprimer la vérité, toute la vérité. Nous sommes décidés à exiger la pureté morale de la France. Et nous faisons nôtre la réclamation que M. Sérot, député de la Moselle, a déposée sur le bureau de la Chambre :*

« Il n'est pas possible, sans nuire à son prestige, sans dénaturer son caractère, sans porter atteinte à son rayonnement, de refuser à la France d'exprimer ses pensées. »

CHRISTIANUS.

Enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance

Le Scientisme

Parmi les causes de l'incroyance actuelle, on m'a demandé d'étudier ce que l'on est convenu d'appeler le *scientisme*. Il est certain — les réponses à l'enquête le prouvent, ainsi que de nombreuses observations que j'ai pu faire autour de moi — que beaucoup indiquent, à la base de leurs raisons de doute, les méfaits de certaines formes de l'esprit scientifique. Nous chercherons à examiner comment se manifestent ces attaques, sournoises ou ouvertes, de la Science contre la Foi. Notre étude comprendra deux parties distinctes : Nous verrons d'abord comment on définira le scientisme que j'appellerai *ancien*, ou scientisme tout court, dont les ravages ont été grands surtout chez les générations qui nous ont précédés, mais dont de très nombreuses survivances se rencontrent encore dans divers milieux. Nous verrons ensuite quelle est la forme *contemporaine* du scientisme, que j'appellerai aussi *rationalisme*, et comment nos adversaires, abandonnant l'ancienne position que des hommes intelligents ont été forcés de reconnaître intenable, se sont mis d'accord pour une nouvelle offensive de grande envergure, dont il est nécessaire de connaître le danger. Nous terminerons en indiquant rapidement quelle pourra être notre contre-offensive. D'ailleurs je ne fais pas ici œuvre apologétique : nous cherchons d'où vient le mal, et accessoirement, seulement, les remèdes.

***

Le Scientisme ancien. — Il a pour parrains des penseurs, des philosophes, des littérateurs de la deuxième moitié du XIX[e] siècle : Comte, Hegel, Taine, Renan. Il s'appuie sur les découvertes — que nul ne peut s'empêcher d'admirer — faites vers cette époque, dans tous les domaines, par des hommes de premier plan, Darwin, Claude Bernard, Berthelot, Mendeléeff. Au fond, ce scientisme est quelque chose d'assez complexe. Il y a d'abord en lui la croyance à la toute-puissance de la Science. « Il n'y a plus de mystères », disait Berthelot. La Science, dont les progrès sont immenses, peut et doit tout expliquer. — Il y a ensuite l'affirmation de l'excellence de la *méthode scientifique* : l'idéal, c'est le troisième âge d'Auguste Comte. L'idée de *Science* va remplir, en cette fin du XIX[e] siècle, comme l'a fait remarquer M. Victor Giraud, le rôle joué au XIII[e] siècle par l'idée *religieuse*, au XVI[e] par l'idée de l'*art*, au XVII[e] par celle de *règle*, au XVIII[e] par celle de *raison*. Enfin, comme corollaire, le scientisme est, suivant un mot de M. Husson, « une assimilation des sciences morales aux sciences de la nature ». Il n'y a plus de problèmes proprement moraux ou métaphysiques, il n'y a que des problèmes scientifiques, que l'on résoudra par des méthodes scientifiques. Donc, il ne saurait exister de révélation, de dogmes : le Catholicisme, disait Taine, « paraît incompatible avec la science moderne », et, comme l'affirmait Renan, il ne doit plus exister de religion que celle de la Science.

L'exagération du Scientisme était manifeste, des voix s'élevèrent pour le condamner : littérateurs, comme Brunetière, philosophes, comme Boutroux, mais surtout (et c'est d'eux, je crois, que vient la déroute définitive du

Scientisme), savants, comme Henri Poincaré et Pierre Duhem. « Peut-être, écrit M. André George dans une récente étude (au *Correspondant*) que nous citerons plus d'une fois, n'est-il pas excessivement optimiste de tenir périmées semblables affirmations... la philosophie des lumières s'est passablement obscurcie. »

Sans doute : mais le mal est fait, et il demeure. Les savants ne sont plus scientistes : ne disons pas, malheureusement, que le scientisme est mort dans la masse. Il suffit de lire certaines réponses à l'enquête de Mgr de Solages : « Certes, écrit l'aumônier d'un groupe universitaire, nous avons dépassé le stade de 1890 et de 1900. Défions-nous cependant des survivances persistantes! Parmi les femmes en particulier, le caractère étourdissant de certaines découvertes scientifiques oppose parfois un obstacle à la croyance. Oserons-nous dire que les prodiges de la T.S.F. peuvent empêcher de croire? » C'est bien là un des arguments du scientisme : les progrès de la Science permettront de tout expliquer. « L'étudiant en sciences — écrit l'un d'entre eux — pense que la science doit tout résoudre : c'est seulement une affaire de temps. On va indubitablement arriver par la chimie à la création du tissu humain ; la création de la vie ne peut manquer d'être atteinte dans la suite, ce qui prouvera l'erreur de la croyance en Dieu créateur. » N'oublions pas que ces études de biologie, poussées dans le sens du Darwinisme le plus étroit — et le plus périmé — sont pour ainsi dire obligatoires et règlementées dans l'U.R.S.S., et font partie de l'offensive des Sans-Dieu.

Où ces étudiants entendent-ils ou lisent-ils de telles affirmations? Dans les cours de leurs professeurs? En ce qui concerne les leçons de l'Enseignement Supérieur, je ne le crois pas, sauf exception (il y a des exceptions, mais très peu nombreuses). Les cours qui pourraient être dan-

gereux, biologie, chimie, paléontologie, sont faits en général par de vrais savants, qui ne croient plus au scientisme. J'ai moins confiance dans les leçons des Écoles Normales ou de l'Enseignement primaire supérieur. On en parlera plus à fond dans un autre rapport, mais je dois cependant en dire ici un mot qui rentre dans mon sujet. On a bien souvent remarqué que l'enseignement primaire avait trop tendance à procéder par affirmations, à exposer comme d'incontestables vérités des hypothèses hasardeuses ou abandonnées. C'est là encore un aspect du Scientisme, et qui n'est point mort. Rendons justice aux programmes : ils énoncent que, dans l'étude des grands problèmes de la nature et de la vie, on doit soigneusement faire la part de l'hypothèse et de la certitude. Mais suit-on, sur ce point, les programmes? J'en doute, d'après quelques expériences personnelles. Aux Journées universitaires de Lille, il y a six ans, nous discutions précisément du problème Science et Foi. Je me permis d'attirer l'attention sur le point dont nous parlons en ce moment, et je donnai comme exemple l'hypothèse cosmogonique de Laplace, partout présentée comme sûre et absolue alors que de nombreux reproches lui sont adressés par les astronomes, et que beaucoup d'autres hypothèses cosmogoniques sont, à tout prendre, à peu près aussi admissibles. A la fin de la séance, plusieurs jeunes femmes, professeurs ou institutrices, vinrent me trouver pour m'exprimer leur étonnement : quoi! l'hypothèse de Laplace n'était pas vraie? C'était, chez elles, une certitude qui s'écroulait. D'où venait cette foi, sinon de l'enseignement qu'elles avaient reçu, ou des manuels qu'elles avaient lus? Je me souviens aussi que, lorsque j'étais au lycée, notre professeur d'histoire, excellent par ailleurs et dont les ouvrages classiques sont encore aujourd'hui entre les mains de beaucoup, nous présentait comme définitive

l'existence du pithécantrope de Java en tant que représentant le *missing link* entre le singe et l'homme : chacun sait pourtant que cet être — s'il a jamais vécu — n'a en aucune façon été dans la ligne directe de nos ancêtres.

A côté de l'enseignement qui, je le répète, doit être sans doute modérément incriminé, plaçons les livres. Comme toujours, ce ne sont pas ceux de vraie science qui sont dangereux, mais ceux de demi-science et de vulgarisation. Voulez-vous que nous fassions une place spéciale, car il le mérite, à Camille Flammarion? Ses ouvrages ont été et sont encore très lus. Son *Astronomie populaire*, bien faite pour passionner des gens ignorants, mais pleins de bonne volonté et avides de connaître, est dans toutes les bibliothèques publiques et scolaires. Peu d'auteurs ont eu une aussi grande notoriété. Ne discutons pas ici sa valeur scientifique et proprement astronomique : ceci c'est une autre histoire. Mais le fait est que ces volumes, écrits avec un art remarquable de la vulgarisation, ont exercé une grosse influence. Or, quelle est l'attitude de Flammarion vis-à-vis de la religion? Il s'en est expliqué lui-même dans une conférence qu'il a donnée à Nantes le 25 octobre 1912 : « Jusqu'à Copernic, disait-il, ou mieux jusqu'à Galilée, l'humanité a vécu dans l'ignorance et l'erreur. On croyait la Terre fixe au centre du monde, on voyait en elle le but unique de la Création, tout gravitait autour d'elle : c'était un système parfaitement simple, géocentrique et anthropocentrique, que la Religion dominait, appuyée sur un édifice qui semblait indestructible. Mais, à la lumière de la Science, cet édifice s'est évanoui. Révolution philosophique et religieuse, qui ne supprime pas Dieu, loin de là, mais qui transforme les idées et les croyances et renverse la domination intolérante des dogmes et l'exploitation séculaire des âmes. » Nous voilà fixés. Les livres de Flammarion seront pleins de petites

perfidies, de coups sournois lancés contre la Révélation, contre la Bible, contre l'Incarnation en particulier, qu'il prétend incompatible avec ce qu'il appelle la pluralité des mondes habités. Je crois qu'il ne faut pas sous-estimer le rôle de Flammarion dans l'incroyance de certains.

A côté de lui, il y a des ouvrages plus sérieux et d'autres moins sérieux encore — qui continuent à être imbus de scientisme. Il y a en particulier les livres anciens, mais qu'on lit toujours, parus précisément, chose curieuse, dans cette collection rouge où figurent ces volumes de Poincaré qui portèrent au Scientisme un coup fatal. Mais ils n'ont, malgré tout, qu'une portée restreinte, même les plus récents d'entre eux, car ils sont tout de même trop élevés pour être lus par tous : ce ne sont pas, au plein sens du mot, des ouvrages de vulgarisation. Je dois signaler aussi, parmi les petits volumes que l'on donne à beaucoup d'écoliers, certain fascicule sur les *Races humaines* dans l'Encyclopédie par l'image, collection en général bonne et neutre : là, nous nous trouvons en présence d'un texte violemment répréhensible. Le fameux pithécanthrope y règne encore, et l'on donne même sa reconstitution photographique. Cette mince plaquette contient par ailleurs bien d'autres attaques sournoises contre la religion (la première communion catholique donnée comme survivance des initiations fétichistes, l'exorcisme rattaché à l'animisme primitif et mis sur le même plan que la croyance au loup-garou, etc.).

Signalons aussi comme dangereux, à cause du nombre étendu de leurs lecteurs, les ouvrages pseudo-scientifiques de Maurice Maeterlinck. Il nous avait charmés, jadis, avec sa *Vie des abeilles*, œuvre d'un vrai poète. Les deux autres volumes de sa trilogie, *Fourmis* et *Termites*, sont navrants et agressifs : l'autorité littéraire de l'auteur couvre malheureusement son scepticisme et son athéisme

ridiculement surannés. Le P. Poucel, dans de bons articles des *Études*, qu'il y aurait intérêt à relire, a dit son fait à cet écrivain qui s'est cru à la fois philosophe et naturaliste.

Faisons enfin une place aux journaux, aux revues où la vulgarisation scientifique est à l'honneur : les choses y sont présentées, souvent par des ignorants, de façon obligatoirement schématique, simplifiée et absolue. Ce genre de lectures fait du mal, et une étudiante écrit : « Beaucoup d'étudiants en sciences, qui lisent peu, puisent leurs arguments dans les journaux. »

***

A ce scientisme démodé, mais trop écouté, rattachons deux points connexes dont on parle encore et contre lesquels il faut s'élever : la nuit scientifique du Moyen Age et la condamnation de Galilée. Du premier de ces deux *bateaux*, Duhem et Paul Tannery ont fait justice : ce qui n'empêche pas de nombreux ouvrages et beaucoup d'articles de journaux de faire allusion à l'ignorance scientifique de ces siècles qui ont vu Jordanus de Nemora, Albert de Saxe, Jean Buridan, Nicole Oresme et Nicolas Chuquet. On rougit de voir certain physiologiste éminent, membre de l'Académie des Sciences, parler, dans un petit volume destiné au grand public, de « l'épaisse nuit du Moyen Age ». D'autres écrivains, trop avertis pour oser faire pareille erreur, ont adopté une autre tactique et veulent prouver que ce mouvement de renaissance scientifique du Moyen Age s'est produit en dehors de l'Église et malgré elle. La thèse est bien aisée à réfuter lorsqu'on connaît tant soit peu la question, mais elle peut néanmoins être dangereuse.

Cette objection se soude à la seconde. Je l'ai entendu formuler plusieurs fois : « Bien, admettons que le Moyen Age n'ait pas été une époque d'obscurantisme : cela n'empêche pas que l'Église a condamné Galilée. » Vieille rengaine, elle aussi, dont des travaux très savants — trop savants, même, car seuls les spécialistes ont lu Vacandard ou le P. de Vrégilles — ont fait justice, mais que nos adversaires continuent à nous servir. Tout récemment, on m'avait demandé une causerie à des membres catholiques de l'enseignement primaire, dans la région provençale ; j'avais proposé plusieurs sujets, dont le procès de Galilée : c'est celui-ci qui fut unanimement choisi, ce qui prouve sa constante actualité. J'ai d'ailleurs l'impression qu'il est un peu en baisse : cette année voyait le troisième centenaire de la condamnation de 1633 : cet anniversaire semble, heureusement, avoir été oublié. Mais nous avons là l'exemple net et brutal d'un argument facile à comprendre et à développer, qui ne demande point d'explications et souffre à peine la discussion — et qui porte.

***

Au scientisme, enfin, se rattache tout un ensemble de faits assez fâcheux qui tiennent à l'attitude répréhensible de trop de catholiques — et d'ecclésiastiques en particulier — vis-à-vis de certaines théories scientifiques. Il semblerait que l'Église nous oblige à nous ranger dans certains camps, que nous ne puissions pas être de bons chrétiens si nous admettons certaines hypothèses que d'excellents catholiques soutiennent, et que Rome n'a point condamnées. On trouverait là la raison de bien des incroyances. Prenons un exemple concret, sur lequel les témoignages abondent : les théories de l'évolution. Un professeur d'École normale de jeunes filles nous écrit :

« Je me souviens que l'hypothèse du transformisme nous séduisait et me troublait, parce que je croyais que l'Église la condamnait absolument. » Une des objections qu'il y a quelques années le professeur de philosophie, dans un grand lycée de filles, élevait contre la religion était la suivante : « Les prêtres ne peuvent pas concilier l'Écriture avec la théorie de l'évolution. » Et l'an dernier, visitant l'admirable musée anthropologique de Brno, un des plus beaux du monde, je me rendis compte en effet de la peur de plusieurs prêtres qui m'accompagnaient en face de thèses transformistes parfaitement admissibles. Il ne faut pas que nous laissions propager de telles légendes, et il faut bien que le catholique moyen s'habitue à l'idée que le corps humain peut fort bien être un produit d'évolution animale. Le P. Teilhard de Chardin écrit avec beaucoup de justesse : « On a été trop tenté jusqu'ici de considérer le transformisme comme antichrétien par nature : le moment ne serait-il pas venu de montrer en lui une base excellente pour la pensée chrétienne et de souligner son harmonie avec une religion qui pousse et aide l'homme à accroître en lui et autour de lui les valeurs spirituelles ? » Heureusement, beaucoup de bons esprits se rendent compte du danger. Je me permettrai de citer ici quelques passages d'une lettre écrite il y a quatre ou cinq ans à Mgr de Solages, qui me l'avait alors communiquée, par un prêtre, licencié ès sciences, alors professeur dans une institution du nord de la France. Nous ne saurions présenter une meilleure mise au point de la question.

« Nous n'avons pas le droit d'attacher la Religion à une théorie scientifique, aussi probable soit-elle. D'abord parce que ceux qui tiennent pour la théorie opposée doivent pouvoir participer à la Rédemption comme les autres : se voir exclure du catholicisme sous prétexte que l'on soutient des conclusions scientifiques erronées serait

inconcevable. Nous n'en avons pas le droit non plus, car si la science évolue, le dogme est immuable, et nous ne pouvons lier l'avenir de nos dogmes à celui de théories scientifiques toujours variables.

« Le rôle de l'apologétique vis-à-vis de la question de l'origine de la vie et celle des espèces animales n'est donc pas de montrer que le transformisme est scientifiquement inexact, mais bien plutôt que la religion s'accommode parfaitement de l'une ou l'autre des théories en présence, à conditions que celles-ci ne dépassent pas le domaine propre de la science...

« Mais s'il en est ainsi, pourquoi un auteur ne peut-il expliquer sa pensée sur l'origine physico-chimique de la vie, et la formation des espèces animales par évolution d'un type primitif, sans qu'aussitôt un grand nombre de catholiques fassent chorus contre lui au nom des intérêts de la religion? Quoi d'étonnant dès lors si, retournant l'argument contre nous, on attaque trop souvent la Religion au nom du transformisme et de l'évolutionnisme?

« Il est vrai, beaucoup de partisans du transformisme mêlent à leurs idées scientifiques des thèses philosophiques et antireligieuses : c'est là en effet une confusion très fâcheuse que nous devons combattre ; mais malheureusement les catholiques ne sont pas toujours bien placés pour le leur reprocher, car ils ont commis la même confusion en soutenant au nom de la religion les théories scientifiques opposées. Il faut donc s'efforcer de faire disparaître cette équivoque entre le dogme et la science, et les dégager l'un de l'autre. Sans cela, la science continuant à évoluer (et qui peut dire où elle nous mènera?), on se verrait peut-être un jour exposé à voir le dogme s'appuyant sur des théories scientifiques reconnues fausses, et ce jour-là il y aurait grand dommage pour la foi de beaucoup.

« Il est vrai qu'en admettant l'hypothèse du transformisme, l'apologétique du dogme de la création devient un peu plus difficile, et cela fait peur à certains : en effet l'action directe d'un Dieu créateur y apparaît moins évidente aux esprits superficiels. Mais si cette preuve ne suffit pas pour quelqu'un, nous avons bien d'autres arguments pour prouver l'existence de Dieu. En tout cas que l'apologétique en devienne plus ou moins facile, cela importe peu à la question, et nous n'y pouvons rien changer...

« On ferait beaucoup de bien le jour où l'on dirait clairement partout que la religion catholique n'a partie liée avec aucune théorie scientifique, et qu'elle n'entend assumer la responsabilité d'aucune. Beaucoup de catholiques, et non des moindres, confondent encore ce qui est de foi et ce qui ne l'est pas, et ainsi, par des exigences trop rigoureuses, causent sans le savoir un préjudice grave à la religion. »

Nous en avons fini avec ce scientisme, ancienne manière. Ne sous-estimons pas son influence : elle dure toujours, et nous aurons encore du mal à la combattre. Mais, malgré tout, elle baisse : et je terminerai par une note optimiste en citant ce passage d'une réponse à l'enquête :

« Les incroyants arrêtés par des obstacles purement intellectuels sont, je crois, moins nombreux. On a l'impression que le crédit accordé à la raison est en baisse. Les progrès même de la science, qui au début avaient enflé l'homme d'orgueil, lui font voir maintenant les limites et l'infirmité de sa raison. J'ai rencontré dernièrement un père de famille que j'avais connu lorsqu'il était étudiant, ayant perdu la foi au contact des livres d'Anatole France dont il admirait et imitait alors le scepticisme railleur. Il me raconta l'évolution de son esprit : en

approfondissant ma culture, me dit-il, j'ai trouvé tant de choses qui dépassaient la raison de l'homme que j'ai fini par revenir tout simplement à la religion de mon enfance dont les mystères avaient un moment heurté ma prétention de tout comprendre. »

***

Le rationalisme. — Comme l'écrivait M. André George, « il y a donc quelque chose de changé. Mais ne nous flattons pas d'en être au meilleur des mondes possibles. On admet la religion en fait, mais non pas en droit. On renonce à tout expliquer par la science, mais on décide alors que nous ne pouvons rien expliquer. Et, respectueux ou non du fait religieux, la solution générale est de l'isoler radicalement. »

C'est là l'aspect contemporain du scientisme. Rappelez-vous l'interview de Guehenno et de Garric par Frédéric Lefèvre, et les paroles de Guehenno : « Nous voulons tous deux la probité, Garric : mais la probité, pour toi, consiste à accepter l'irrationnel qui t'environne, à compter avec lui, à le reconnaître pour tel. La probité, pour moi, consiste à le chasser ou à le vaincre. » Le savant connaît maintenant les limites de la science, ses déficiences ; il sait la part d'hypothèse, d'empirisme, qui est à la base de ses postulats et de ses axiomes : mais il nous refuse le droit à l'explication. C'était déjà la note timidement affirmée par M. Jean Perrin dans sa réponse à la fameuse enquête du *Figaro* : « Je regarde comme incontestable, écrivait-il, que la croyance en une quelconque des religions existantes a moins de chances de subsister et surtout de s'établir chez un homme habitué aux rigueurs du raisonnement scientifique qu'elle n'en trouve chez un

homme étranger à la science. » Et M. Labbé, professeur à l'École de Médecine de Nantes, disait dans un article : « Qu'un croyant admette la création au sens vulgaire du mot, c'est son droit, mais il s'est ôté le droit de parler sciences, parce que sa croyance, quelle qu'elle soit, lui interdit l'esprit scientifique. »

Vieille querelle — mais qui s'est renouvelée depuis peu. Dans le journal *Le Petit Méridional* du 14 mai 1930, M. Maurice Charny, pseudonyme, comme chacun sait, d'un maître de conférences dans une Faculté des Lettres du Midi, après avoir constaté avec amertume que « nous voyons tous les ans des milliers de Polytechniciens humilier leur mathématique devant le mystère de la Révélation », écrivait glorieusement : « Mais la roue continue de tourner : le rationalisme gagne du terrain. Des savants illustres se proclament résolus à s'en tenir au 2 et 2 font 4... Ce réveil de rationalisme se traduit par des symptômes divers, encore lointains et perceptibles aux seuls spécialistes : tout comme débutait il y a cinquante ans cette « renaissance religieuse » dont les prédicateurs de Carême nous rebattent les oreilles. C'est ainsi que l'on vient de créer, à Paris, une Union rationaliste, où se groupent des professeurs éminents, et qui commence, à petit bruit, sa besogne dans les milieux intellectuels... »

Cette *Union rationaliste*, encore mal connue chez nous, me paraît en effet symboliser et synthétiser à merveille l'état d'esprit habituel des actuels adversaires de la foi. Dans son comité d'honneur figurent un certain nombre de savants de premier plan, devant l'œuvre scientifique desquels tous doivent s'incliner, à côté de personnalités d'un autre genre comme feu la comtesse de Noailles. Le secrétaire général est, naturellement, M. Albert Bayet. Quelques lignes de l'Appel lancé par l'Union suffiront à nous édifier :

« Nous vous demandons de bien vouloir adhérer à l'*Union rationaliste.*

« Cette association a pour but de répandre dans le grand public l'esprit et les méthodes de la Science.

« ... Malheureusement les obstacles sont nombreux.

« Il y a la croyance aux diverses révélations qui enseignent des dogmes incompatibles avec l'esprit scientifique, et répandent dans le public la foi aux miracles, le goût du merveilleux et du surnaturel... »

Pour livrer ce combat, l'Union préconise des conférences, et « surtout l'édition d'une bibliothèque rationaliste comprenant des brochures et des livres, ainsi que des manuels à l'usage de l'enfance ». Dans les séances d'études, réservées à un public restreint de savants, on cherchera « la façon de rendre accessible à tous l'esprit scientifique, de montrer l'idéal moral en train de naître sous l'action du rationalisme ».

Je n'ai point vu les volumes annoncés de cette bibliothèque rationaliste, et je doute qu'elle ait commencé de paraître. Les conférences, au contraire, ont eu lieu à Paris et dans diverses villes de province, et continuent; certaines ont été éditées sous forme de *Cahiers.* Ce qui est plus grave, l'Union a trouvé une tribune commode et merveilleuse dans la page scientifique de *Nouvelles Littéraires.* La librairie Larousse a eu en effet l'imprudence de confier la rédaction de cette page (dont les vrais savants se moquent volontiers, et dont les lacunes sont parfois étranges) à un chimiste, vulgarisateur de grand talent, mais sans idées personnelles, esprit violemment rationaliste, sinon scientiste. Membre du Comité de l'Union, il ne manque jamais de faire une large publicité à ses conférences, d'en citer d'abondants extraits. On a dû s'en plaindre, car il écrivait un jour : « La place que nous accordons dans cette page à l'activité de l'Union ne peut

paraître exagérée qu'à ceux qui ignorent qu'elle est la seule, dans toute la France, à offrir à ses adhérents, — cultivés mais profanes, — le moyen de prendre connaissance, avec le maximum de garantie et le minimum d'effort, des sujets fondamentaux qui doivent préoccuper l'élite intellectuelle. »

Il convient de faire attention, également, aux livres où se retrouve l'esprit de l'Union rationaliste. Il en est qui, ces dernières années, ont atteint un public nombreux séduit par leur style, leur clarté, leur puissant intérêt : ce sont ceux de M. Jean Rostand. Ils n'ont, au vrai, rien de répréhensible : ils ne sont nullement agressifs ; ils se contentent d'ignorer la religion. On pourrait dire d'eux (ils sont, on le sait, consacrés au transformisme, à la biogénèse, à la détermination du sexe) le mot qu'on prête à Laplace sur Dieu : « Citoyen Premier Consul, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. » Sans doute aussi, d'après les noms de ses collaborateurs, devrons-nous craindre cette *Encyclopédie nationale* dont nous sommes menacés.

Trouvons-nous, dans les réponses à l'enquête, des symptômes de cet état d'esprit qui oppose foi religieuse et discipline scientifique? En voici quelques-unes prises au hasard. D'un étudiant en médecine : « La discipline scientifique et spécialement médicale donne à l'étudiant le culte de la vérité immédiate, *du fait observé et expérimenté*, d'où l'on tire, logiquement, une loi. Cet étudiant se détache de tout ce qui est purement spéculatif, il méprise le nébuleux des notions métaphysiques et théologiques. Il ne croit qu'à ce qui tombe sous ses sens. Il fait volontiers le raisonnement de Renan : « Pour croire au miracle, il « faudrait que Dieu comparaisse dans nos laboratoires et « qu'en présence d'un jury il fasse le miracle que nous lui « demandons. » La *Discipline scientifique* commande donc une attitude d'incroyance. »

D'une institutrice : « L'esprit scientifique [tel qu'on l'enseigne] est presque toujours et fatalement cause d'incroyance ; il semble s'appuyer uniquement sur la Raison humaine déifiée et par cela même jugée infaillible. Il n'a pas à se soucier du dogme pour être certain de suivre une marche toujours ascendante vers le progrès du genre humain. »

D'un étudiant en sciences : « L'esprit scientifique a perdu de sa puissance agressive, mais il a pris une tournure peut-être plus grave. L'incroyant n'attend plus monts et merveilles de la science ; il a compris la lenteur du progrès, mais il considère comme une lâcheté de préférer des fables sans fondement à la vérité qu'il saisit immédiatement. Il ne dit plus : La science montrera que Dieu n'est pas ; il dit seulement qu'elle ne montre jamais l'existence de Dieu, de l'âme, de la liberté. »

Enfin, d'un prêtre : « L'état d'esprit des *scientifiques*, identique en son fond, se nuance de remarques différentes. D'abord, l'habitude des certitudes mathématiques qui éloignent de la foi, comme de toute certitude d'ordre moral. Une étudiante de sciences avouait : « Je ne conçois pas plus le mariage que la foi : je ne sais pas me fier à autre chose qu'à une évidence mathématique. » C'est encore l'amour du monde qui détache de la foi : dans cet univers sans cesse révélé comme plus vaste, plus riche, les notions catholiques ne semblent plus avoir place. *De ce monde trop grand le Christ ne peut plus être le centre.* L'auteur trop puissant de cette création, même s'il est par hasard une conscience, ne peut plus s'intéresser à l'homme perdu dans le grand tout. *Les phénomènes n'ont pas l'air chrétien.* »

C'est en effet là un point dont l'importance doit être signalée : la petitesse de l'homme dans ce *Mystérieux univers* que nous dépeignait récemment J. H. Jeans ; la

place infime qu'occupe l'homme sur la Terre, aussi bien dans le temps que dans l'espace ; la place infime qu'occupe la Terre dans le monde solaire et stellaire, dans les galaxies, dans cet Univers dont les dimensions, selon la passionnante hypothèse de M. l'abbé Lemaître, iraient sans cesse en grandissant. Beau sujet de méditations pour le chrétien : Pascal nous l'a répété, mais c'est le Psalmiste qui le premier nous a invités à réfléchir sur cette petitesse de l'homme : *Quid est homo, quia magnificas eum ?* Mais je ne connais guère de plus belles pages écrites, sur ce sujet, par un savant chrétien, que la sublime méditation de Termier : *Que faut-il penser de la Terre?* — Beau sujet de réflexions aussi pour le savant spiritualiste, même non chrétien, comme Jeans qui, après avoir déclaré que la vie n'était, dans l'univers, qu'un accident beaucoup moins important que la radioactivité ou l'électricité, termine par un hymne à l'esprit humain, dont ses constatations scientifiques l'amènent à reconnaître la primauté. — Et, hélas ! trop beau sujet d'attaques contre nous, pour le savant matérialiste, qui trouve facile de décréter que l'homme ne peut plus « être le but et la raison de ce qu'on nommait [jadis] la création », suivant le mot de M. Jean Perrin dans sa préface au beau livre de Paul Couderc sur le monde sidéral.

Il nous faut donc suivre avec attention les manifestations de ce rationalisme successeur de l'ancien scientisme. Que notre vigilance ne nous empêche pas de sourire lorsque, au camp rationaliste, se produisent des catastrophes comme la récente crise du déterminisme. Le déterminisme, on le sait, est l'une des idoles du rationalisme. Dans un livre célèbre destiné aux Écoles normales, M. Challaye écrit : « Ce monde est une immense machine, dont les choses et les êtres sont des rouages. Comme dans une machine, tout s'y passe *nécessaire-*

ment. » Or, en 1927, l'indéterminisme s'est timidement glissé, au grand effroi des pontifes de l'Union rationaliste, dans la physique quantique, et l'on a même été jusqu'à parler de libre-arbitre des atomes. « La plupart des grands physiciens d'aujourd'hui, dans la jeune génération, écrit André George, ne croient pouvoir l'écarter ni de leurs idées, ni de leurs calculs. » Pour qui la regarde d'un œil serein, la discussion ne manque pas d'intérêt. Mais il ne s'agit là que de physique, et ces questions controversées n'empêchent pas le rationalisme d'exister et d'être, je crois, infiniment dangereux et agressif.

***

Donc, pour résumer cette courte étude, nous nous trouvons en face de deux mouvements offensifs d'origine scientifique, dont le rôle dans l'incroyance contemporaine n'est point négligeable. Le mouvement scientiste, dont les arguments sont abandonnés aujourd'hui par les savants dignes de ce nom, a encore de profondes racines dans la masse ; son virus n'est point éliminé des journaux, des manuels, de l'enseignement ; l'attitude maladroite de trop de catholiques vis-à-vis de découvertes scientifiques n'a fait qu'accroître ses ravages. Le mouvement rationaliste existe surtout, à l'heure actuelle, chez les savants : je ne crois pas qu'il soit encore très populaire ; il peut le devenir, et sans doute aurons-nous plus de mal à le combattre que l'ancien scientisme.

Car comment devons-nous, catholiques, réagir contre ces diverses attaques, ou simplement contre cet état d'esprit créateur d'incroyance? Je l'ai dit au début : je ne veux pas faire ici d'apologétique proprement dite, prendre un à un les arguments de nos adversaires et les réfu-

ter, montrer que les circonstances historiques excusaient la condamnation de Galilée, ou que les coadaptations signalées par M. Cuénot dans le monde animal semblent nécessiter l'intervention d'une intelligence créatrice. Tout cela, ce sont des détails, l'important n'est pas là. L'important est dans le conflit — quelle qu'en soit la forme, différente suivant les siècles — entre science et religion. Or ce conflit, nous savons, nous catholiques, qu'il n'existe pas. Le monde matériel, sensible, est l'œuvre de Dieu, et la science, qui est l'interprétation par l'homme de ce monde qui nous enveloppe, peut et doit s'allier à la foi pour arriver à la connaissance complète de la réalité. Science et foi sont filles de Dieu. Comme l'a proclamé le Concile du Vatican dans une formule qui est devenue la devise de la Société Scientifique de Bruxelles, la grande association des savants catholiques de langue française, *Nulla unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest.* Si donc il y a conflit, ce n'est pas entre science et foi : c'est entre savants et théologiens, ce qui n'est point du tout la même chose. Notre rôle, par conséquent, consistera surtout à ne pas laisser les savants se mêler de ce qui ne les regarde pas en voulant donner des ordres à la religion, et à ne pas laisser des chrétiens bien intentionnés mais maladroits donner des ordres à la science et lui fixer d'arbitraires limites. Trop souvent d'ailleurs, des deux côtés, on pèche par ignorance. On se moque de nous parce que l'on s'imagine que notre foi nous oblige à admettre certaines théories périmées, sinon certains dogmes absurdes — qui ne sont en aucune façon articles de foi. Ou bien, dans l'autre camp, on se méfie à priori des thèses scientifiques, que l'on croit toutes frappées au coin du plus absolu matérialisme, on s'imagine que tout enseignement universitaire, parce que officiel, est forcément athée et antireligieux. Appre-

nons à bien connaître à la fois nos dogmes fondamentaux, en les distinguant de ce qui n'est que tradition respectable ou que folkore, et les théories scientifiques certaines, incontestées, en les distinguant de ce qui n'est qu'hypothèse fragile, destinée à s'écrouler au premier souffle.

Enfin, usons d'une apologétique qui porte beaucoup, parce que vivante. Faisons connaître nos savants catholiques. Il en est, Dieu merci, et qui se sont classés au premier rang dans toutes les disciplines ; ne les laissons pas sous le boisseau. Je ne citerai — entre autres — que le plus récent exemple : assurons une large diffusion aux magnifiques ouvrages de Pierre Termier, ainsi qu'au fervent volume que lui a consacré André George. Sur l'accord de la science et de la foi, Termier a des pages splendides — son article de la *Revue des Jeunes*, par exemple, sur le témoignage de la Géologie. A son exemple, sachons montrer que la Science, suivant un mot de l'astronome Hervé Faye, nous aide à accepter et à comprendre la formule traditionnelle : Dieu, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre.

Pierre Humbert,
Professeur à la Faculté des Sciences
de Montpellier.

Réponse du R. P. Poucel

Les raisons actuelles de l'incroyance? puisque vous me les demandez à moi, je dirai celles que je vois le mieux, celles que sans doute nul d'entre nous n'hésiterait à dire. Mais si, après avoir reconnu *pourquoi la foi se perd*, nous voulions rechercher *pourquoi elle ne se trouve pas*, ce serait aux incroyants eux-mêmes qu'il conviendrait d'abord de s'adresser. Les incroyants auraient sur ce point, je pense, quelque chose à dire. Je tâcherai, s'il est possible, de me mettre à leur place, et de faire apparaître une cause d'incroyance plus visible pour eux que pour nous.

I

Une raison pour laquelle la foi se perd est visible pour nous : c'est la « laïcité ». Le Souverain Pontife, du moins, l'a vue, et s'en est expliqué dans son Encyclique *Quas primas* du 11 décembre 1925. Il convient de presser les considérations générales de ce document quand on l'applique à notre laïcité française organisée dans les lois scolaires. L'école est l'office central, l'officine de notre incroyance. Elle est aujourd'hui en plein rapport. Le produit actuellement manufacturé sort parfaitement dépouillé de tout principe religieux. Aucune « vérité » ne soutient plus ni n'oriente les vies, mais des opinions, des volontés de partis, des « idéals » dont le plus élevé est une humanité prospère. Dieu disparaît. C'est l'incroyance et même, étant donné le cours utilitaire pris par la vie et l'actuelle relâche des luttes religieuses, l'indifférence. Nos populations rurales s'en retournent ainsi tout

doucement à l'état de nature. La foi du baptême, après avoir survécu à l'abstinence de toute vie religieuse, est morte d'incompréhension et d'oubli. Dans les villes, elle se voit comme vidée par les aspirations collectives qui absorbent toutes les forces dans une volonté sociale de bonheur. Voilà, en deux mots, le mal de la laïcité, mal que le zèle diffus des paroisses et de l'enseignement libre ne saurait plus enrayer, n'agissant que sur le petit nombre. (Le zèle n'est efficace que concentré sur la cause. C'est dire à quel point nous avons raison de lutter sur le terrain de la législation scolaire.)

Cette explication reconnue, je ne me dissimule pas son peu de clarté. Je demande : Comment cette laïcité officielle, et donc extérieure à nous, est-elle à ce point nocive, si le fond est bon? Un organisme sain résisterait, le nôtre est donc malade! Si la famille française est perméable à la laïcité d'un gouvernement, c'est donc que, pour des causes antérieures et plus générales encore, la famille est malade. Là où le père jadis était transmetteur de force, la foi reprenait d'elle-même racine chez les enfants avec les autres semences, elle croissait dans la touffe des traditions. Aujourd'hui l'affection instinctive envers le passé, le sens des justes relations familiales et par suite de l'autorité, sont atteints, et la croyance l'est nécessairement avec eux. Où puiser, avec cette asthénie, la vigueur de soumission volontaire essentielle à la foi? Tout est remis en question par la dissolution d'un des principes naturels de la certitude. Comptez par exemple, si vous le pouvez, le nombre actuel de nos « bons chrétiens » qui sont prêts à déclarer tout net ne plus croire à l'éternité de l'enfer. Ce nombre est devenu effrayant. L'idée de se soumettre *d'abord* ne leur vient plus à l'esprit. *D'abord* ils pensent laïquement, vaille que vaille; ensuite ils accepteront de se soumettre, à condition toutefois qu'ils le puissent. Pour citer un second cas, croit-on que la résistance de l'Action Française en serait venue si promptement, si universellement, si durement à un « Non possumus » si toute une masse d'esprits (même, hélas! sans le concours de l'école laïque!) n'eussent pas été déjà laïcisés!

Actuellement, une société en partie dissoute, privée de principes forts, se laisse entraîner dans une évolution morale aventureuse dont le terme n'est pas prévu. Sans doute des forces secrètes que Dieu connaît et conduit dirigent ce grand hasard. On aime à penser que le monde s'adapte à l'événement, suivant un instinct prophétique moins obscur pour la masse que pour les individus. On espère que de nouvelles grandeurs apparaîtront après l'orage, mais pour le moment c'est la foi religieuse qui risque le plus de s'obscurcir, et le fait est là. Notons cependant, pour être justes, une suite inattendue de cet état de choses : le progrès de l'individualisme, jusqu'ici fatal au grand nombre, amène des chocs en retour favorables à quelques-uns, et précisément aux meilleurs. C'est que la dissolution universelle oblige les bonnes volontés à une solution particulière et immédiate, où elles se délivrent. Dans ce recommencement de tout, ceux qui cherchent la vérité la retrouvent toute parce qu'ils l'ont voulue absolue et qu'ils s'y tiennent absolument. Besoin aigu, constaté chez beaucoup de jeunes, d'une vie intérieure et profonde; renversement total des valeurs; le surnaturel en tout et jusqu'à l'intransigeance. Car plusieurs d'entre eux, bien intentionnés mais inconsidérés et impatients, jetteraient volontiers tout leur humanisme classique par-dessus bord, comme pour se soulager des relents d'un laïcisme vomi. — Conversions importantes dans les milieux de l'esprit; formations de noyaux chrétiens appelés à rayonner. Ces empressements ne seraient-ils pas ceux des premières hirondelles d'un printemps plus lent à venir? Au moins convient-il de dire que, malgré l'actuel et trop réel progrès de l'incroyance, tout n'est pas perdu, loin de là.

II

Il me faut maintenant signaler une circonstance qui, pour échapper à beaucoup d'yeux, n'en est pas moins considérable. Comme elle tient à nos propres dispositions, et que nous

regardons plutôt hors de nous, nous la connaissons mal, tandis que les autres qui nous regardent de face la voient très bien, surtout s'ils en souffrent. Aurons-nous le courage de solliciter d'eux le témoignage qui fait apparaître nos omissions? Les incroyants nous reprochent notre dureté, — intellectuelle tout au moins, — notre indifférence. Et, ma foi, n'ont-ils pas raison? N'avons-nous pas grand'peine à compatir à la déception des âmes naufragées, à la comprendre? Ne croyons-nous pas avoir assez fait d'attendre, pour plaindre leur malheur, qu'il soit consommé? J'ai parlé du désarroi général des esprits. Heureux ceux qui pour se sauver du naufrage universel parviennent à prendre pied sur le rocher sauveur en l'abordant du côté de ses plages! Mais beaucoup d'autres ne se verront-ils pas rejetés si, du côté des fonds et de la houle, nous ne leur présentons que nos escarpements?

Je veux dire ceci : qu'un incroyant docile et déjà vaincu demande à un prêtre de lui enseigner le catéchisme, le prêtre lui enseignera le catéchisme. Rien de plus simple, de plus uni. Tout a été mis en question, tout recommence. Mais comment traiter ceux qui n'abordent pas le prêtre de ce côté-là? Représentez-vous ces âmes, aujourd'hui plus nombreuses que jamais, à qui l'écœurement du matérialisme ou du néant a rendu le goût de l'esprit et de l'au-delà; qui croient à leur spiritualité et à leur survivance, à la surnature, à la présence efficace des mystères religieux. Elles se sont avancées au hasard dans ces régions plus hautes où déjà elles respirent. Si l'Église les avait alors saisies en plein doute au milieu de leurs désirs, elles ne demandaient que ce bienfait. Mais l'instant favorable a été dépassé, et les voilà engagées, à la suite de maîtres étrangers, dans des philosophies périlleuses. Les voilà se construisant des refuges avec des vérités fragmentées, impropres à constituer un édifice durable. Comment ramènerez-vous ces âmes, c'est la question.

Un cas particulier mais plus fréquent qu'on ne pense est celui de ces demi-croyants ou candidats à la croyance, retenus dans les sociétés « spiritualistes ». Là se professent

pêle-mêle la théosophie, le spiritisme, les dogmes occultistes, un ésotérisme oriental. Là on leur offre une nourriture tenue pour excellente, des rites et des symboles sous lesquels se goûte encore, disent-ils, la divine révélation des premiers jours. Et pour le moment tout cela satisfait ces pauvres gens qui ont faim, car la critique n'est pas leur fort. — Tout, pourtant, n'est pas erroné ou pervers dans ce qu'ils professent. C'est une question très grave, que nul théologien ne traitera légèrement, de décider ce que sont devenues ces traditions primitives, et si par hasard quelques-unes d'entre elles ne nous auraient pas échappé à nous, et ne seraient pas parvenues à eux. Je dis que c'est là une question très grave, que je ne pense pas qu'on puisse résoudre par une simple particule négative. Le malheur est que, en fait, nous agissons toujours comme si elle était résolue negativement, et nos réprobations ne connaissent pas de nuances.

Ces malheureux apportaient tout au moins en garantie de leur conviction la satisfaction momentanée de leur conscience religieuse; souvent encore, des faits assez troublants, d'ordre supra-normal, dont ils ont été les témoins. Mais le phare de l'Eglise ayant brillé dans leur nuit, ils se sont dirigés vers nous, et c'est alors qu'ils se heurtent à l'escarpement. Quel moyen d'aborder? Du prêtre de tout à l'heure ils reçoivent l'injonction préalable de rejeter à la mer leurs idées en bloc, en même temps et de la même manière qu'ils abjurent leurs péchés. Ils s'écrient : « Mais ce n'est pas du tout cela! Pourquoi renier, s'il en est, des choses vraies? Dites-nous plutôt ce qui n'est pas vrai dans ce que nous avons cru, et enseignez-nous ce qui nous manque. » — Mais quelle réponse à cela? Aucune réponse.

La carence de l'Église — à qui nulle vérité, pourtant, ne saurait rester étrangère — est ici plus apparente que réelle, soyons-en certains. A ces égarés qui appellent, si l'Église semble ne présenter que les rigueurs de Dieu, c'est plutôt qu'ils n'ont encore rencontré que l'ignorance des hommes. Le défenseur de la foi à qui une stratégie d'apôtre conseillerait de s'avancer sur les zones contiguës, au lieu de parlemen-

ter à distance, n'aime pas s'exposer au malaise de ne pas se sentir chez lui, et son indécision le paralyse. A la vue du malheureux inoffensif qui ne venait pas assaillir mais consulter, et qui lui proposait un écheveau à débrouiller plutôt qu'à rompre, il laissera jouer ses réflexes de sûreté. On le verra nier, minimiser, sabrer, ironiser au petit bonheur, et ces gestes, aperçus de l'autre bord, seront ceux d'un parti-pris avec lequel, décidément, on ne s'entendra jamais.

Et c'est ainsi que, bien à tort, naît la défiance envers l'Église même. De l'idée très juste d'une Église dogmatique et intolérante à l'erreur, on a glissé à celle d'une Église incompréhensive, non malléable aux mentalités, et systématiquement fermée à tout un ensemble de vues idéales et de connaissances positives. Mais ce qui excusera leur erreur, c'est que, dans cette Église telle que notre société la leur représente, une confusion fâcheuse règne en effet entre l'intégrité doctrinale et un exclusivisme pratique fait d'ignorance et de hautaines sécurités.

Ce que je dis là n'est pas un récit fabuleux. Voici un texte vécu qui en recouvre beaucoup d'autres : c'est un converti qui parle. Il me raconte comment, ayant appartenu à l'un de ces milieux dont je parlais, mais éclairé d'en-haut sur l'insuffisance d'une foi qui laisse Jésus-Christ dans l'ombre, il s'en vint consulter un ami, grand savant et connu comme chrétien, le priant de l'adresser à quelque prêtre ou religieux de sa connaissance par qui il se laisserait instruire. Mais écoutez : « Il me répondit, continue le texte, que je ne trouverais pas un prêtre catholique ni un religieux capable de me comprendre. Que l'Église repoussait systématiquement tout un domaine,... que les [ici, le nom d'un ordre religieux] étaient autoritaires et fermés malgré leur grande science..., etc. » — Je voudrais faire peser le témoignage de ce converti au poids de l'obstination qu'il dut ensuite déployer pour faire mentir le trop clairvoyant présage. Mais cette obstination même le confirmait! car combien d'autres, ne possédant par la même force d'âme que lui, sont rejetés, alors qu'un seul est parvenu à imposer son accueil! Je voudrais, après sa

dure expérience, faire encore entendre de sa bouche ce souhait brûlant : que les catholiques adversaires des spiritualistes sachent comprendre aussi bien les difficultés qui retiennent ces derniers, que les comprennent ceux qui en ont abandonné les erreurs. — Et je songe à l'admirable Père Léonce de Grandmaison, qui s'instruisait de tout et comprenait tout pour les sauver tous. Je songe au regretté Père Mainage, auquel la *Revue Métapsychique* consacrait récemment un éloge fait d'étonnements significatifs. On s'explique mal, dans ce milieu savant, un prêtre catholique partageant leurs curiosités, et abordant leur société sans lui montrer les cornes. — Pour moi, j'expliquerais le cas isolé du Père Mainage par une intelligence singulière de l'opportunité chez un apôtre. Il serait temps que le cas ne demeurât pas isolé. Certes, on ne saurait exiger de tous les croyants la même compétence en ces matières; mais du plus grand nombre on attendrait la bienveillance tout au moins, une curiosité attentive à ce qui se passe au-delà de leur cordeau, et cet art incomparable, chez celui qui discute, de savoir écouter.

Et ces considérations porteront mieux encore si maintenant nous laissons notre perspective s'élargir. Quittons le terrain plus étroit où l'expérience m'a fourni un premier appui, et demandons-nous : Pourquoi un peu partout, et quelles que soient leurs postures, les incroyants se méfient-ils de nous? N'est-ce pas encore, pour une large part, que nous leur avons refusé les moyens de nous connaître? Les passerelles manquent, entre eux et nous. Habitués à manier une apologétique de défense ou d'attaque, volontiers grisés par la polémique, nous répugnons à discourir en partant de positions étrangères à la nôtre, d'états d'esprits insoupçonnés pour nous, qui seraient pourtant explicables, de faits que notre surprise nous fait juger ennemis dès lors qu'ils sont inattendus. En somme, nous n'attirons pas autant que nous repoussons. Notre conviction de monopoliser l'essentiel de la vérité nous a rendus maladroits en ce qui n'est pas l'essentiel de la vérité. Le catéchisme et l'histoire sainte s'enseignent à l'école, se prêchent à la grand'messe, sans égard à

ce que nos enfants ont appris dans leurs autres livres savants, à ce que nos paroissiens voient tous les jours et entendent : mentalités qui n'étaient pas toujours hostiles, mais qui le sont devenues faute de contact avec nous. Nos vérités restent en l'air, elles restent loin, et pourtant il faudrait savoir que nulle vérité ne triomphe de loin, si elle ne *touche*. Il est bon assurément de se défendre contre l'ennemi; il est meilleur de se réconcilier avec le prochain en se faisant soi-même proche. Mais seule la charité enseignera ce secret. Si, au lieu de porter à notre oreille notre diapason seulement, nous pouvions nous rendre sensibles aux autres vibrations, quelle qu'en soit la mesure, ah! que n'entendrions-nous pas! quels bèlements de toutes ces brebis sans pasteur! C'est alors que, se sentant comprises, nous verrions tomber leur méfiance. Nous laisserions s'exercer sur des milliers d'intelligences instinctives l'attrait naturel de la vérité. Toutes ces détresses et ces faiblesses unies se presseraient à la suite du rameau vert. — Sinon, si nous demeurons cantonnés dans nos intransigeances hostiles, qui nous dit qu'avant cinquante ans une Église spiritualiste sans dogmes — si ce n'est peut-être celui de la métempsychose — ne se sera pas dressée en France en face de nous? Les éléments en sont déjà prêts. Ils appellent, pour les réunir et les vivifier, l'homme fatal que la Providence peut permettre.

Victor Poucel, S. J.

Inquiétudes des Catholiques allemands

Après le Concordat

Sous le régime nouveau, les catholiques allemands se trouvent en face d'un État dont la puissance et la compétence n'ont pas de limites. Pour les catholiques aussi, les droits individuels, la liberté de parole, de presse et d'association, l'égalité des citoyens devant le droit, comptaient parmi les principes essentiels de leur activité, de leurs œuvres, de leur presse. Tout cela fut aboli comme un « préjugé libéral vieux jeu ». Il n'y a plus qu'une norme : la Nation. Et il appartient aux autorités national-socialistes de dire ce qu'est la Nation et ce qui est national. L'égalité des droits des citoyens n'existe plus : d'abord les nazis, et derrière, bien loin après, les autres...

Devant cette dictature arbitraire et cet État tout-puissant, le Concordat, qui garantit certains droits et certaines libertés de l'Église, fut particulièrement bienvenu. Il marqua la fin de nombreuses inquiétudes. Il constituait un rempart solide autour du terrain ecclésiastique ainsi protégé contre l'ingérence et le bon plaisir de l'État.

Sur le Concordat, il y a eu beaucoup de malentendus, volontaires et involontaires, à l'étranger et en Allemagne. Il est facile de constater que les national-socialistes et leur hallebardier catholique, M. von Papen, ont voulu suggérer au peuple allemand des conclusions erronées à

l'égard du Concordat. L'*Osservatore Romano* avait beau mettre les choses au point : on ne connaît guère ses articles en Allemagne, et la presse catholique n'y est pas libre. On ne répétera jamais assez qu'un concordat est un traité diplomatique réglant les rapports entre l'Église et l'État. Il vise à établir un *modus vivendi* qui exclue autant que possible les conflits. Il n'a pas le sens d'une bénédiction accordée à un parti ou à un système de gouvernement, comme la presse hitlérienne a voulu le faire croire. Le Concordat a été conclu, comme l'*Osservatore Romano* a eu raison de le souligner, avec le Reich allemand, représenté par son Président et son gouvernement, non pas avec un parti. Il comporte aussi peu une approbation du national-socialisme que le Concordat prussien de 1929, qui fut contracté avec un gouvernement en majorité socialiste, comportait une approbation du socialisme.

A peine le Concordat était-il conclu qu'on pouvait observer déjà entre les commentaires de l'*Osservatore Romano* et ceux de la presse naziste des divergences considérables, qui firent naître une véritable polémique. Cette discussion ne devait pas rester sur le terrain de la théorie, comme l'ont montré bien des expériences douloureuses en ces derniers mois. Sur plusieurs points importants, les directives concernant l'application du Concordat n'ont pas encore été données. Sur d'autres points, on a pu constater des violations de l'esprit et des termes du Concordat. Ce n'est pas un secret que l'épiscopat allemand et le Vatican ressentent là-dessus de vives inquiétudes. La situation est très semblable à celle de 1931 en Italie : le Concordat, on se le rappelle, fut suivi d'un conflit provoqué par la dissolution de la Jeunesse catholique et les mesures prises contre l'Action Catholique, et le Saint-Père se vit obligé de protester vigoureusement par l'encyclique *Non abbiamo bisogno*. Esquissons en quelques mots les principaux événements survenus en ces derniers mois et qui ont aggravé la situation des catholiques allemands.

Les évêques censurés

Une des causes de conflit est l'attitude hostile manifestée par les autorités national-socialistes à l'égard des lettres pastorales que les évêques ont publiées à l'occasion du plébiscite et des élections du 12 novembre. La déclaration des évêques bavarois a été censurée par le gouvernement bavarois; l'appel du Cardinal Bertram, de Breslau, a été regardé comme « indésirable » à Berlin. Dans la lettre pastorale bavaroise, on remarquait ce passage : « Par le plébiscite du 12 novembre, il ne s'agit pas d'approuver tous les événements survenus et tous les décrets promulgués en ces derniers mois et qui nous remplissent de chagrin et d'inquiétudes, d'approuver notamment les mesures dirigées contre les œuvres catholiques en Bavière et la profanation du dimanche. Nous évêques, nous avons la confiance que le Concordat sera appliqué en ce qui concerne spécialement la protection de la religion et de la moralité publique, la sanctification du dimanche, l'école catholique, l'indépendance des œuvres catholiques, enfin que tout ce qui pèse lourdement sur les consciences catholiques cessera et que l'égalité des droits devant la loi et dans la vie de l'État sera reconnu... » En conclusion, les évêques disaient attendre que les catholiques votassent affirmativement dans le plébiscite. A l'égard des élections, qui sont une affaire de parti et dont les évêques, fidèles au Concordat, n'ont pas à s'occuper, ils laissaient la décision à la conscience de chacun. Les nazis, accoutumés à n'entendre que des flatteries enthousiastes, ne furent pas satisfaits de la lettre pastorale. Le conflit ne restait pas une affaire d'ordre intérieur, à régler entre les autorités civiles et les autorités ecclésiastiques ; il devint public à la suite d'un discours que le Président du Conseil bavarois, Siebert, prononça dans une grande manifestation de parti, et où il critiqua ouvertement les évê-

ques, ajoutant même des menaces. Aucun journal catholique du Reich n'a pu lui répondre...

Du reste, nous savons plusieurs circonstances où de très jeunes dirigeants du parti naziste se sont permis un ton véritablement insupportable envers de hauts dignitaires ecclésiastiques et où les protestations auprès des autorités supérieures sont resté vaines.

Les arrestations de prêtres

Dans une centaine de cas, des prêtres catholiques ont été malmenés par des hitlériens, arrêtés par la police ou condamnés par les tribunaux spéciaux pour des raisons politiques. L'amélioration qui suivit la conclusion du Concordat et se manifestant, notamment, par la libération de la plupart des prêtres détenus, n'était, hélas ! que passagère. En novembre, on a pu enregistrer une douzaine d'arrestations et condamnations de prêtres.

L'abbé Karl Klinkhammer, qu'on connaît, qu'on aime partout, sous le nom du *Ruhrkaplan* (« vicaire de la Ruhr »), à cause de son activité dans les milieux prolétariens de la banlieue d'Essen, a été condamné à six mois de prison. On lui reproche d'avoir prononcé, le jour de l'anniversaire d'Adolphe Hitler, un sermon qui était capable de « troubler considérablement l'ordre public ». Il aurait dit que les hommes désespérés à qui Hitler a promis du travail et du pain, et qu'il a groupés dans ses rangs fanatiques, se dresseraient un jour contre lui, s'il ne réussit pas à tenir ses promesses, avec le même fanatisme. Les paroles du procureur furent pleines d'allusions haineuses contre le jeune prêtre; il était facile de voir que les nazis avaient grande joie à se débarrasser de quelqu'un à qui ils en voulaient depuis longtemps. Le *Ruhrkaplan* vivait dans une simplicité franciscaine au milieu des plus pauvres, auxquels il donnait tout son cœur. Il était aimé jusque dans les milieux communistes. Combien d'âmes

a-t-il ramenées à l'Église; combien d'autres, convaincues que la religion est solidaire du capitalisme, ont appris par son exemple qu'elles se trompaient ! Quand il donnait des conférences, les plus grandes salles se remplissaient aisément, la jeunesse surtout désirait l'avoir dans ses assemblées. Ce n'est pas un homme de parti, mais une âme ardemment apostolique. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que par tempérament il soit plutôt « à gauche ». Un jour, dans une grande manifestation de la Jeunesse catholique, il a dit qu'il doutait si c'était la croix gammée ou l'étoile soviétique qui était le plus éloignée de l'étoile de Bethléem... Les nazis ne l'ont jamais oublié.

A Munich, le *curé Muhler*, ancien directeur général de l'Action Catholique de l'archidiocèse, et les vicaires Sollacher et Thaler ont été arrêtés vers la fin de novembre sous l'inculpation d'avoir répandu des nouvelles « anti-allemandes » au sujet de soi-disant atrocités qui auraient été commises dans le camp de concentration de Dachau. L'abbé Muhler serait l'auteur de ces rumeurs. Pour qui le connaît, une telle accusation est absolument invraisemblable. C'est un des prêtres les plus honorablement connus et les plus dignes de confiance de l'archidiocèse. Ses articles sur les problèmes sociaux, notamment ceux qu'il avait l'habitude de publier dans la *Soziale Revue*, témoignaient d'une fermeté louable, mais aussi d'un jugement sobre et bien équilibré et d'un sens profond des responsabilités. On peut être sûr qu'il n'a pas répandu des rumeurs vagues. S'il a parlé d'atrocités commises à Dachau, c'est qu'il en avait de bonnes preuves. En effet, le camp de Dachau, où se sont produits, selon des informations dignes de foi, une vingtaine d'assassinats et des centaines d'actes de brutalité envers les prisonniers politiques, mérite bien qu'un prêtre catholique s'en occupe... La police bavaroise déclare aussi que de nombreux livres marxistes et des livrets de membres du Secours rouge auraient été découverts au domicile de l'abbé Muhler. Admirable inculpation ! Pour écrire ses articles sur le bolchevisme, ce prêtre ne s'est donc pas contenté de la

documentation fournie par les pamphlets hitlériens, mais il a étudié des livres authentiquement marxistes ! C'est vraiment une chose inintelligible pour un nazi. En ce qui concerne les livrets du Secours rouge, on apprend que le curé les a reçus d'anciens communistes à l'occasion de leur conversion. A Munich, tout le monde sait que l'abbé Muhler s'est dévoué particulièrement pour regagner à l'Église des communistes militants.

Le tribunal d'exception de Dortmund a condamné l'*abbé Brodesser*, prêtre et instituteur à Essen, à cinq mois de prison. On lui reproche d'avoir tenu devant ses élèves, membres des jeunesses hitlériennes, des propos injurieux contre le chancelier Hitler et le ministre Goebbels.

A Nordhausen, l'*abbé Stender* a été condamné à un mois, sous l'inculpation d'avoir prononcé en chaire des propos hostiles au gouvernement et au Führer.

Nous pourrions continuer cette liste douloureuse... Et nous ne disons rien des cas nombreux où les autorités religieuses, pour éviter des complications plus graves, ont demandé à des prêtres qui n'étaient pas en faveur auprès des nazis de ne plus exercer telle ou telle fonction « dangereuse »; nous ne disons rien non plus des libérations de prêtres incarcérés, obtenues par elles à des conditions fort dures...

La lutte contre la presse catholique

La nouvelle loi a définitivement consacré l'abolition de la liberté de presse. Dans leurs colonnes politiques et d'information générale les journaux catholiques ne se distinguent plus des autres. Ils ont simplement à reproduire les mêmes nouvelles et les mêmes articles stéréotypés qui leur sont imposés par les services du ministère de la propagande, ceux du fameux Dr Göbbels. Dans la défense du catholicisme, ils ne sont pas libres non plus.

La *Deutsche Reichszeitung* de Bonn a été récemment « avertie » et menacée de mesures plus graves, parce qu'elle avait fait quelques remarques, du reste plus que prudentes, sur les lois de stérilisation. Le *Katholisches Kirchenblatt* (bulletin paroissial) de Bochum a été interdit pour un certain temps, à la suite d'un article du curé Ostermann. Nous avons sous les yeux un service de presse catholique publié à Berlin, où on demande aux rédactions catholiques de ne rien écrire sur les lois de stérilisation, ni pour ni contre. C'est une situation intenable.

L'existence matérielle des journaux catholiques est menacée. Les fonctionnaires, les instituteurs, les employés et ouvriers des services publics, les gens d'affaires, tous ceux qui veulent faire carrière ou qui ont besoin, pour une raison quelconque, de la bienveillance des autorités, sont forcés de s'abonner au journal national-socialiste. Pour les fonctionnaires, dans certaines villes, on déduit de leur traitement le prix d'abonnement, tout comme on retient, presque partout, la cotisation au parti et toute une série de contributions « bénévoles » mensuelles ou même le prix du livre d'Adolphe Hitler, *Mein Kampf*. Il faut être une personnalité tout à fait indépendante et très courageuse pour oser répondre non aux gens des troupes d'assaut qui viennent deux ou trois fois par semaine vous offrir un abonnement. Il en coûte presque un quart d'heure chaque fois pour s'en débarrasser et il faut être particulièrement prudent dans ses réponses, veiller à ne pas prononcer un mot dangereux qui vous procure l'hospitalité d'un camp de concentration. En Allemagne, les abonnements aux journaux coûtent cher. Il est de règle que chaque famille soit abonnée à un journal. Or beaucoup de gens ne peuvent se payer deux abonnements. Aussi l'abonnement obligatoire aux quotidiens national-socialistes enlève-t-il des centaines de milliers d'abonnés à la presse catholique.

Même situation pour la publicité. Aucune maison ne se risquerait à refuser sa publicité à la presse du parti. Les journaux catholiques en souffrent. Les annonces et com-

munications payées des autorités publiques ne sont, dans beaucoup de cas, données qu'au quotidien national-socialiste. La mesure la plus brutale fut inventée par la feuille hitlérienne de Cologne, le *Westdeutscher Beobachter*. Un beau jour, il publia qu'il n'accepterait plus d'annonces des maisons qui en donnaient en même temps à d'autres journaux. Le but était de ruiner les concurrents, parmi eux les deux quotidiens catholiques. Heureusement, les autres journaux obtinrent l'intervention des autorités de Berlin, en sorte que le *Westdeutscher Beobachter* dut renoncer à ses prétentions.

Ces derniers mois la lutte contre la presse catholique a repris avec une force croissante. Plusieurs journaux catholiques sont morts, d'autres se trouvent en agonie. On a défendu à plusieurs journaux de mettre l'épithète catholique dans leur titre, parce que cela « trouble la concorde nationale »! Les évêques ont adressé des appels pressants à leurs diocésains, en les exhortant à rester fidèles à la presse catholique, qui reste un instrument indispensable de l'apostolat de l'Église et de l'Action Catholique. Les journaux qui ont voulu employer ces exhortations épiscopales à leur propagande et à la défense de leur existence ont provoqué les menaces les plus brutales de la part des dirigeants nazistes. Ainsi le *Gauleiter* (chef de fédération régionale) Florian, de Düsseldorf, a publié une déclaration dirigée implicitement contre les avis du Cardinal-archevêque de Cologne. D'autres ont suivi son exemple. Voici ce que le *Gauleiter* de la Westphalie Méridionale, Wagner, vient d'écrire :

> Depuis quelque temps, certains éléments essaient, avec une *effronterie grossière*, de décomposer l'unité nationale, conquise par de durs combats. Ils se risquent même à *transporter les discussions politiques dans l'Église*. En lançant des appels comme : « *Catholiques, lisez des journaux catholiques* », « Protestants, lisez des journaux protestants », ou « Citoyens, lisez votre feuille locale », ils cherchent à attiser l'esprit criminel de la discorde, et à en encaisser les profits... Celui qui introduit ainsi des causes

de divisions, religieuses ou autres, dans l'inébranlable unité nationale, réalisée par Adolphe Hitler le 12 novembre, est un traître à la nation et sera traité comme tel. La population a le devoir de dénoncer ces fauteurs de troubles, afin qu'on puisse leur demander compte de leur attitude.

En d'autres termes : Messieurs les propagandistes de la presse catholique, le camp de concentration vous attend !

Mais les évêques ne peuvent pas se taire. Celui de Trèves vient de protester vigoureusement contre cette agitation. Il écrit :

Lisez des journaux catholiques ! Je vous adresse cet appel en pleine conscience de mon devoir sacré d'évêque et avec un profond souci de la vie religieuse des catholiques. *Si je suis aussi, pour avoir parlé ainsi, un « traître envers la nation », un « corrupteur du peuple », un « ennemi » de « l'unité nationale allemande », — que mes diocésains en jugent, que ceux-là prononcent qui pensent juste et qui connaissent ma vie et mon activité depuis douze ans.* Il y a une presse catholique, même si elle ne peut pas porter le nom de « journal catholique ». Ce n'est pas le titre qui fait d'une feuille un journal catholique, mais l'esprit qui l'anime.

On veut l'extermination de la presse catholique. La lutte continuera; elle sera dure...

Dr Kürt Türmer.

La propagande mondiale des Sans-Dieu

Ceux qui s'occupent, par la parole et l'écrit, de dénoncer les buts de guerre antireligieuse des bolchevistes russes et des communistes du monde entier : la destruction radicale de toute religion et de tout culte, ont bien de la peine à faire comprendre au public le caractère de ce mouvement athée, son ampleur et son redoutable dynamisme. Les chrétiens, même instruits, qui n'ont pas eu à lutter personnellement pour trouver la foi ou pour la défendre, surtout s'ils vivent dans un milieu familial ou social qui les soutienne religieusement, ne « réalisent » pas aisément la situation. Ils sont impressionnés, émus de ce qu'ils apprennent, mais l'impression passe vite. Comme un cauchemar au réveil, elle se dissipe par le retour aux tâches de la vie quotidienne. La presse religieuse, sauf d'honorables exceptions, ne suit pas d'assez près le mouvement des Sans-Dieu. Elle renseigne d'une manière épisodique, sans continuité suffisante et donc sans grande efficacité. Les mensonges de la presse soviétique, reproduits par la grande presse capitaliste et bourgeoise, dupée et voulant l'être, les déclarations optimistes de voyageurs au regard superficiel ou qui mentent « diplomatiquement », les pactes conclus par les pays non communistes avec les Soviets, contribuent à rassurer tous ceux qui, trouvant désagréable la révélation d'un grand danger lorsqu'elle impose de grands devoirs, ne demandent qu'à être rassurés pour n'avoir pas à quitter leurs pantoufles.

Quand la révolution russe éclata et qu'on entendit parler des premières persécutions, des gens se croyant avisés annonçaient que les Soviets ne dureraient pas plus de six mois. Le régime soviétique dure, et nul ne peut en prédire la chute prochaine. Il terrorise, tyrannise, martyrise spirituellement un peuple immense, travaille sataniquement à lui ôter toute foi, à rendre impossible toute vie religieuse. Sous l'influence et à l'instigation du Komintern, des ligues de Sans-Dieu se

fondent et se développent dans les divers pays. Partout, suivant les mêmes mots d'ordre matérialistes et marxistes, elles répandent les plus odieux blasphèmes contre tout ce que nous adorons et poursuivent l'exécution d'un plan systématique d'athéisation. Trop de chrétiens l'ignorent encore ou n'y prêtent qu'une attention distraite. Aucune contre-attaque de grand style, concertée et cohérente, unissant toutes les forces chrétiennes, ou simplement honnêtes, du monde, ne se dessine encore, malgré les appels du Pape et les initiatives généreuses de personnalités ou de groupements mieux informés de la gravité du péril.

Pour secouer les apathies et les inerties, il serait à souhaiter qu'on organisât dans toutes les villes des expositions documentaires comme celle qu'on peut actuellement visiter à Genève, sur l'activité, en Russie et dans le monde, des Sans-Dieu militants et de leurs alliés.

Voici ce qu'on y trouve :

Des schémas très clairs indiquant la hiérarchie des diverses organisations communistes et athées et les liens qui les relient entre elles et avec les divers mouvements antichrétiens.

Des cartes géographiques montrant dans quels pays l'effort de propagande des Sans-Dieu porte spécialement, par exemple, en Asie, la Chine et le Japon; en Europe, les pays du centre et l'Espagne.

Des formules des chefs bolchevistes, figurant au bas de leurs portraits et précisant le but poursuivi : « Le marxisme, c'est le matérialisme; comme tel, il est résolument hostile à toutes les religions » (Lénine). « Nous prêchons un athéisme militant, nous sommes obligés de détruire toute conception religieuse. » « L'instruction ne peut pas ne pas être communiste. Donc elle ne peut pas ne pas être antireligieuse » (Yaroslawsky). Toutes les variantes de la formule fameuse de Marx : « La religion est l'opium du peuple. »

Un choix abondant et judicieux de caricatures des Illustrés athées. Sous mille formes, — comble d'absurdité dans le blasphème! — le Christ est dépeint comme le soutien du

capitalisme, oppresseur des ouvriers, fauteur de guerres, affameur de peuples, esclavagiste. Un Christ, botté et armé jusqu'aux dents, entouré des engins les plus meurtriers de la guerre moderne, dit : « On m'a enfin représenté conformément à l'esprit même de la religion chrétienne. » Ailleurs il est en train de seller un ouvrier pour servir de monture à un capitaliste ventru ; il conduit la multitude sur un promontoire d'où elle tombe à pic dans la gueule béante du capitalisme, devenu pour la circonstance un énorme monstre marin. Le visage du Prince de la Paix, qui nous aima jusqu'à mourir, dont la loi est toute d'amour et de bonté, est donné comme un masque derrière lequel se cachent toutes les puissances d'injustice, de haine et d'oppression de l'homme. L'Évangile et le christianisme sont accusés d'engendrer, d'entretenir et de développer tous les maux sociaux dont la révolution libère les masses. Voici le commentaire de je ne sais quelle affreuse image : « Derrière les paroles hypocrites sur l'amour du prochain et le pardon universel de la religion chrétienne, on trouve l'esclavage, le mensonge, le sang et la boue de la culture capitaliste. » Le Pape, Vicaire du Christ, dont tout l'effort tend à étendre la paix du Christ dans le règne du Christ, qui condamne toutes les formes de l'injustice sociale, est dépeint, après le Maître, sous les traits les plus hideux, comme le complice ou le meneur de toutes les organisations capitalistes, de tous les systèmes politiques et sociaux, même les plus hostiles à l'Église et les plus formellement condamnés par elle, mais qui, n'étant pas le bolchévisme, sont englobés par les communistes dans la même haine que le christianisme, dont ils sont la négation ou la caricature ; comme le fédérateur de tous les fascismes, le chef ou le valet des oppresseurs du prolétariat. On le voit, par exemple, à cheval dans un décor guerrier, menant à l'assaut de l'U.R.S.S. toutes les forces conjuguées du monde bourgeois. La stupidité odieuse de ces accusations dépasse tout ce qu'on peut imaginer, mais témoigne d'une obstination vraiment diabolique à persuader les travailleurs de la malfaisance essentielle de la religion, entre toutes du christianisme et de

l'Église catholique. La caricature et la littérature bolchévistes s'attaquent à tous les dogmes de la foi : les mystères de la vie du Sauveur, la Virginité de sa Mère, les Sacrements et en particulier la Sainte Eucharistie sont l'objet des blasphèmes les plus abominables.

On trouve à cette exposition une riche collection de documents officiels, de circulaires, de brochures, de livres, de journaux russes et autres concernant la lutte antireligieuse. Un schéma montre clairement comment, en Russie, les divers commissariats du peuple, doivent, chacun dans sa sphère, travailler à l'athéisation des masses. Le commissariat de l'armée dirige l'athéisation des recrues, celui de l'agriculture l'athéisation des paysans, comme celui de l'instruction publique athéise l'enfance et la jeunesse, et celui de l'industrie les ouvriers d'usine, etc.

Les organisateurs ont également recueilli et classé de nombreux documents photographiques sur la persécution sanglante, les atrocités et cruautés de la terreur bolchéviste, des lettres et témoignages sur les conséquences économiques du régime. Nul homme de bonne foi, ayant examiné ces pièces, ne saurait douter de la réalité atroce de la famine qui vient de faire tant de victimes en Russie et qui provoque parfois de malheureux affamés au meurtre et au cannibalisme (sur ce dernier point, à peine croyable, le pasteur Shabert, de Riga, nous a montré des lettres tristement significatives). Qui a vu cette exposition ne peut plus être dupe des mensonges de la presse et de la littérature bolchévisantes, empressées à chanter les grandes réalisations industrielles du plan quinquennal, à nier les méfaits sociaux du communisme et à représenter l'Union soviétique comme un paradis en comparaison des pays qui n'ont pas subi les bienfaits de la révolution bolchéviste.

D'autres documents permettent de se rendre compte de l'action mondiale de l'Internationale des libres penseurs prolétariens.

Enfin l'exposition renseigne sur les efforts de défense contre le mouvement Sans-Dieu. On remarque, dans cette sec-

tion, les documents relatifs à la jeune et très vaillante association des travailleurs chrétiens russes.

Dans les locaux de l'exposition, une sorte de comité fraternel international, composé de catholiques, d'orthodoxes, de protestants, venus de divers pays, a tenu, les 4 et 5 janvier, des séances de grand intérêt. On y a échangé des vues sur l'aide matérielle et spirituelle déjà donnée ou à donner à nos frères de Russie, victimes de la famine et de la persécution religieuse, sur la riposte qu'il convient d'opposer partout à la propagande athée qui s'organise partout.

Si c'est, pour un catholique, une immense douleur de constater que la diversité des confessions séparées de l'unité de l'Église fait obstacle — en dépit de toutes les générosités privées et collectives — à une grande action d'ensemble, à tous égards convergente, des chrétiens de l'univers, il était réconfortant de sentir l'entière unanimité des personnes prenant part à la réunion, sur toutes les questions concernant l'assistance matérielle, la croisade surnaturelle de prières pour nos frères opprimés, le devoir pressant, pour ceux qui savent, d'éclairer leurs compatriotes et coreligionnaires sur les formes nouvelles de la lutte mondiale antireligieuse, de dénoncer la colossale absurdité des griefs communistes contre la religion, de mettre en garde les esprits menacés par cette propagande et de former en plus grand nombre des défenseurs des principes religieux; la nécessité du travail social selon la doctrine exposée dans les Encycliques pontificales de Léon XIII et de Pie XI où beaucoup de nos frères orthodoxes et protestants puisent comme nous leur inspiration et leurs directives, et qui sont la réfutation la plus péremptoire de l'antireligion communiste.

A nous catholiques, il appartient spécialement de travailler dans les divers domaines spirituel, intellectuel et social, avec la cohésion que nous donne l'unité vivante de notre foi, et l'obéissance filiale aux directions du Souverain Pontife, Vicaire du Christ et notre Père commun.

B. Lavaud, O. P.,
Professeur à l'Université
de Fribourg.

A TRAVERS LES REVUES

L'Angleterre Catholique

En octobre dernier, il a paru dans la revue **The Month** un article extrêmement remarquable du R. P. C. Martindale, dont la *Cité chrétienne* du 5 janvier nous donne une traduction. Ce n'est pas seulement à titre de document psychologique qu'il faut lire ce texte. C'est en le transposant à la situation du catholicisme en France. Tant de remarques s'y vérifient également, que l'on ne propagera jamais trop.

Nous avons très souvent employé les mots « La conversion de l'Angleterre ». Mais je doute que *nous prenions habituellement le bloc de l'Angleterre dans son ensemble*... Par Angleterre, je vise la masse des hommes qui vivent entre nos frontières et se considèrent eux-mêmes comme « Anglais ». Une telle masse a une psychologie de masse, et c'est à cela que nous n'avons pas prêté attention autrefois et que nous ne prêtons pas encore suffisamment attention. Lorsque les catholiques se réveillèrent pour la première fois, ils considérèrent, non l'Angleterre, mais l'Église établie...

Que de catholiques, en France, ne considèrent aussi que le petit troupeau, et se font illusion sur la grandeur de l'œuvre de *conversion* à entreprendre ! Combien il est vrai de dire que cette *psychologie de masse* nous manque ! Prenez la classe ouvrière. C'est elle, en *tant que classe*, qu'il faut s'efforcer de ramener à l'Église. C'est la vue profonde des dirigeants de la J. O. C. d'avoir saisi cela, et qu'il s'agit d'un problème non pas individuel, mais *institutionnel*...

Les catholiques ont encore actuellement une tendance à se croire en Angleterre plutôt que de l'Angleterre... L'imagination du catholique moyen de ce pays est celle d'un petit faubourg. La presse catholique ne pourvoit en réalité qu'à la minorité respectable : **jamais au peuple en général.**

Quelle est la presse catholique en France qui pourvoit au peuple en général? qui ait une apparence assez laïque, couvrant une doctrine vraiment catholique et humaine, pour pénétrer dans la masse des lecteurs incroyants? C'est un peu ce que notre projet d'hebdomadaire voudrait réaliser, avec des moyens modestes mais une immense ambition de faire vraiment cette œuvre de *pénétration* qui s'impose.

On s'irritera peut-être fort de m'entendre parler ainsi : mais les cercles inférieurs, auxquels je me réjouis de pouvoir me mêler, ne songent pas à la lire (cette presse catholique) ni n'importe quelle autre publication catholique. Ils le voudraient s'ils le pouvaient. Mais personne ne fait attention à eux. On ne prête pas attention à « l'Angleterre ». Esprit de classé moyenne!

Et pourtant, en Angleterre comme en France, quelle curiosité, chez les incroyants, des choses religieuses!

Le nombre de gens qui désirent connaître ce que les catholiques pensent est fantastique. Quiconque va à un dîner public, si son voisin découvre qu'il est catholique, est bombardé de questions intelligentes et tout à fait aimables.

Il faut que nous ayons les instruments de propagande qui satisfassent à cette curiosité sympathique de tous ceux qui sont encore hors de l'Église. La presse, la radio; la radio, la presse. Ce sont aujourd'hui les deux moyens essentiels de l'apostolat. En y ajoutant le cinéma...

En résumé, je pense qu'une grande partie de l'Angleterre pourrait aisément devenir catholique, si nous prenons le bon chemin et faisons cinquante pour cent plus de travail que nous avons cru jusqu'à présent être le maximum de ce que nous pouvions faire.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Pourriture de la cupidité.*

ÉLISABETH TASSET-NISSOLLE. *Élisabeth Fry.*

Cette femme admirable fut l'initiatrice de la réforme des prisons de femmes en Angleterre au XIX^e^ siècle. L'étude très émouvante de son œuvre permet de mesurer le chemin parcouru et de mieux saisir le sens et la valeur des efforts poursuivis de notre temps.

V. *L'homme et la machine.*

Les leçons économiques et spirituelles de la catastrophe de Lagny.

AUGUSTE VIATTE. *L'évolution récente du nationalisme indien.*

Où va l'Inde? Communisme ou liberté?

DOCUMENTS

Le nationalisme anglais
vu par Aldous Huxley.

La stérilisation en Allemagne.

A travers les revues. L'erreur essentielle.

Pourriture de la cupidité

Le fait n'est pas nouveau et saint Thomas disait fort justement : « Le tyran recherche son bien privé au mépris du bien commun ; il accable ses sujets de diverses manières, selon qu'il est en proie à telle ou telle passion qui lui font convoiter tel ou tel bien. Car celui qui est en proie à la cupidité ravit les biens de ses sujets ; de là cette parole de Salomon : Un roi juste fait la grandeur de son pays, tandis qu'un homme cupide en fait la ruine. *Et s'il est sujet à s'irriter, il verse le sang pour un rien... Il faut donc fuir un tel gouvernement. »*

Le fait n'est pas nouveau, et les conséquences sont assurées, car alors, comme dit Charles Dulot, dans l'Information sociale, *« feu l'État est en putréfaction ». L'autorité civile, en effet, n'a d'autre règle que la justice, elle y prend sa motion, son frein, et, pour tout dire, sa vie. Lorsqu'elle se corrompt au point d'utiliser cette justice à cacher, à couvrir le vol, l'escroquerie, la forfaiture; lorsqu'elle l'utilise, non pour maintenir l'ordre et châtier les coupables, mais pour les arracher aux conséquences de leurs crimes, elle se marque elle-même d'un signe de mort.*

L'État français s'est acculé dans une impasse, dont il ne peut sortir qu'en se réformant — et ce ne peut être l'œuvre de ceux qui l'ont corrompu — ou en renforçant sa tyrannie. Tous les discours, toute la littérature accumulée autour d'un scandale hideux, sont vains, à moins qu'ils n'aient d'autre fin que de dissimuler la réalité.

On témoigne simplement d'une lâcheté intellectuelle lorsqu'on observe que ces scandales sont de tous les temps ; à

l'homme écrasé par un véhicule dira-t-on : Ne vous inquiétez pas, c'est très fréquent ?

On brouille l'esprit des hommes qu'on doit éclairer en leur rappelant, sans discernement, des scandales passés, Fouquet, Law, Oustric et d'autres encore. Fouquet était un voleur de l'État, qu'une stricte justice a brisé. Law semble moins un escroc qu'un insensé, qui bénéficiait de complicités analogues à celle qu'a trouvée Stavisky, dans une société à peu près aussi corrompue, en haut, que la nôtre. Oustric nous ramène aux faits.

Or, les faits sont une série d'escroqueries scandaleuses — Hanau, Oustric, Aéropostale, Stavisky — toutes étouffées par les mêmes procédés, avec la complicité plus ou moins nette de la Sûreté générale, de la magistrature, de parlementaires et de ministres, anciens ou en exercice. De ces complicités, recouvertes par un acte évident de l'autorité civile, le pays sait uniquement qu'elles existent, sans connaître, autrement que par les voix discordes des partis et des journaux, jusqu'où elles vont exactement. Mais cette suspicion indécise est pire que la révélation loyale du mal.

Bien pis encore, le triste héros du dernier scandale est mort dans des conditions si troubles que la majorité des citoyens se croit assurée qu'il a été tué par ordre du gouvernement qui redoutait ses révélations. Nous n'avons trouvé nulle part une pensée, écrite ou orale, qui manifestât la monstruosité de ce scandale. Qu'une nation, dans son ensemble, puisse avoir une telle conviction, constitue un si total retournement des conditions élémentaires qui président à tout ordre humain, qu'on ne saurait amoindrir la gravité de cette situation. La France subit ainsi une autorité civile qui s'impose à elle, à son apathie, par des excès de pouvoir révoltants, mais qui ne la révoltent pas ; dans l'ensemble, elle n'a plus que mépris et répulsion pour les représentants de cette autorité, pour les parlementaires en particulier qui avouent eux-mêmes ne plus oser dire ce qu'ils sont.

Les tendances et les partis-pris d'opinions sont ici de bien médiocre importance. Tous, les partisans et les adversaires du régime, oublient, comme à l'ordinaire, que les régimes politiques naissent, durent et tombent, et qu'ils meurent toujours, avant tout, de leur propre corruption. Plus encore méconnaissent-ils, dans leur outrance, que les réformes et les redressements exigent un ensemble de conditions sur les-

quelles l'histoire, la science politique et la morale ne laissent aucun doute. Il y a bien là ce que M. Paul Archambault appelle justement « une décadence de la morale », dans laquelle nous avons notre part de responsabilité, car, dit-il encore, « victimes trop passives d'un formalisme, d'un littéralisme indigents, nous n'avons réussi à faire voir qu'un système de prohibitions et de tabous, là où il s'agissait de montrer un principe de libération, une force d'ascension et de conquête, un élan de vie ». Mais, en conséquence de cette « revision de nos méthodes de pensée et de nos habitudes d'action » que M. Archambault montre nécessaire, il est une autre tâche de réforme des institutions non moins indispensable ; celles-ci en effet subissent directement l'influence des mœurs, en même temps qu'elles agissent sur elles pour les relever, maintenir ou dégrader ; encore faut-il ajouter qu'elles sont bonnes ou mauvaises suivant les obstacles ou les faiblesses que leur structure même oppose ou présente aux entreprises des coquins et des faibles. A l'observer, on conviendra que le système capitaliste et notre régime parlementaire accumulent les tentations. On aimerait seulement que la constatation entraînât une action énergique des honnêtes gens, action que rien malheureusement ne laisse prévoir.

La France entre ainsi, insouciante, dégoûtée, repliée sur elle-même, ne se comprenant plus, dans cette période que M. Mussolini appelle la période des années cruciales. Il est probable alors qu'une carence financière et économique du gouvernement et des corps sociaux fera peser sur elle une crise sérieuse, au moment où elle se présentera affaiblie devant la menace extérieure. Aucune réaction cependant, aucune puissance sociale ou morale pour rappeler énergiquement à ce peuple, demeuré sain, mais qui ne sait plus, les certitudes morales, les simples vérités élémentaires dont il a besoin et que l'autorité civile viole impudemment...

CIVIS.

ÉLISABETH FRY

« La position naturelle des femmes en fait des êtres destinés aux affections du cœur, aux sacrifices, au service du prochain... Il leur est accordé une capacité d'aimer plus efficace que toutes les puissances de la terre. Les œuvres de miséricorde, pour lesquelles l'Etat prodigue en vain l'or et les récompenses..., leur sont confiées. »

ÉLISABETH FRY.

La récente transformation de la prison de Saint-Lazare, le transfert des détenues à Fresnes et à la Petite-Roquette, ont à nouveau attiré l'attention sur les efforts tentés en vue de la diminution du crime. Certains esprits, et non des moindres, affirment que la question n'a pas fait un pas. Pour ceux-ci, il sera peut-être bon de tourner quelques feuillets d'histoire. En reprenant les données du passé, à une époque précise mais encore récente, le chemin parcouru cessera de paraître une illusion. Du même coup, l'occasion se présentera d'entrer en contact avec une des personnalités les plus attachantes de l'Angleterre au XIX[e] siècle, Elisabeth Fry. Bien avant que les sociétés modernes eussent fait l'essai de leurs méthodes, elle les avait pressenties et expérimentées. Elle en avait incarné la vie. Nous la laisserons donc nous conduire dans les cellules de Newgate et sur les vaisseaux de déportées.

On peut considérer comme un avantage exceptionnel que les documents existants nous permettent de suivre cette vie dans sa double et émouvante perspective : croissance d'une âme au dedans, édification d'une œuvre au dehors : le *Journal* d'Élisabeth Fry nous a conservé l'intime résonance des événements de sa vie, ses luttes, ses pieuses méditations. Il s'étend sur une période de plus de quarante-huit années.

Elle naquit en 1870.

Son père, gentilhomme campagnard, s'est fixé dans sa propriété d'Earlham, près de Norwich. Toute la lignée s'apparente plus ou moins à la banque et au grand négoce.

Un crayon a fixé pour nous les traits d'Élisabeth à cette époque : visage sérieux, légèrement inquiet — il n'acquerra que plus tard sa ferme plénitude — et deux yeux trop larges et trop profonds pour n'être pas un peu mélancoliques.

Avant tout, la jeune fille pense à son âme. Que cherche-t-elle? va-t-elle accueillir Dieu ou, au contraire, se tourner vers le monde? Une forte tendance au scrupule et à l'introspection caractérise ces pages de début. Elle ne laisserait pas que d'être inquiétante si l'on ne savait que la vie active va y apporter son contre-poids et des correctifs providentiellement choisis.

Les Gurney appartenaient à la *Société des Amis* (Quakers) qui fut fondée par Georges Fox au XVII^e^ siècle, et qui confondit dans une même réprobation le théâtre, les jurons, la musique, les faux cheveux et l'épiscopat.

Il y aurait donc assez de vraisemblance à supposer que, née dans un milieu de traditions notoirement rigoristes, le premier sentiment d'Élisabeth fut de se sentir à l'étroit. Or c'est le contraire qui se produisit. Le besoin

qui la travaille depuis que la prédication d'un « frère missionnaire » l'a éveillée au désir de la vie sanctifiée est un profond besoin d'austérité. Elle le traduit comme elle peut, par un retour aux anciens usages. Les Gurney étaient bien des « Quakers », mais non de la stricte observance. Chez eux on pouvait faire de la musique, se vêtir comme tout le monde, monter à cheval et organiser des fêtes de famille. Élisabeth renonce à ces divertissements.

A vingt ans elle ne songe pas au mariage, alors que celui-ci la réclame et va l'absorber pendant une première période. Elle cherche à installer une petite école pour enfants pauvres dans une buanderie, près de la maison. L'Angleterre n'a pas encore d'enseignement primaire régulier. Sans matériel, presque sans livres, assise sur un seau renversé, elle régente et instruit soixante-dix petits va-nu-pieds.

Cependant un soupirant se déclare. Élisabeth hésite ; elle craint de déplaire à Dieu, confie-t-elle au Journal : « Puissé-je faire tout ce qui est en mon pouvoir pour accomplir sa volonté ! » Elle se décide enfin à épouser Joseph Fry, pieux Quaker et honnête marchand.

Les enfants arrivent les uns après les autres : elle en a sept en dix ans, et trois autres peu après.

Elle redouble de zèle dans les besognes matérielles et familiales. N'est-ce point déjà suffisant ? N'a-t-elle pas mainte occasion d'exercer sa charité dans une foule de domaines obscurs ? Si une sagesse plus haute a décidé d'utiliser ses dons dans d'autres domaines, elle n'en a pas le plus léger soupçon. Et pourtant, c'est à cette époque que quelques membres de la *Société des Amis* désirant visiter un prisonnier demandent à la jeune femme de les accompagner. Elle accepte. En janvier 1813, pour la

première fois, Élisabeth Fry franchit les portes de Newgate.

L'énorme prison dressait ses bâtiments sombres près de Smithfield, dans la partie de Londres située entre Holborn et Oxford Street. La construction première faisait partie des bastions surajoutés aux remparts de la Cité, vers 1218, pour assurer la protection d'une porte d'accès nouvellement ouverte sur la ville. De là son nom de New-Gate, porte neuve. Elle n'avait point de fenêtres sur le dehors.

De par son administration le Dépôt dépendait de la Cité de Londres ; mais comme il contenait une prison pour dettes, on lui appliquait le système des « *self-supporting prisons* » (à budgets autonomes). Chacun sait quels inconvénients découlaient du régime et à quels abus il donna lieu. Le malheureux incarcéré, déjà tristement impécunieux, voyait chaque jour s'allonger la liste de ses dettes à cause de ses frais de prison. Qu'on relise dans *David Copperfield* l'histoire de M. Micawber et de ses inextricables difficultés.

Les corps de bâtiment de Newgate se serraient autour de huit quartiers principaux ou *Courts*. Chacun répondait à une catégorie de prisonniers ; mais notons immédiatement que la classification reposait sur le montant de la pension payée et non sur la nature du délit. Débiteurs, prévenus, criminels, faussaires et enfants se mêlaient avec une liberté parfaite. Un mur à hauteur d'épaule séparait le quartier des hommes de celui des femmes ; mais il ne semble pas avoir jamais empêché les communications. De toute façon, il permettait aux regards de plonger librement, et à toute heure, de l'une dans l'autre division.

Bien que l'édifice ait été pourvu d'eau lors de sa construction, les odeurs fétides y séjournaient par suite d'une insuffisante aération et de l'entassement des pensionnai-

res. Les soins de propreté y étaient impraticables. Par contre, l'alcool y circulait librement. Des règlements existaient bien, qui interdisaient l'installation d'une buvette dans l'enceinte de la prison ; mais ces règlements s'étaient peu à peu accommodés d'un réduit, près de la loge d'un geôlier, de sorte que la vente des spiritueux se poursuivait ouvertement. Du dehors, on pouvait également faire venir des boissons.

Sur les voûtes épaisses aux fenêtres étroites éclataient périodiquement des épidémies. On les désignait, faute d'autre vocable, sous le nom général de « fièvre des prisons ». On savait qu'elles passaient de la prison à la ville ; car bien avant les travaux de Lister et de Pasteur le phénomène de la contagion était d'observation courante. Dans son étude si solidement documentée, Roy Calvert établit que, parmi les condamnés, le chiffre des morts par maladie dépasse de beaucoup celui des morts par pendaison. De là cette curieuse habitude de déposer des plantes aromatiques sur la table du juge, pendant la session des assises.

La ration officielle de nourriture se bornait à quelques grammes de pain par jour. Le complément, quand il y en avait un, provenait d'aumônes ou de donations. Par charité, quelques restaurants de la ville envoyaient leurs restes à Newgate. John Howard, qui relève le fait dans son rapport, explique qu'un geôlier se chargeait d'aller les recueillir aux cuisines dans des baquets de zinc. Quant aux prisonniers pour dettes, ils étaient l'objet de la sollicitude de la Chambre de Commerce qui envoyait quelques kilos de bœuf à leur intention chaque samedi.

Nul ne s'étonnait alors de ces procédés. Les misérables conditions de vie imposées aux prévenus étaient ignorées de la grande majorité des citoyens. Ceux mêmes que leurs fonctions mettaient en contact avec ces problèmes

s'en désintéressaient, comme l'opinion. Des fous étaient incarcérés avec les malfaiteurs. On pouvait voir à Newgate les anneaux de fer fixés au sol qui servaient à les attacher. Pour la même éventualité, on prévoyait des barres de fer à Haddington, des cadres de lit à Forfar, des crampons dans les murs à Berwick. L'usage des fers rivés au corps devait se limiter, d'après la loi, au cas d'insubordination. Mais on s'en servait couramment. Les détenus qui changeaient de prisons ne voyageaient jamais que liés de la sorte les uns aux autres. Élisabeth Fry vit une chaîne de misérables femmes arriver ainsi au quai de départ du bateau-transport. Elles avaient traversé une partie de l'Angleterre, leurs nourrissons dans les bras. D'autres enfants déguenillés les suivaient à pied. L'une d'entre elles, raconte Griffiths, portait un cercle de fer autour de la taille, un second au-dessus du genou, un autre à la cheville, tous trois reliés par des chaînes.

Le quartier des femmes à Newgate se trouvait au-delà du petit mur qui coupait la principale des cours. La place y était encore plus mesurée que chez les hommes. Trois cents femmes, sans compter les enfants — que l'on trouvait alors naturel d'écrouer avec les mères — devaient se loger dans quatre salles, plus deux cellules. Un geôlier et son fils représentaient la seule surveillance officielle, soit de jour, soit de nuit ; car les postes de soldats, installés à l'étage supérieur de Newgate avec des fusils et des chiens, ne descendaient jamais dans la prison. D'ailleurs le geôlier lui-même y pénétrait le moins possible. Quant au gouverneur, il avouait ne pouvoir risquer son prestige dans ces repaires de furies.

Entassées dans cet espace insuffisant, mal nourries et brûlées d'alcool, les malheureuses en étaient arrivées à un état de révolte voisin de la démence. Leurs hurlements s'entendaient du dehors. Excédées d'oisiveté, elles

ne savaient que se livrer au démon du jeu. Du matin au soir, souvent du soir au matin, on battait les cartes à Newgate. L'enjeu était en général un vêtement. Il s'ensuivait que les malchanceuses se trouvaient bientôt forcées d'errer à demi nues. D'autres fois, sans raison, elles s'arrachaient un dernier lambeau de robe ou de mouchoir, — ou bien, couvertes de vêtements d'hommes, se pavanaient à travers les salles. Pour attendrir les visiteurs que la charité ou quelque obligation conduisaient dans cet enfer, elles avaient imaginé d'attacher des cuillères de bois au bout de longues perches, et de mendier par ce moyen au-delà des doubles grilles. Les malades — on comptait des tuberculeuses et des cancéreuses dans le nombre — ne se démenaient pas moins que les autres. Pourquoi seraient-elles restées à l'infirmerie ? Il n'y avait pas même un lit pour deux malades. Ici on couchait sur le plancher, ou sur des plans inclinés dont un léger exhaussement supportait la tête ; mais du moins c'était la vie grouillante et la possibilité de s'étourdir.

Devant la porte de Newgate, les constructions avaient laissé un espace libre réservé depuis de longues années à l'érection de l'échafaud. Là eurent lieu les exécutions capitales jusqu'en 1868. Il importe de se souvenir qu'avant cette date l'opinion prévalait encore, en Angleterre comme en France, que le spectacle de la punition agissait en frein moralisateur. Force fut pour la suite de constater qu'il n'en était rien. Lorsqu'une date avait été fixée pour les pendaisons — et on en expédiait généralement plusieurs le même jour —, la populace s'amassait aux environs de la prison avec une sorte de joie féroce. Rues et fenêtres étaient envahies longtemps d'avance. Des groupes de plus en plus nombreux passaient la nuit sur le pavé pour ne rien perdre de leurs avantages. La boisson aidant, des scènes de brutalité et de surexcitation

malsaine se déroulaient dans la nuit —, quelquefois plus graves, dit Roy Calvert, que l'offense expiée par le malfaiteur. Lorsque paraissaient les condamnés, la foule perdait toute retenue, insultait les exécuteurs, vitupérait les soldats, apostrophait les femmes. Le scandale finit par émouvoir les gouvernants. Aujourd'hui les exécutions capitales sont invariablements faite à l'intérieur de la prison, sans autres témoins que les fonctionnaires préposés à la triste besogne. On sait comment la France, se heurtant à des difficultés semblables, a réussi à concilier d'une autre façon les exigences de la morale et les impératifs de la loi.

Mais au moment où Élisabeth Fry entreprend ses réformes à Newgate, les exécutions étaient encore publiques et pratiquées devant la prison. Elles avaient lieu en général vers neuf heures du matin. Avec une cruelle inconscience, on annonçait au condamné la date de son supplice des jours ou des semaines d'avance. On se figure le poids d'angoisse que représentait cet intervalle. Tantôt le malheureux — ou la malheureuse — entrait en fureur, mordait ses geôliers, essayait de se briser la tête contre les murs; tantôt, baignée de sueurs froides, la victime commençait dans son cachot la plus lente et la plus effroyable des agonies.

L'heure venue, la cloche de l'église du Saint-Sépulcre, située en face de la prison, se mettait à tinter. Bientôt la chapelle de Newgate y répondait par son propre glas. Une donation avait été faite au bedeau du « Saint-Sépulcre » pour cette sonnerie; il devait aussi se rendre la veille de l'exécution dans la cellule des condamnés, et leur adresser la parole en ces termes : « O vous qui devez mourir demain matin... sachez que la cloche de l'église du Saint-Sépulcre sonnera pour vous... afin que les bonnes gens, averties, puissent prier pour votre âme. » L'inten-

tion, on le voit, ne manquait pas d'être louable. Mais se figure-t-on ce que signifiait ce double glas, pour les prisonniers qui, de leurs meurtrières, pouvaient presque apercevoir les charpentes du gibet?

Les *Chroniques de Newgate* mentionnent aussi l'existence d'un aumônier officiel. C'est lui qui lisait l'office des morts tandis que le bourreau procédait à son ouvrage. Comment ce clergyman ne joua-t-il, en temps ordinaire, qu'un si pauvre rôle? On s'explique, jusqu'à un certain point, qu'il ne se montra guère dans le quartier des femmes. Mais il ne paraît pas non plus s'être beaucoup attardé chez les hommes.

Ce n'est point que des esprits distingués n'eussent depuis longtemps réclamé la révision du Code criminel ou l'examen des questions pénitentiaires. Le philosophe Jeremy Bentham, Oglethorpe, Sir Samuel Romilly, en avaient fait une étude approfondie et tenté, chacun dans son domaine, de donner à leurs théories un commencement de réalisation. Mais ils furent débordés par les faits. La loi anglaise reconnaissait plus de deux cents cas de peine de mort. Le vol en était un; et non seulement le vol, mais le braconnage. Roy Calvert note que c'est seulement en 1832 que disparaît la peine de mort pour vol de brebis et de chevaux; en 1833 pour cambriolage avec effraction; en 1835 pour détournement de correspondance par les agents des postes. Et les exemples pourraient se multiplier : faux et usage de faux; pêche dans les étangs réservés, etc. De fréquentes condamnations d'enfants étaient le résultat de ces dernières stipulations. Et pour ce qui est des villes, il suffit d'avoir lu *Oliver Twist* pour se rendre compte à quoi étaient exposés les jeunes garçons que leur entourage entraînait au vol.

En 1808, Sir Samuel Romilly fit un premier effort

devant le Parlement, essayant de réduire à cinq shillings la somme de vol à l'étalage entraînant la pendaison. Mais il fut accusé de saper les bases de l'ordre public et dut retirer sa motion. Revenant à la charge en 1810, il gagna l'appui de Lord Holland et de Lord Landsdowne. Les ducs de Sussex et de Gloucester se joignirent à eux. Mais la Chambre des Pairs résistait. Enfin, en 1824, Sir Robert Peel, devenu ministre de l'intérieur, pesa sur l'opposition du poids de son exceptionnelle autorité et réussit à faire abolir la peine de mort pour cent délits de faible importance. Pourtant Calvert cite encore le cas d'un garçon de treize ans pendu à Maidstone en 1831, et d'un autre de neuf ans dont la sentence fut tout juste commuée. Il avait volé une boîte de couleurs — valeur douze sous — à la vitrine d'un petit bazar. Au moment où Élisabeth Fry visitait Newgate, un garçon de dix ans attendait son exécution. Ces faits sont d'autant plus frappants qu'ils sont situés en plein XIX^e^ siècle. L'état des lois ne correspondait plus à l'état des mœurs.

On a vu comment, par suite de circonstances fortuites, Élisabeth Fry pénétra en 1813 dans le quartier des femmes de Newgate. Ce qui s'offrit à ses yeux fut véritablement une vision d'enfer : créatures en haillons, hurlantes et gesticulantes ; blasphèmes, cris et gémissements, indécence et mendicité. Le long des couloirs, des portes basses, des guichets, des anneaux de fer, des mousquets en batterie — au propre comme au figuré, le ciel invisible. Elle en sortit atterrée. Pourtant un intervalle assez long s'écoulera entre cette journée révélatrice et les réformes dont l'effet s'exercera sur une période de trente années.

C'est que la femme au cœur facilement ému se méfiait des entraînements de sa sensibilité. Ses impulsions devaient passer au crible de la réflexion et de la prière.

Elle avait acquis, au cours des années, la maîtrise tant désirée d'elle-même ; il demeurait que ses obligations et ses charges étaient nombreuses. D'ailleurs, pour des visites régulières à la prison, elle devait obtenir d'abord l'autorisation des shérifs, représentants de la Couronne, et du Gouverneur. Elle élabora un plan d'améliorations pratiques qu'elle leur remit. Hélas ! le Gouverneur secoua sa tête administrative : l'expérience aurait vite raison des illusions de Mrs. Fry. Elle ignorait le caractère intraitable des détenues. Sa tentative aboutirait à un désastre. Refuser l'autorisation ? Il n'irait pas jusque-là ; mais il regretterait de voir une femme honorable se commettre auprès de « ces forcenées ».

Il suffisait à Élisabeth d'avoir les mains libres. Elle revint à Newgate, les nerfs frémissants. D'abord il lui fallait se faire entendre dans le bruit du pandémonium. Le génie de son cœur lui suggéra le seul moyen d'y parvenir : montrant les enfants qui se traînaient sur les dalles elle demanda aux mères s'il était juste de laisser ces pauvres petits dans un si lamentable état de désœuvrement et d'ignorance. Aurait-on confiance en elle ? Son intention était d'établir une petite école ici même, ou dans la pièce à côté. Des clameurs d'approbation s'élevèrent. Brusquement les femmes avaient cessé de se quereller. Elles poussaient vers la visiteuse le troupeau déguenillé des enfants. Lorsque le brouhaha se fut un peu calmé, la voix douce s'éleva de nouveau. Elle expliquait que rien ne pouvait s'organiser dans le désordre, qu'il fallait d'abord faire cesser l'indiscipline et le tapage. Pour le bien de toutes, voudraient-elles accepter un règlement ? On allait le leur lire. Il était librement proposé ; il demandait une adhésion volontaire. Raisonnement admirablement choisi pour une race qui a la liberté dans le sang. — On confierait l'application de ces règles à des monitrices, élues par

les prisonnières elles-mêmes, et, sur-le-champ, les plus capables seraient promues à la dignité de leurs fonctions.

A la grande surprise de ceux qui examinèrent plus tard les transformations accomplies, le choix des femmes fut des plus judicieux. Les éléments utilisables ne manquaient pas. Une Irlandaise, Mary Connor, vint avouer qu'elle avait été dans l'enseignement : on lui confia la direction de la petite école. On sut plus tard qu'elle était tuberculeuse. Avouons-le : un lecteur moderne ne peut s'empêcher de frémir à l'idée d'une institutrice interrogeant ses écoliers entre deux quintes de toux. Mais il ne paraît pas y avoir eu, par la suite, d'accidents fâcheux. L'école fonctionna de façon normale, la plus grande difficulté ayant été de se procurer des bancs et des chaises.

La restauration de l'ordre dans un tel milieu impliquait l'établissement du travail. Lui seul offrait le moyen de combattre nombre de déplorables habitudes. Mais comment le rendre acceptable alors qu'aucune loi ne l'imposait? Le succès devenait question de persuasion. Faire travailler ces dévergondées? avait dit le Gouverneur, mais il n'est rien qu'elles haïssent plus que le travail. L'idée d'occuper les détenues paraissait encore hasardeuse aux esprits les plus avancés.

Au début, tout manqua pour la réalisation du plan. Par grandes quantités on devait acheter des étoffes, du fil, des aiguilles, des fournitures de classe, des médicaments, du linge. Des amies dévouées se chargèrent d'une partie de la besogne : Élisabeth Pryor, Anna Buxton, Mrs. Sanderson. Beaucoup passaient la journée entière à Newgate, apportant leurs repas dans un petit panier. Newgate inaugurait l'expérience de la réforme pénitentiaire par le travail. Les sommes dépensées commençaient à être considérables bien qu'Élisabeth disposât de larges moyens. Mais si sa bourse à elle ne suffisait plus, n'y avait-il pas

celles de « frère » Samuel, ou de « frère » Gédéon, ou de « frère » Josias, qui s'ouvraient généreusement ? Au même moment, la lettre d'un des siens nous révèle qu'elle se fatiguait à faire à pied le trajet de chez elle à Newgate afin d'économiser une voiture. Pour vêtir les travailleuses elle acheta des pièces entières de serge, qu'elle choisit verte. Quand une amie lui proposa du noir, elle lui répondit « qu'il y avait bien assez de noir comme cela dans les prisons ». Admirable intuition, qui dépasse singulièrement la portée d'un simple secours dont l'âme serait absente.

On vit bien jusqu'où plongeaient les racines de ses énergies lorsqu'elle commença les « instructions » placées en tête de son programme. La lecture des Psaumes et de l'Évangile en formait la base. Elle la faisait suivre de quelques mots explicatifs. On sait avec quel bonheur l'anglais traduit la langue hébraïque et réussit à conserver le mouvement de sa poésie. Élisabeth lisait sans recherche, mais avec une irrésistible puissance d'émotion. Pour elle, le texte vivait. De toute son âme, soulevée par la ferveur de l'amour, elle s'efforçait de rendre les harmonies profondes de la phrase sacrée. Sous les dures murailles montaient les gémissements du Psalmiste, comme le cri même des pierres, le sanglot de l'âme coupable cherchant son Dieu. Le misérable troupeau serrait les épaules. Mary Connor cessait de tousser et la cancéreuse de tourmenter ses bandages. Quelque chose d'auguste passait, un appel perçu dans les régions obscures de la conscience, le souffle de Dieu sur les cimes nues.

D'autres fois, c'était l'Évangile dont la douceur se répandait comme une pluie tiède sur la terre desséchée des cœurs. Aucune parabole qui ne prît dans ce cadre une valeur nouvelle : le bercail, la maison du Père, la brebis dans les épines, le pauvre au festin. N'avaient-elles

point été écrites pour ce triste lieu, les histoires du fils prodigue et du larron en croix? Quels souvenirs éveillaient-elles sous les fronts alourdis? Images d'autrefois, petites églises de village, calme du soir sur la campagne embrumée; ligne des ormeaux en bordure des champs; clochers devinés à travers la verdure, pureté de l'enfance, deuils, espoirs ou douleurs, — par quels chemins l'Esprit s'ouvrait-il une voie?

Une des monitrices, libérée à la fin de sa peine, refusa de quitter Newgate. On lui donna définitivement un poste de surveillante. Une autre, malade, mourut, « singulièrement pleine d'immortalité ». A la veille de leur exécution, des condamnées à mort avec qui Élisabeth Fry avait passé la veillée terrible écrivirent :

Honorée Madame,

Je me sers du seul moyen qui me reste pour vous exprimer ma gratitude pour le bien que vous avez fait à mon âme... Les miséricordes de Dieu sont infinies, je me confie en elles... Par le Sang du Sauveur mes péchés seront effacés. Il est maintenant 6 heures; je n'ai plus un seul moment à gaspiller... Que le peu de temps qui me reste soit consacré au Dieu que j'ai offensé.

CHARLOTTE NEWMAN.

Et une autre, de la cellule des condamnées :

Mes chères compagnes de captivité,

Je suis persuadée que vous êtes si fortement occupées de la gravité de ma situation que vous ne refuserez pas ce que j'ai à vous demander... Je désire que vous cherchiez à faire pénétrer dans vos âmes la lumière de l'Évangile. Tout était sombre dans mon âme quand je suis entrée dans ces murs, et vous pouvez comprendre d'où me viennent l'amour et la reconnaissance que j'éprouve maintenant... Attachez-vous à Jésus. Il est mon refuge et ma force, contemplez-le...

MARY JAMES.

Pour l'une des jeunes condamnées, Harriet Skelton,

Élisabeth Fry essaya d'obtenir une commutation de peine. Son crime avait été de faire circuler un faux billet de banque, que, d'ailleurs, elle n'avait point fabriqué. Élisabeth ne ménagea point les démarches. Une surtout dut coûter beaucoup à ses principes : elle alla trouver le duc de Gloucester et lui rappela les souvenirs d'un bal où elle avait dansé avec lui. Il usa de toute son influence. Mais la loi était formelle. Le ministre de l'intérieur s'offensa de la requête et la Banque d'Angleterre se montra intraitable. La jeune Skelton subit son supplice. Une blessure d'infinie tristesse sembla laisser fuir pendant quelque temps les forces intérieures de la réformatrice.

Mais l'ouvroir commençait de fonctionner. Un jour le Gouverneur put voir « ces forcenées » décemment vêtues, rangées par équipes, taillant et cousant sous la direction de leurs monitrices. Les disputes avaient à peu près cessé. Graduellement, par la seule pression de sa douce volonté persuasive, Élisabeth Fry avait obtenu le calme. Pour le maintenir, elle se faisait peu à peu remettre les paquets de cartes et les brûlait immédiatement dans la salle même. Mais chaque fois elle remettait en échange aux femmes un petit objet utile ou attrayant, vêtement, savon, article de layette, — ou de ces bourrelets de paille dont on protégeait la tête des enfants et que l'on appelait des « puddings ». Elle avait fait remplacer la buvette par une boutique où l'on trouvait du sucre et du thé, avec les denrées courantes les plus utiles.

Le Gouverneur fut tellement surpris de la tournure prise par les événements qu'il ne put s'empêcher d'en parler à ses relations, qui le racontèrent à d'autres amis, qui en portèrent la nouvelle à la Cour. Le pire alors se produisit. Le miracle de Newgate devint le sujet de toutes les conversations. Personne qui ne voulût voir l'extraordinaire « Quakeresse ». Il fut de mode de se rendre

à Newgate à l'heure de ses instructions. La prison fut envahie de palatines, de châles, d'aigrettes et de vitchouras, « si bien que l'œil ne savait plus où se poser ». Pour Élisabeth, on n'imagine pas de plus grande épreuve. D'abord sa timidité subissait un rude assaut. Ensuite elle ne pouvait admettre l'indécence d'un tel étalage en un pareil lieu. Que faire cependant? il n'était pas possible d'endiguer le flot... « Et qu'est-ce que le rang? » soupirait-elle en secret dans son Journal. Elle eut d'illustres visiteurs : le duc d'Argyll qui disait d'elle : « C'est le seul être vraiment grand que j'aie jamais rencontré » ; le Lord Maire, les sheriffs, Maria Edgeworth qui écrivait : « Elle lit avec la voix la plus solennelle et la plus posée que j'ai jamais entendue ». Même témoignage de Fanny Kemble, la célèbre actrice, dont les lectures shakespeariennes firent pendant une saison les délices du public lettré.

La reine, qui était Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, femme de George III, demanda à la connaître. Lady Harcourt se chargea de la présentation. Et un jour, à une réception chez le lord Maire, la Cour put contempler cet inoubliable spectacle : la souveraine petite, menue, couverte de diamants, multipliant ses révérences devant la grande Quakeresse en robe grise, respectueuse mais immobile. Quelques évêques, de puissants représentants du négoce et de la finance, assistaient à la cérémonie. Et quand la reine passa des révérences à la conversation, les vivats éclatèrent de toutes parts. L'Angleterre saluait une de ses gloires morales dans l'épouse d'un de ses marchands.

En 1818, une commission de la Chambre des Communes convoqua Élisabeth Fry pour l'entendre. Il fallait s'assurer qu'elle ne cherchait point à propager quelque doctrine particulière. Elle n'eut pas de peine à démontrer que les pauvres créatures enfermées à Newgate n'auraient

pas compris grand'chose à des doctrines. Son plan si clair, de caractère si pratique, gagna l'approbation du Parlement. Le réaliser complètement demanderait quelques années. Mais avant qu'elle eût approché du but, le champ de travail s'étendit de lui-même, et la réformatrice se trouva en face de nouveaux besoins.

A intervalles réguliers, les prisonnières destinées à la déportation étaient conduites à un « vaisseau-transport » qui les emmenait en Australie. L'Angleterre déportait à Botany-Bay depuis 1788, après l'abandon de la colonie de Savannah. Le premier convoi qui y parvint comprenait 11 vaisseaux portant 850 criminels, dont 250 femmes. Après que les protestations des habitants eurent fait abandonner l'Australie, les vaisseaux laissèrent leur triste charge en Tasmanie. De toute façon, rien n'était prévu pour recevoir les déportés. On imagine facilement les souffrances qui les attendaient dans ces contrées désertes, et les désordres auxquels leur dénuement les conduisait. A Newgate, la veille d'un départ, les condamnées brisaient bancs et fenêtres, déchiraient tout ce qui leur tombait sous la main et faisaient une orgie d'alcool si quelque aumône leur en avait fourni les moyens.

Elles arrivaient aux quais de la Tamise dans des charrettes découvertes. En route, la populace les interpellait, et elles répliquaient avec insolence. D'autres prisonnières, venant de l'intérieur et voyageant par chaînes, les rejoignaient là. Des enfants couraient derrière elles. Élisabeth Fry demanda et obtint que les convois fussent conduits à l'embarquement dans des voitures fermées.

Sur le navire, elles n'avaient d'autre surveillance que celle des matelots. Entassées dans les entreponts — car elles se trouvaient toujours en surnombre pour les places disponibles —, elles enduraient les tortures de la chaleur ou de la maladie, tandis que le vaisseau cinglait lentement

vers sa lointaine destination. Une fois arrivé, il débarquait sa cargaison humaine et s'en retournait. Le misérable troupeau n'avait plus qu'à s'arranger de son sort dans les solitudes de terres encore à demi sauvages.

Le premier « transport » que visita Élisabeth Fry fut le *Maria*. C'est alors qu'elle se rendit compte que de telles conditions de vie pendant plusieurs mois entraîneraient la ruine de son œuvre. Parmi tant d'autres maux, la démoralisation guetttait les déportées. Qu'espérer de ces vertus mal affermies, de ces caractères à peine entrés dans la voie de l'amendement moral? Visiblement les résultats obtenus à Newgate allaient être réduits à rien.

Elle réclama donc en haut lieu, tout en prenant des mesures pour organiser le travail à bord. Les lenteurs de l'appareillage, qui durait de cinq à six semaines, lui en laissaient heureusement le temps. Elle songea à ces ouvrages, faits de petits morceaux d'étoffe assemblés, dont la vogue était alors considérable. Tapis, descentes de lit et courtepointes pourraient être vendus aux escales et rapporter quelque argent aux déportées. Elle écrivit aux fabricants de Leeds et de Manchester : ils lui envoyèrent de gros ballots d'échantillons. Subitement, il n'y eut plus sur le *Maria* qu'un essaim d'abeilles diligentes. Il n'était question que de trier, broder, ajuster et recoudre. L'école, les groupes dirigés par les monitrices se formèrent comme à Newgate. On raconte que, dans les ports, les tapis et les courtepointes s'enlevèrent à de très hauts prix. L'expérience fut renouvelée par la suite sur chacun des bateaux-transports.

De 1818 à 1841 Élisabeth Fry visita tous les vaisseaux du même genre ancrés au large de la Tamise. Que la mer fût mauvaise ou non, elle s'embarquait dans un canot pour les rejoindre. Sir Graham, ministre des colonies, ne se déroba pas à ses réclamations. Des surveillantes offi-

cielles furent prévues pour les « transports » de femmes ; des baraquements en planches construits à Botany-Bay ; des améliorations sanitaires réalisées. Le premier voilier qui partit ainsi équipé fut le *Garland Grove* (le Bosquet aux Guirlandes) — nom qui semble fait pour ne marquer que des réussites.

Tant de nos barques fragiles s'engloutissent dans les ténèbres, qu'il est peut-être bon d'examiner de plus près les succès d'Élisabeth Fry. Quel en était le secret? En première ligne, la justesse psychologique de son point de vue. « La punition, écrivait-elle, ne doit pas être exercée comme une vengeance, mais comme étant destinée à diminuer le nombre des crimes et à réformer le criminel. » C'est le point de vue que les sociétés modernes ont adopté. Élisabeth Fry eût aimé voir les prisons américaines actuelles, notamment celle de Muncy, Pennsylvanie (Industrial Home for Women) où les délinquantes sont classées par pavillons, apprennent un métier convenant à leurs aptitudes, et ne sont jamais livrées à elles-mêmes. En Anglettere elle eût approuvé les nouvelles installations de Wormwood Scrubbs, pour les hommes. Mais l'idée de redressement n'était pas courante au temps d'Élisabeth Fry. Si son génie intuitif lui en fit découvrir le principe, il ne lui permit pas d'en voir l'application. Cependant elle avait aperçu la nécessité d'éloigner de l'être vicieux les influence perverses tout en lui assurant le contact d'influences bonnes. Les deux parties du plan ne se séparent pas.

De là l'indéfectible nécessité de bannir l'oisiveté des prisons. C'est une des raisons qui conduisirent la réformatrice à dénoncer l'usage des fers particulièrement dangereux, car l'homme ou la femme est alors réduit à l'inaction. Ne parlons pas des sentiments de révolte, qu'ils exaspèrent. En Écosse et en France — à Nîmes notam-

ment —, elle obtint que certains détenus fussent délivrés de leurs chaînes. A bien des reprises elle dénonça les méfaits de l'isolement qui fait de l'homme un fou. La cellule, elle ne l'ignorait pas, peut devenir une oubliette.

Mais la réforme dont l'urgence s'imposait aux yeux les moins avertis c'était la suppression des hommes employés comme gardiens dans les prisons de femmes. Souvent le poste se trouvait occupé par un geôlier et ses fils qui y voyaient une sorte de prébende de famille ; d'autres fois par un personnel de fortune ou par de très jeunes gens. Sans qu'il soit nécessaire d'insister, on devine les déplorables conséquences du système. Élisabeth en demanda la suppression, en même temps qu'elle sollicitait la création de surveillantes, ou *wardresses*, comme on les appelle encore aujourd'hui. Elle insista fortement sur ce point dans sa déposition à la Chambre des Communes. En Écosse elle obtint satisfaction immédiatement. Parallèlement elle réclama la surveillance étendue aux vingt-quatre heures, l'aménagement de cellules individuelles pour la nuit, et un lit pour chaque prisonnière. Bien que ce dernier vœu fasse loi à l'heure actuelle, il faut cependant remarquer que la plupart des prisons modernes n'ont encore que des dortoirs.

Pour comprendre dans sa vérité profonde l'attitude d'Élisabeth Fry, il faut mettre en lumière le fait qu'elle ne cessa jamais de considérer les détenus comme des coupables. Quelle que fût sa compassion, si loin qu'allât sa charité, on n'y découvre le mélange d'aucun sentimentalisme. En face d'elle grimace le mal. Elle ne discute pas sa réalité. Mais les manifestations du péché vont rejoindre la culpabilité foncière de l'homme envers Dieu et se confondre avec une perversité à laquelle chaque créature participe. Qu'importe du dehors la grandeur de l'offense ? Les apparences ne pèseront point dans la balance divine.

Elle-même, qui exhortait les autres, ne trouvait-elle pas dans son âme les traces de détestables manquements? Ce n'est donc point du haut de sa propre justice, mais du fond de son humilité qu'elle parlait de repentir; et c'est sa propre contrition qui cache le secret de sa victoire.

Ses réformes portent toutes un caractère pratique si nettement marqué. On peut regretter parfois qu'elles ne l'aient point dépassé pour s'étendre jusqu'à une réforme légale dont la femme en tant que femme eût bénéficié. Mais Élisabeth Fry ne possédait point le tempérament intellectuel d'une Florence Nightingale, la hardiesse de pensée d'une Joséphine Butler. Sa vision était dans les faits. Jamais elle ne s'en écarta.

Pendant un intervalle de repos forcé que nécessita sa santé compromise, elle trouva tout simple de mettre sur pied d'autres fondations : des bibliothèques circulantes pour les gardes-côtes et les gardiens de phares. Au bout d'un an, 498 de ces centres étaient en plein fonctionnement. Elle en créa aussi pour les navires de la flotte; et pour les bergers, particulièrement solitaires, de la plaine de Salisbury. Il est remarquable de constater combien elle croyait aux forces de l'intelligence. Un peu plus tard elle jeta les bases de la première association de domestiques; et en 1830 publia le petit livre de textes bibliques qu'elle avait composés, avec un passage de l'Écriture Sainte pour la méditation de chaque jour. Il ne lui semblait pas possible de tenir cachée cette parole, sur laquelle s'appuyait tant de confiance et où elle avait trouvé la source de tant d'amour.

Rétablie dans sa santé et libérée de soucis domestiques à mesure que grandissaient ses enfants, elle se décida alors à voyager. Elle visita les maisons de force d'Irlande, d'Angleterre et d'Écosse, faisant sur chacune d'elles un rapport. A son instigation, des comités de dames visiteu-

ses se forment en Hollande, en Prusse et en Hanovre, où elle se rend. Elle les dirige. Des demandes de conseils lui arrivent de toutes parts. Quel pays ne voudrait avoir sa prison modèle, — et peut-être son Élisabeth Fry? La princesse Guillaume de Prusse la reçoit, le roi de Belgique l'entretient longuement. A leur passage, le prince et la princesse de Danemark l'honorent de leur amitié. En Russie, l'Empereur Alexandre se déclare très satisfait de la formation des Associations de Visiteuses; et lorsque l'impératrice douairière fonde un hospice d'aliénés, elle suit exactement les indications de Mrs. Fry. Jusqu'à Kamehameha III, roi des îles Sandwich, qui lui demande de faire cesser dans ses états les méfaits de l'alcoolisme.

Elle se rend pour la première fois à Paris en janvier 1839. Dans ses mémoires, la duchesse de Broglie nous raconte comment elle parcourut la Conciergerie, Saint-Lazare et Saint-Germain. Elle fut invitée par l'ambassadeur d'Angleterre, par M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur, M. de Metz, M. de Pressensé. La famille royale l'appela aux Tuileries. Lors de sa seconde visite, qui eut lieu en mars, elle se consacra plus spécialement à la visite des hôpitaux, en particulier de la Salpêtrière qui tenait encore à la fois de l'hôpital et de la prison. Elle fut reçue également à l'hospice, qu'on appelait encore les « Enfants Trouvés ». Quelle émotion de mère laboura ses entrailles à la vue de tant de petites créatures emmaillottées, alignées et numérotées! « Le bruit qui montait de cette salle, écrit-elle, ne se peut comparer qu'au faible bêlement des agneaux. » Mais il y avait du feu, dans la cheminée; et en face, une sorte de plan incliné sur lequel les poupons attendaient leur tour d'être nourris. Car on les faisait boire à la cuillère. On ne connaissait pas encore le biberon. Bien plus : chaque nourrisson était étroitement ficelé dans son maillot. Élisabeth Fry s'offrit à enseigner

aux gardiennes une autre façon de langer les enfants, — celle même qu'on appela plus tard « à l'anglaise ». Mais on ne la croyait qu'à demi. Alors elle fit appel au directeur et se montra si éloquente qu'elle obtint quelque chose pour ces prisonniers d'un nouveau genre : à partir de ce jour on ne leur enferma plus les bras dans le mailiot.

Entourée de considération, comblée de témoignages d'estime, réussit-elle à éviter la malignité du monde? Divers rapports nous permettent de croire que non. Il était rare, au milieu du dernier siècle, de voir une femme exercer ses dons hors de la sphère du foyer. Quelques personnes ne manquèrent pas de le souligner : Newgate n'était pas la place d'une femme honorable, Mrs. Fry devait négliger ses enfants, etc. Bien que formulées discrètement, ces critiques firent souffrir Élisabeth.

Et cependant il ne faut pas chercher là ses véritables épreuves, celles dont elle écrivait : « Dieu a des moyens cachés de nous humilier. » Elle perdit sa petite Betsy, et ne s'en consola pas. Elle s'affligea de voir certains de ses enfants se tourner vers ce qu'elle appelait le monde. On peut les excuser de n'avoir point été attirés vers les formes sévères du *Quakerisme*. Se rendait-elle compte qu'une vie de tendances exclusivement religieuses ne convenait pas à tous? Aux longues étapes qu'une âme doit quelquefois parcourir avant sa complète évolution, elle substituait sans s'en rendre compte sa propre expérience. Se considérer comme une exception, elle n'y aurait jamais consenti. Mais par cela même, un nécessaire effort d'extériorisation lui manqua. De là des tiraillements avec les siens, et des chagrins intimes dont une vue d'ensemble plus adéquate l'eût préservée.

Sa tâche faite, elle se recueillit pour le soir. Les ombres allongées marquaient la fin du jour. Elle n'avait que soixante-cinq ans, mais des attaques successives lui avaient

fait comprendre que le départ ne serait pas tardif. Dans son fauteuil, où on la roulait d'une chambre à l'autre, elle, si active, se formait aux dures leçons de la dépendance. On l'avait conduite au bord de la mer. Là, sur la plage, elle se plaisait encore à causer avec les gardes-côtes et les pêcheurs. Suivant son habitude, elle leur distribuait de petits traités religieux. Mais le jour où ses filles la virent oublier de plonger la main dans le sac à brochures, elles comprirent que la fin approchait. « Je sens le roc sous mes pieds », disait parfois Élisabeth. Par une sorte d'anticipation bienheureuse il lui semblait aussi, à certaines heures, distinguer le seuil du royaume éternel. D'autres fois, au contraire, les anciennes craintes reparaissaient. Il était douloureux de quitter la demeure terrestre, ensoleillée d'affections, douloureux de se séparer des petits-enfants jouant autour de son fauteuil. Mais elle acceptait en silence la discipline de ces derniers dépouillements, sachant bien — suivant la parole de l'apôtre Pierre — que même l'or doit être éprouvé par le feu.

Le 12 octobre 1845 elle entra paisiblement dans son repos. Elle laissait autour de l'œuvre accomplie un incomparable rayonnement. Tant que les idées, pour vivre, auront besoin de prendre un visage humain, elle incarnera la pitié agissante devant les angoissants problèmes du crime, de la déchéance sociale et de la prison. D'autres noms seront cités à côté du sien. L'Angleterre n'oubliera pas ceux de Howard, de Buxton, de Robert Owen. Aucun ne portera si haut la gloire du don vivant de soi. « Je ne crois pas, avoua-t-elle une fois, m'être éveillée un seul jour sans me demander : Comment pourrais-je mieux servir Dieu aujourd'hui? » Dans ses derniers mois elle disait encore : « Je n'ai jamais connu le désespoir. Quelles qu'aient été mes souffrances d'âme ou de corps, je n'ai jamais douté que tout ne fût bon pour moi, si ce n'est

pour ce monde, du moins pour l'éternité. » Aussi, bien que limités au plan pratique, ses actes furent de ceux autour desquels d'autres actes naissent et se cristallisent. Son originalité fut un sens aigu du réel coexistant et coopérant avec les forces créatrices de l'idéalisme religieux.

Nous aimons la revoir, avec les yeux de l'esprit, telle qu'une gravure l'a popularisée en Angleterre. Elle est assise à une pauvre table, dans la prison. Elle porte sa robe austère, à grands plis, son châle de laine, sa coiffe nouée sous le menton. Devant elle une Bible est ouverte. Le double grillage de la fenêtre dessine ses carrés dans l'épaisseur sinistre des murailles. On se demande si la lumière vient de l'ouverture ou si elle se dégage du regard. Car, en essayant de saisir celui-ci, voilà qu'on se remémore le dialogue consigné dans le *Journal* à l'heure de la méditation :

— Te manque-t-il quelque chose ?
— Rien, Seigneur, sinon d'être moins mauvais nous-mêmes et plus capables de Te servir.

Élisabeth Tasset-Nissolle.

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'homme et la machine

Le scandale redoutable de l'affaire Stavisky ne saurait nous faire oublier les deux cents morts et plus qui, partis vers leurs foyers, pour les fêtes de Noël, ont été ramassés en amas sanglants, sur une voie ferrée. Non pas que nous puissions leur rien donner, hormis ces prières dues que les cœurs chrétiens n'oublient jamais. Mais parce qu'il y a maintes leçons à tirer d'une catastrophe sans précédent, en France du moins.

Leçon morale et civique d'abord qui se dégage de l'arrestation injuste du mécanicien et du chauffeur. C'était jusqu'ici la première opération du juge d'instruction. L'opinion publique, cette fois, s'est cabrée ; elle n'a pas admis qu'on engageât légèrement, comme à l'ordinaire, la seule responsabilité des conducteurs, quitte à la dégager, au bout de quelques semaines. Toutefois, on n'a pas assez remarqué, à cette occasion, la mentalité courante d'une magistrature qui arrête aussi facilement un ouvrier qu'elle accumule de précautions avant d'inculper un bourgeois, agent technique, ingénieur ou autre. Ce dernier, arrêté, même à tort, se croit déshonoré et on le croit comme lui; il n'apparaît pas, au contraire, qu'on porte atteinte à la dignité d'un ouvrier, dans les mêmes conditions ; de fait l'intéressé le prend en général avec plus de philosophie. Et puis, il est sans défense.

Deuxième leçon : devant un accident, même grave, les représentants de la Compagnie se précipitent toujours pour affirmer *a priori* que tout était en règle. Machines, voies,

signaux, vitesses, consignes, l'ensemble est si parfaitement calculé que toute défaillance du système est impossible. Il ne peut donc y avoir faute que chez le mécanicien, à moins qu'il ne soit tué. Dans ce dernier cas, la question est tranchée.

Dans les bureaux des compagnies de chemins de fer, la puissance publique devrait faire afficher en permanence les fameux vers de Vigny, dont on s'est moqué si légèrement :

> Qu'un ange soit debout sur sa forge bruyante,
> Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
> Et, de ses dents de feu, dévorant ses chaudières,
> Transperce les cités et saute les rivières,
> Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds !
> Oui, si l'ange aux yeux bleus ne veille sur sa route
> Et le glaive à la main ne plane et la défend,
> S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
> Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
> S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise
> Pour jeter en éclat la magique fournaise.
> Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Or, en dépit de son étymologie, le caillou, quelle qu'en soit la nature, est incalculable. C'est ce que les ingénieurs oublient souvent.

Tout n'est pas imprévisible sans doute. A vouloir doubler et tripler les modestes vitesses que Vigny a connues, on peut en attendre des chocs plus cruels. Et il faut bien rappeler ici que les voyageurs du train tamponné, entassés dans des wagons en bois, y ont été écrasés comme en d'immenses boîtes d'allumettes. Il convient d'ajouter encore que les troubles de circulation imposés par l'affluence exceptionnelle, le brouillard et la nuit, ne permettent pas, quoi qu'on dise, de maintenir, avec des trains multipliés, les mêmes vitesses. Mais, au-delà de ces règles de bon sens qui devraient s'imposer, il reste qu'un mécanisme chaque jour plus complexe et sur lequel on se repose de plus en plus, n'est pas de soi plus infaillible. Et c'est à le croire tel qu'on s'écarte de la solution vraie, qui serait plus conforme à la mesure.

Au fond, les erreurs du machinisme moderne sont impliquées ici, qui toutes, plus ou moins, tendent à éliminer l'intelligence humaine, à réduire l'ouvrier au rôle de manœuvre, à croire que les machines perfectionnées, mais aveugles et brutales, remplaceront exactement la vigilance d'un esprit capable d'interpréter les événements. Cette course à l'automatisme mène à une impasse. Les signaux sur une voie peuvent devenir peu visibles — on oublie de les renforcer —, et surtout se dérégler; la pensée vient alors de les doubler d'un engin explosif, avertissant par le bruit; mais celui-ci peut défaillir ou n'être pas entendu, on le double, à son tour, d'une cloche d'alarme sur la locomotive elle-même. En même temps, pour mieux assurer l'automatisme, on commande les signaux par un réseau électrique, aux connexions toujours fragiles. Ainsi croit-on avoir tout prévu.

Mais il arrive que l'ensemble se dérègle, et ce dérèglement est d'autant plus grave qu'on se repose mieux sur les contrôles mécaniques accumulés. Il arrive surtout que l'homme, croyant que toutes les causes de trouble ont été écartées, sachant qu'il dispose d'un signal, d'un explosif avertisseur et d'une cloche d'alarme, se repose sur celle-ci, la plus proche et la plus facile, donnant au reste une attention plus distraite. Il ne reste plus qu'à imaginer, au lieu de la cloche, un mécanisme nouveau qui arrêtera la locomotive et punira le mécanicien. L'ange aux yeux bleus de Vigny est plus rassurant, plus sûr. Ce peut être le mécanicien, doué de cette faculté divine qui s'appelle intelligence. Il a besoin de mécanismes avertisseurs sans doute, mais à condition que le service de tous repose sur sa vigilance raisonnée, bien loin de l'éliminer progressivement.

On peut étendre ces réflexions à la conception de toutes les machines et du machinisme lui-même.

V.

L'évolution récente du nationalisme indien

Depuis quelque temps, la grande presse parle moins des Indes. Cela ne veut point dire qu'il ne s'y passe rien. Mais elles traversent une période de tassement, d'évolution lente, où des positions nouvelles se prennent. Sans nous étendre outre mesure là-dessus, nous voudrions indiquer ici certaines des manifestations récentes les plus significatives.

1) Gandhi, relâché, a promis de se tenir tranquille pendant un an. « Il m'apparaîtrait mesquin de forcer le gouvernement à m'arrêter de nouveau en prenant une attitude agressive durant le terme non-expiré de mon emprisonnement, à moins de circonstances extraordinaires » (14 septembre). Il se vouera donc uniquement aux parias, à cette grande œuvre de réconciliation entre les castes et les hors-castes qui devient le but de sa vie. D'ailleurs il ne cesse point de réclamer une pleine liberté d'action et de prêcher aux autres la « non-violence ».

2) Cette attitude de Gandhi a déterminé des « mouvements divers ». Pour beaucoup, il reste une idole, mais certains nationalistes commencent à le trouver mou. Un d'entre eux, Swami Govindanand, lui a reproché amèrement de désunir son parti en mêlant la question des intouchables au mouvement nationaliste (13 octobre), et ce genre de critique s'est exprimé plus d'une fois. D'autres, en revanche, fondent un « nationalisme démocratique », et, tout en proclamant leur admiration pour le Mahatma, l'estiment trop supérieur aux autres hommes : il plane, et aboutit à des échecs; la désobéissance civile, qui n'a pas eu de résultat, doit être abandonnée (M. Jamnadas Mehta, 5 octobre). Et les Hindous orthodoxes continuent à refuser, tant qu'ils peuvent, l'entrée des temples aux parias.

3) Un des chefs du parti congressiste, le pandit Jawaharlal Nehru, vient de publier une série d'articles à la conclusion singulièrement hardie. Pour lui, « la lutte de l'Inde aujourd'hui est une partie de la grande lutte qui se livre dans le

monde entier pour l'émancipation des opprimés. Essentiellement, c'est une lutte économique, avec la faim et le besoin comme forces directrices, quoiqu'elle revête des habits nationalistes ou autres. » Ainsi le but de l'Inde n'est pas uniquement la liberté nationale : « Politiquement, il doit signifier l'indépendance et la rupture de l'Union britannique qui veut dire une domination impérialiste ; économiquement et socialement, il doit signifier la fin de tous les privilèges spéciaux de caste et des intérêts établis... Si un gouvernement indigène prenait la place du gouvernement étranger et gardait intacts tous les intérêts établis, ce ne serait même pas l'ombre de la liberté... Où va l'Inde? Sûrement au grand but humain de l'égalité sociale et économique, à la fin de toute exploitation de nation par une nation et de classe par une classe, à la liberté nationale dans le cadre d'une fédération mondiale, internationale, coopérative, socialiste. »

Les journaux anglais n'ont point manqué de prononcer le mot de communisme. Ils en abusent un peu : le Pandit, jusqu'ici, bien qu'il eût jadis visité Moscou, ne paraissait en vouloir qu'aux inégalités vraiment choquantes qui existent au pays des famines et des nababs ; mais il est certain que ses déclarations actuelles rendent un son inattendu, et l'on peut se demander si l'aile gauche du Congrès ne glisse pas vers une idéologie marxiste.

AUGUSTE VIATTE.

DOCUMENTS

Le nationalisme anglais

L'essayiste et romancier Aldous Huxley présente, dans le journal travailliste (Daily Herald, 20-12), *la critique suivante des doctrines et des sentiments fondés sur la nation conçue comme une réalité. Nos lecteurs sauront faire la part des choses et discerner dans le paradoxe la part — considérable — du faux. Ils trouveront là, en tout cas, un document psychologique bien curieux sur l'état d'esprit d'une partie de l'Angleterre.*

A l'avers de nos pièces de billon et, sous une forme héroïque, dans les dessins de M. Bernard Partridge, on peut voir l'effigie d'une jeune femme de beauté sévère, costumée à l'antique. Elle s'appelle Britannia, et avec une grosse fourchette à toast, elle régit les mers. Or, il est assez évident que, sauf sur les pennies et dans le *Punch*, cette jeune femme n'existe pas matériellement. « Britannia » est simplement une façon abrégée de dire : quarante et quelques millions d'hommes, de femmes et d'enfants, de types divers, vivant sur une île, au large de la côte ouest d'Europe, se livrant à telle et telle occupation, dépendant pour leur subsistance de telle et telle activité, élevés de telle et telle façon, ayant derrière eux telle et telle histoire, et, pour l'instant, gouvernés par tels et tels politiciens, fonctionnaires et richards.

La vie est trop courte pour que nous puissions nous exprimer dans les termes démesurément longs et compli-

qués de la véritable réalité. Pour la commodité, nous résumons les faits en termes de symboles abstraits. Ainsi au lieu de dire : « Les navires de guerre achetés par les contribuables anglais sont si nombreux, pourvus de si bons équipages, et si bien armés, qu'il semble extrêmement probable que, s'ils étaient conduits par tels et tels amiraux contre la flotte appartenant aux contribuables de n'importe quel autre pays, ils infligeraient plus de pertes qu'ils n'en subiraient », au lieu de dire tout cela, nous préférons taper violemment sur la table et crier : « Britannia régit les mers. »

***

Et, au lieu de dire : « Cette politique est approuvée (pour diverses raisons de personnes) par les membres du Cabinet actuel qui ont pu par tels et tels moyens persuader ou obliger la majorité de leurs concitoyens de la mettre en pratique », nous préférons dire : « C'est la politique de l'Angleterre. »

Mais l' « Angleterre », au sens d'une personne capable d'avoir une politique, n'existe pas plus matériellement que la jeune femme costumée. Le mot n'est qu'un procédé de simplification par lequel nous ménageons notre peine.

Or, c'est une excellente chose que de ménager notre peine. Mais, comme pour toutes les choses excellentes, il ne faut pas en abuser. Les gens qui ont la possibilité de s'épargner tout effort physique deviennent bientôt physiquement débiles et voient leur santé s'altérer. Un sort aussi déplorable frappe ceux — et Dieu sait s'ils sont nombreux — qui s'épargnent constamment tout effort intellectuel. Leur esprit s'amollit et cesse de pouvoir lutter avec la réalité. De plus, leur conception de la réalité se trouve faussée par leur inaptitude même à y faire face. Ils deviennent incapables de voir de quoi il s'agit et ils sont poussés par des idées fausses à des actions absurdes ou iniques...

***

... Toute la doctrine du nationalisme, avec toutes ses funestes conséquences telle que vanité collective, haine collective, rapacité collective et finalement assassinat collectif, trouve sa base solide précisément dans cette erreur. Pour que le nationalisme devienne possible, du point de vue intellectuel et émotif, il est indispensable qu'il rencontre cette conviction que la nation existe réellement, en tant que personnalité. Il nous faut croire, par exemple, que l' « Angleterre » est quelque chose de plus qu'une expression géographique, quelque chose de qualitativement différent des quarante et quelques millions d'êtres humains de types divers qui habitent notre île (1), quelque chose de nettement distinct de l'histoire, de la littérature, de la philosophie, de la science et de la culture générale anglaises. Il nous faut croire que, par quelque moyen inexplicable et mystique, l' « Angleterre » est immortelle, douée d'émotions et de susceptibilités, d'idées et même de préjugés, de mémoire et de volonté.

En même temps, il nous faut aussi croire que l' « Allemagne », la « Russie », la « France », sont également des personnes, mais non des personnes aussi complètes que notre propre « Angleterre », et par ailleurs nettement plus malveillantes. Il nous faut croire que l' « Allemagne veut ceci », que la « Russie complote cela », que « la politique constante de la France a toujours été et restera ceci ou cela »...

***

... A l'heure actuelle, les gens croient à une théorie mystique de la politique, tirée, par l'imagination, d'une abstraction intellectuelle. Il faut les persuader, plutôt, d'accepter le témoignage non dénaturé de leurs sens.

Le nationalisme est incompatible avec l'acceptation

(1) On saisit ici sur le vif l'erreur philosophique de l'auteur.

franche des faits relevant de l'expérience imédiate. Pour l'expérience immédiate, la Nation-personne n'existe pas. Il n'existe que des individus, hommes et femmes.

Les êtres mystiques de la théologie nationaliste ne sont que d'ingénieux stratagèmes ayant pour objet d'empêcher ces hommes et ces femmes de nouer des relations mutuellement avantageuses, avec autant de liberté qu'ils auraient autrement pu le faire.

*
* *

La fonction principale des diverses Nations-personnes semble être, simplement, de faire en sorte que chaque individu du genre humain tire de la coopération avec ses semblables le moins d'avantages et le plus d'inconvénients possibles.

Les « esprits pratiques » sont portés à dédaigner ce qu'ils considèrent comme les discussions subtiles de la philosophie. Ils ont tort. Ses erreurs purement intellectuelles ont coûté et coûtent encore à l'humanité un prix énorme.

C'est par des millions de vies humaines et par des souffrances incalculables que nous avons déjà payé le luxe de pouvoir déclarer qu'une nation est une personne, alors qu'en réalité elle est un symbole abstrait.

A combien s'élèvera le prochain versement ? Ou bien aurons-nous le bon sens, avant qu'il vienne à échéance, de rectifier le sophisme qui vicie tout l'ensemble de notre pensée politique ?

Aldous Huxley.

La stérilisation en Allemagne

Le 1er janvier, les lois sur la stérilisation entrent en vigueur. Elles s'appliquent, selon des déclarations officielles, à des centaines de milliers d'individus. La propagande en faveur de la stérilisation eugénique est énorme, et les catholiques ne peuvent presque rien dire là contre. Nous avons déjà relaté les mesures prises contre plusieurs journaux catholiques qui avaient touché à ce point délicat. Bien que rien n'ait été publié à ce sujet, on sait que les évêques ont protesté auprès du gouvernement. Le résultat des démarches épiscopales ne paraît pas avoir été satisfaisant, à en juger d'après une déclaration que vient de publier l'évêque de Mayence. Il y dit notamment : « L'attitude des autorités ecclésiastiques en face du problème de la stérilisation, dont on parle tant à présent, a été nettement exposée dans l'encyclique Casti connubii. Les livres et les brochures dont le contenu ne correspond pas à l'enseignement de l'Église ne peuvent pas être répandus par les catholiques. *Si néanmoins on le leur demande, ils doivent faire remarquer que les autorités responsables ont reconnu qu'une contrainte ne doit pas être exercée à cet égard. Des écrits traitant de ces questions et destinés à être répandus parmi les catholiques doivent être munis de l'*Imprimatur *ecclésiastique. » Les autorités responsables ont donc promis de n'exercer aucune contrainte sur les catholiques pour les faire participer activement à la propagande en faveur de la stérilisation. C'est très peu. Plusieurs évêques ont déjà annoncé qu'une manifestation publique de l'épiscopat aurait lieu en temps opportun.*

Cependant le Voelkische Beobachter, *le journal de Hitler, publiait, le 15 janvier, une note que nous traduisons ci-après et que l'on ne pourra pas lire sans un sentiment d'affreux malaise.*

Les frais de la stérilisation

Le 1er janvier 1934, la loi sur la préservation des maladies héréditaires de la jeunesse est entrée en vigueur.

Donc, à partir de cette date, on peut faire, en Allemagne, la stérilisation de personnes ayant des maladies héréditaires, et on peut y procéder même *contre* leur volonté. Tout d'abord cette loi est appliquée aux malades qui sont déjà soignés par des médecins, c'est-à-dire à ceux qui se trouvent en traitement continu ou ont été accueillis dans des sanatoria. Quant aux autres malades héréditaires, nous sommes encore loin de les connaître tous ; ils vivent avec la masse du peuple ; bien souvent ils ne savent rien de leur état pathologique, et ils sont absolument capables de répandre leurs maladies en procréant..., et ils se reproduisent fortement, en général. C'est à ceci qu'il faut remédier, c'est la tâche eugénique la plus importante qui se dresse devant nous. Elle est même plus importante que le traitement des cas sérieux de maladies héréditaires déjà connues, car tout contrôle y est impossible, la maladie n'étant pas décelée. Pour établir la connaissance de l'état de santé de notre peuple tout entier, on se sert maintenant, peu à peu et de plus en plus, de l'inventaire héréditaire-biologique.

La science a essayé de trouver un indice préliminaire du nombre des personnes qui auront à se soumettre à la stérilisation dans peu de temps. Elle l'estime à 400.000. La loi désigne 9 maladies comme des maladies héréditaires, et les malades héréditaires en souffrent dans les proportions suivantes :

Idiotie naturelle	200.000	personnes
Chizophrénie	80.000	—
Folie man.-mél.	20.000	—
Épilepsie	60.000	—
Mal de Saint-Guy	600	—
Cécité héréditaire	4.000	—
Surdité héréditaire	16.000	—
Difformités physiques graves.	20.000	—
Alcoolisme héréditaire	10.000	—
Total :	410.600	personnes

De ces 400.000 malades la moitié à peu près sont des hommes, l'autre moitié des femmes.

Quant aux frais de la stérilisation, les expériences faites nous permettent d'en fixer, avec assez de sûreté, le total. Cependant les frais d'une opération simple devront diminuer au cours du temps, car les connaissances acquises par les expériences permettront à chaque médecin autorisé de faire l'opération sans danger et sans coût exagéré.

A l'heure actuelle on fixe à RM 20 à peu près pour l'opération d'un homme. Elle est si simple que l'homme ne doit rester couché que 4 journées. Les frais de l'opération pour 200.000 hommes seraient donc, au total, 4 millions.

La chose est quelque peu plus difficile chez la femme. Les femmes devront garder le lit pendant une semaine au moins, et l'opération coûtera environ RM 50 par personne, de sorte que la stérilisation de 200.000 femmes coûterait 10 millions de reichsmark.

Ces 14 millions sont certainement une surcharge pour les premières années de la stérilisation. Mais ces dépenses représentent un capital qui donnera des intérêts plus grands que jamais capital n'en a donné. Le professeur Lenz estime les frais pour les malades héréditaires à 350 millions, Friedrich Burgdörfer à presque un milliard. Une dépense de 14 millions n'est donc rien, comparée à ces chiffres ! Et en même temps cette dépense fera disparaître les autres, y mettra fin entièrement, ou les amoindrira du moins... très substantiellement. L'avenir nous dira *quand* ce sera. Mais le succès est tout à fait assuré. Dans 10, 20 ou 30 ans, nous pourrons constater que nous économisons des centaines de millions par l'amoindrissement des frais pour les malades héréditaires.

Pour la plus grande partie les assurances sociales auront à subvenir aux frais de la stérilisation, *les assurances contre les maladies* surtout. Les prévoyances sociales auront la charge des personnes qui ne sont pas preneurs d'une assurance sociale.

A TRAVERS LES REVUES

L'Erreur essentielle

Monde, la revue de Barbusse, que nous avons souvent citée l'an dernier, parce qu'elle avait une tenue intellectuelle qui tranchait sur l'habituelle production communiste, *Monde* est en train de mal tourner. — Selon le point de vue, dira-t-on. — Le fait est que cet hebdomadaire, en redevenant orthodoxe, perd à peu près tout intérêt. On nous expliqua récemment que des raisons financières lui avaient aliéné naguère sa liberté. Hélas ! depuis qu'il l'a retrouvée, il n'est qu'une transposition de *L'Humanité*, et il ne gagne pas au change.

Ce premier article, signé de la rédaction, est un monument de sottise. Cette « vraie unité », c'est celle de l'homme vivant dans le socialisme :

> Depuis longtemps nous avons abandonné la conception qui a régné si longtemps sur l'humanité, conception selon laquelle l'homme se divise en deux, corps et âme, dont l'un appartient à la terre et l'autre au ciel.

Remarquons combien cette dichotomie est simpliste, et, trahit notre vraie pensée. Mais passons.

> L'homme, pour nous, est un tout, l'être vivant le plus développé de la terre, qui a le don de transformer pour lui la nature par le travail lié à la pensée.

Définir l'homme par son pouvoir de transformer la nature, c'est peut-être conforme à la pratique bolcheviste. C'est assu-

rément le point de séparation radicale d'avec le christianisme. Si l'on en doute, voyez le développement de la pensées communiste :

Les meilleures valeurs de l'humanité contemporaine se trouvent, pour ainsi dire, cristallisées dans ces mille merveilles qui nous entourent, du poste de T.S.F. ou du moteur Diesel géant jusqu'aux calculs sublimes d'un Einstein. Ces fruits sans cesse renouvelés et perfectionnés de millions de cerveaux et de bras, *voilà l'être humain de nos jours* (1).

Et voilà dans toute sa franchise l'erreur monstrueuse du matérialisme et du paganisme marxiste. Que l'essence de l'homme consiste dans son intelligence pratique et dans les produits techniques qu'il réalise, cela est une bien piètre opinion de l'humanité. Nous savons, nous, que l'homme est capable de connaître Dieu et de vivre de l'amour de Dieu, et que là seulement il réalise son essence comme aussi dans cet amour s'achève la véritable unité de tous les hommes. Au lieu de cela, quel misérable programme nous propose-t-on? Voici :

Il faut rendre à l'homme travailleur *son être*. Il faut que ceux qui produisent et qui, depuis longtemps, sont organisés collectivement dans leur travail, prennent possession, collectivement aussi, des moyens de production (leur œuvre !) et des produits (leur œuvre aussi) pour rendre à tous ce qui est le leur, *pour rendre à l'homme son être devenu objet.*

Pauvre homme, dont tout l'être est dans les objets qu'il fabrique ! Comme si sa vie n'était essentiellement immanente, vie d'intelligence et d'amour, vie intérieure qui seule est son authentique grandeur. « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? »

Mais cette notion de l'homme, en dehors du christianisme, que vaut-elle ? C'est la question que, très justement, se posait M. Ramon Fernandez dans **La Nouvelle Revue Française** du 1er janvier, à propos du livre si important d'Aron et Dandieu : *La Révolution nécessaire*. Ces auteurs, comme tous ceux

(1) C'est nous qui soulignons.

de l'*Ordre Nouveau*, font grand état du personnalisme et de la nécessité de restaurer l'*homme* dans la société. Mais qu'entendent-ils au juste par là? R. Fernandez manifeste quelques doutes, à notre sens fort légitimes :

> Je crois plutôt que leur *personnalité* n'a de sens que si on l'éclaire par l'idée chrétienne de l'âme. Si nous avons une âme, la révolution spirituelle se comprend et s'impose; sinon ce n'est qu'un mythe... On a parlé du monde sans âme. « Mais si le monde n'avait jamais eu d'âme? »

Alors nous avons ce que, très logiquement, nous propose *Monde*. Mais c'est ce que nous rejetons avec horreur. C'est l'hérésie la plus formelle, et aujourd'hui la plus dangereuse, qui aille contre la vérité chrétienne.

Memento

La Documentation catholique, 6 janvier.
Dossier sur les magasins à prix uniques.

La vie socialiste, 13 janvier. — Max Bonnafous. *Des magasins à prix unique.*
Arguments pour et contre. L'auteur ne conclut pas et lance une enquête sur ce point.

Revue des Cours et Conférences, 15 janvier. — Maurice Halbwachs. *Les classes sociales et les groupements nationaux.*

Revue internationale du travail, décembre 1933. — Rajani Kanta Das. *Le travail des enfants dans l'Inde.*

Dossiers de l'Action populaire, 10 janvier. — H. Pauwels. *La réforme nécessaire de l'État postule la réorganisation professionnelle.*

L'Europe nouvelle, 13 janvier. — A. Mousset. *L'accord commercial franco-soviétique.*

QUESTIONS PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

D'un extrême à l'autre.

De l'idéalisme au réalisme outrancier.

O. FORST DE BATTAGLIA. *Le Mystère du Sang.*

Voici la fin de cette étude extrêmement curieuse et qui est abordée pour la première fois, en France, sous cet angle. Quelle est la valeur scientifique de la théorie des races? — Les conclusions très nuancées de l'auteur nous fournissent la réponse...

VINCENT-M. KUIPER, O.P. *Philosophie en Italie.*

Le congrès national italien de philosophie d'octobre dernier.

M.-H. LELONG, O.P. *Du pendule des sourciers et de la crédulité humaine.*

On enquête sur l'incroyance religieuse,.. Que dire de la crédulité humaine!

D'un extrême à l'autre

Il en est des métaphysiciens comme d'Alceste : il leur faut toujours contredire.

Au dernier congrès qui s'est tenu en Italie — et dont on lira plus loin l'intéressant et amusant compte-rendu — l'idéalisme, et spécialement l'idéalisme de Gentile a connu une défaite qui s'est transformée en véritable déroute. Désormais, il n'est plus la doctrine à la mode, il n'est plus la philosophie officielle du fascisme. Pareil revirement ne se limite pas à l'Italie : partout nous le sentons s'amorcer : sous la nécessité de l'heure présente, on réagit et brusquement on revient à une conception réaliste.

C'est à ce moment que nous protestons. Nous n'avons aucune raison de pleurer l'agonie d'une philosophie périmée. De tout temps nous avons pensé que l'idéalisme est une vision fausse et étriquée de notre monde, et la disparition d'une erreur n'est jamais un mal. Mais il reste qu'il ne revient pas à nos nécessités d'action, auxquelles on fait appel en l'occurrence, de trancher le débat.

Entendons-nous : il est bien évident qu'une réflexion qui ne sort pas des quatre murs du cabinet et qui n'apporte aucune lumière à notre vie journalière n'est pas digne du beau nom de philosophie qui dit « amour de la sagesse ». Et le bon sens français rira toujours de l'astrologue tombé dans un puits, et davantage encore de celui qui, après avoir découvert le néant des choses matérielles, se préoccupe avec un souci exagéré de son aisance corporelle. Et la moquerie voit juste, car si la philosophie néglige le monde de nos activités, elle manque à ses plus légitimes prétentions. Elle entend rendre raison de tout, et c'est pourquoi elle se dit indispensable.

Dès lors aucun fait ne doit la contredire, surtout nul de ces faits privilégiés sans lesquels ma pensée ne serait pas : ma vie

et mon activité; or jamais la pensée humaine n'a été dans un tel péril que depuis dix ans. Jamais la vie de l'esprit ne s'était vue avec tant de netteté dépendante de ce qui n'est pas elle.

Et pourtant, devant ces faits irrécusables, c'est encore à l'intelligence de porter le verdict ; car seule elle a la lumière requise pour juger. En obéissant servilement aux nécessités de l'action, nos décisions deviennent trop globales et ignorent la souplesse et la précision nécessaires. Pour fausse que soit une philosophie, elle ne serait pas née, si la vérité ne s'était laissé entrevoir de quelque manière. A rejeter d'un coup l'idéalisme, ne s'expose-t-on pas à méconnaître la nature de l'esprit et son activité? Tout proche d'un matérialisme absolu, un réalisme non critiqué ne voit pas la spiritualisation, que l'intelligence impose à son objet. Et de la sorte la philosophie de notre temps, méconnaissant tantôt l'objectivité et tantôt l'immatérialité de notre connaissance, continuera-t-elle cette éternelle oscillation d'un extrême à l'autre, qui passe devant la vérité, l'entrevoit mais sans jamais s'y fixer?...

*
* *

Car s'il est vrai que l'intelligence se pénètre de son objet, au point de s'identifier avec lui dans l'acte de connaissance, par cette assimilation, elle lui donne un mode d'être tout différent.

Cette vérité, évidente quand nous parlons de plus grand que nous, quand nous parlons de Dieu, nous semblons l'oublier quand il s'agit des êtres inférieurs. Et pourtant, si notre monde peut s'achever et prendre en quelque sorte conscience de lui-même dans notre esprit, c'est que nous l'avons dépouillé d'une matière trop lourde. Pour découvrir l'ordre de cet univers, l'intelligence délaisse les particularités individuelles. Nos mesures et nos théories nous le font connaître au point qu'elles nous permettront d'en user à notre gré, mais qui de nous serait assez naïf pour croire que nos formules, nos schémas et nos hypothèses se retrouvent intégralement dans ce monde qu'elles nous révèlent, et pour ne pas voir qu'elles portent la marque de notre esprit? Déjà les anciens, que nous accusons si légèrement d'un réalisme naïf, savaient que la grande trame de genres et différences où ils

captaient la réalité était l'œuvre que leur esprit tissait de fils serrés...

Le plus curieux est qu'un réalisme outrancier, qui méconnaîtrait cette besogne spirituelle entraînerait immanquablement un retour aux doctrines que l'on voudrait bannir. Par amour du concret et du réel, on pense qu'il ne suffit pas que l'esprit s'identifie à son objet, il épouse, dit-on, son mode propre ; on ne se satisfait pas d'une connaissance abstraite des natures, on peut pénétrer l'individu dans son ultime singularité. Mais le bon sens, un jour, prend sa revanche : on croyait être au contact de l'expérience, et un désaccord brutal nous révèle notre éloignement. Si de nouveau nous réagissons brusquement, nous voilà repartis à l'autre bout de la chaîne, dans l'idéalisme absolu d'un esprit qui ne s'évadera plus de lui-même. Ce n'est pas là pure hypothèse : c'est l'histoire de cinq siècles de Philosophie. Le nominalisme n'est-il pas fils de la connaissance concrète que défendait Duns Scot ? Et l'idéalisme n'était-il pas virtuellement né quand Descartes professait le réalisme des idées claires ?

⁂

Il faut toujours le répéter : la vérité est un sommet, aboutissement des affirmations qui semblent contradictoires, et la seule ressource de notre langage imparfait est de nier aussitôt les excès qu'il pourrait laisser entendre. La réalité pénètre, *disons-nous,* dans l'esprit connaissant, *mais nous ajoutons aussitôt,* en recevant de lui un mode spirituel qu'elle ne possédait pas.

Et c'est pourquoi, sachant la fragilité de cette pensée équilibrée qui lui est confiée, le métaphysicien protestera toujours contre les solutions globales et trop hâtives. Et s'il sourit parfois, dans ce combat austère, c'est d'entendre certains traiter une telle attitude de simpliste...

Le Mystère du Sang (*Suite*) (1)

13. Sur la trace de l'implexe des ancêtres

Examinons attentivement le problème de l'implexe des ancêtres et, ce qui revient au même, les suites de l'endogamie. Commençons de nouveau par une table comparative. Ses chiffres se rapportent à l'ascendance de François-Ferdinand, de Marie-Thérèse, de Rupprecht de Bavière, déjà connue, et au Grand Frédéric, à Guillaume II de Prusse, à Guillaume II de Wurtemberg, qui nous fournissent un matériel généalogique représentatif pour la partie protestante de la famille européenne des princes :

Génération	*Nombre théorique d'ascendants*	*Nombre réel d'ascendants des princes suivants :*					
		François-Ferdinand	Rupprecht de Bavière	Marie-Thérèse	Frédéric II de Prusse	Guillaume II l'ex-Empereur	Guillaume de Wurtemberg
I	2	2	2	2	2	2	2
II	4	4	4	4	4	4	4
III	8	8	8	8	6	8	6
IV	16	12	16	16	10	14	10
V	32	18	26	26	18	24	20
VI	64	30	40	50	35	44	34
VII	128	58	74	70	63	74	66
VIII	256	101	122	110	117	116	108
IX	512	174	201	149	197	177	161
X	1.024	234	269	240	—	256	205
XI	2.048	341	353	—	—	—	275
XII	4.096	526	575	—	—	—	456
XIII	8.192	852	971	—	—	—	—
XIV	16.384	1514	env. 1600	—	—	—	—

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle* du 10 janvier 1934, pp. 88-115.

La première impression que laisse cette statistique est déconcertante. Nous voyons que, dès la quatorzième génération ascendante, le nombre réel des ancêtres n'atteint pas même la dixième partie du nombre théorique, en d'autres termes que l'endogamie y prend un degré inattendu et qui, selon les opinions populaires, devrait condamner tous ces princes à une déformation physique et morale effrayante. Seconde impression : une régularité très nette semble prescrire des limites étroites entre lesquelles oscillent les chiffres de notre tableau. C'est ainsi que dans la dixième génération le nombre réel varie entre 20 et 26 o/o du nombre théorique des ancêtres, qu'à la douzième génération la marge est très petite, entre 11 et 14 o/o, et qu'elle devient insignifiante aux 16384 quartiers.

Ces deux observations demandent cependant à être contrôlées, à l'aide d'exemples tirés d'une autre époque et d'un autre pays. Voici donc un second tableau. Il concerne quelques monarques du Moyen-Age et de l'Antiquité :

Génération	*Nombre théorique d'ascendants*	*Nombre réel d'ascendants*			
		Conrad IV de Hohenstaufen † 1254	Charles IV Empereur † 1378	Isabelle de Lorraine † 1453	Antiochus X de Syrie †92 av. J.-C.
I	2	2	2	2	2
II	4	4	4	4	4
III	8	8	8	8	6
IV	16	16	16	16	6
V	32	31	32	30	6
VI	64	60	60	50	10
VII	128	116	115	89	15
VIII	256	224	206	176	24

Ici les résultats sont complètement différents. Si le nombre réel des ancêtres de la huitième génération ascendante varie, chez les princes des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, entre 40 et 49 o/o du nombre théorique, le chiffre correspondant pour le XV^e^ siècle est de 69 o/o, il monte jusqu'à 80 et 88 o/o au XIV^e^ et au XIII^e^ siècle, mais il tombe jusqu'au niveau presque inimaginable de 7 1/2 o/o, dès que nous remontons à l'Antiquité. Une étude approfondie m'a convaincu que ces fluctuations ne sont aucunement dues au hasard. L'implexe des ancêtres est immense chez tous les princes de l'Antiquité orientale et grecque, il est insignifiant durant le haut Moyen-Age, il augmente vers la fin de cette époque et il grandit de plus en plus au fur et à mesure que nous approchons du XIX^e^ siècle. Quelle est la cause de ce phénomène, quel est le motif de cette concordance entre les tables ascendantes de la même époque et de ce contraste entre l'aspect généalogique de différentes périodes historiques ?

La réponse ne me semble aucunement difficile : l'implexe des ancêtres d'une personne est provoqué par les mariages entre consanguins, et il dépend des idées sociales et juridiques, religieuses et philosophiques du milieu auquel elle appartient. Dans l'antiquité, le roi devait choisir sa compagne soit au milieu de sa propre famille, même parmi ses sœurs, soit parmi les princesses de quelques dynasties peu nombreuses et toutes apparentées les unes aux autres. De là un implexe des ancêtres qu'aucune époque n'a plus connu, car la morale chrétienne exclut formellement les alliances de frère et sœur, voire de cousins et cousines germains. Au Moyen-Age cette défense s'étendait jusqu'au septième degré de parenté, les dispenses de cet empêchement étaient fréquentes, mais elles s'arrêtaient au troisième degré, et surtout, un jeune seigneur avait un large champ pour élire sa fiancée ; des mil-

liers de maisons royales, ducales, princières, comtales et baronales jouissaient du même droit « de naissance égale » (*Ebenburt*). A l'époque contemporaine, le nombre de ces familles diminue rapidement, les lois de l'Église sur les mariages défendus se relâchent, l'influence du droit canon s'amoindrit, tandis que l'exclusivité des cours reste immuable : l'endogamie des sphères les plus élevées augmente.

Elle reste donc en connexion avec les idées d'un milieu déterminé. Aux conceptions larges d'un groupe d'hommes ou d'une période historique accueillants, aux multiples possibilités nuptiales, correspondra un implexe des ancêtres qui relativement petit n'apparaîtra que dans des générations assez lointaines ; ces restrictions entravant la libre sélection matrimoniale, qu'elles soient voulues ou involontaires, le feront infailliblement s'accroître.

A cet égard, la table ascendante d'un diadoche grec ou d'un Inka ressemblera à la généalogie d'un habitant des Iles Pitcairn, car tous les trois auront eu des ancêtres appartenant à un cercle très restreint d'hommes étroitement apparentés. Un prince allemand du XIX^e^ siècle, les paysans d'un village alpestre, perdu dans les montagnes, les juifs d'un ghetto entouré de vastes campagnes habitées par une population chrétienne, tous seront le fruit de mariages très endogames. L'implexe des ancêtres baissera chez des hobereaux et chez de petits citadins qui, sans sortir de leur milieu social, peuvent briguer mille alliances matrimoniales. La plus grande liberté de choix est offerte aux futurs époux provenant de la bourgeoisie instruite et aux prolétaires, aux classes les moins attachées à leur terroir et les plus larges d'idées. C'est ici que l'implexe des ancêtres est le moins considérable. Toutefois il existe aussi là où des juges superficiels ne le soupçonneraient guère.

14. L'ENDOGAMIE EST-ELLE NUISIBLE A LA DESCENDANCE?

La déduction logique et l'expérience généalogique inductive nous aprennent le caractère universel de l'endogamie. Nous avons établi les relations existant entre son intensité et le milieu social. Il importe maintenant de revenir à une question résolue par le XIX^e^ siècle avec cette présomptueuse ingénuité qui le distingue : le mariage entre parents — qui se manifeste par un implexe des ancêtres élevé, visible dès les premières générations de la table ascendante — est-il la source de déformations physiques et morales, pèse-t-il sur la postérité comme un lourd et impitoyable fardeau?

Que messieurs les naturalistes et les politiciens prennent la peine de feuilleter les preuves nobiliaires de quelques grandes figures historiques, gratifiées d'un implexe des ancêtres imposant. Nous citions l'exemple de Frédéric II et d'Antiochus X, qui tous les deux étaient doués de talents supérieurs et d'une santé enviable. Il y aurait à noter que le Grand Condé et Charles III de Lorraine, Eugène de Savoie-Carignan et Gustave-Adolphe de Suède, Guillaume III d'Angleterre et Metternich, étaient issus de mariages entre proches parents.

L'endogamie en soi ne saurait entraîner nécessairement aucune suite grave; elle devient menaçante quand des malades apparaissent trop souvent et trop tôt dans la table ascendante de leur rejeton. Donc les conséquences terribles ne proviennent pas du fait que quelqu'un descend plusieurs fois du même individu, mais des tares héréditaires dangereuses que cet ancêtre transmet à sa postérité. Nous nous souvenons du cas de Jeanne la Folle. Les aliénations mentales dans la famille des prin-

ces européens depuis le XVI[e] siècle s'expliquent presque toutes par l'endogamie entre descendants de cette malheureuse reine. D'autre part un mariage réunissant les qualités physiques avantageuses d'un commun aïeul des deux époux donne souvent des résultats magnifiques. Il n'est pas besoin de recourir aux chevaux de race pour en avoir l'exemple : le roi de Pologne Jean Sobieski doit sa haute valeur à la multiple hérédité de forces intellectuelles et physiques que lui avait léguée la famille des Herburt.

15. L'hérédité préfère certaines lignes de la table ascendante

Nous ne nous contenterons pas de juger la valeur biologique d'un ancêtre ; nous fixerons aussi notre attention sur la place qu'il occupe dans la table ascendante. Car transmettre son sang à un autre n'implique pas encore une influence exercée par l'aïeul sur le descendant. Pour que cette hérédité soit sensible, il importe que la distance entre ces deux personnes ne soit pas trop grande et encore — nous n'en sommes qu'au début de pareilles recherches — que l'ancêtre paraisse à certains endroits privilégiés de la table ascendante. Admettons qu'un individu se trouve une seule fois dans la douzième génération d'une table ascendante. Selon la formule établie dans cet essai (v. § 6), la part de cet aïeul dans la masse héréditaire de son rejeton sera égale à $\frac{1}{4096 \times 4096}$; donc la probabilité qu'une qualité passe de cet ancêtre à travers douze générations ne sera que d'un sur à peu près seize millions. Cette probabilité s'accroît vite dès que nous arrivons aux générations plus rapprochées du sujet de la table ascen-

dante. Un membre de la cinquième génération a $\frac{1}{32 \times 32}$ chances, donc une probabilité de un sur 1024, de laisser ses qualités à son descendant. Pour la quatrième génération la probabilité est d'un sur 256, pour la troisième génération, celle des arrière-grands-parents, d'un sur 64, pour les grands-parents de un seizième, et pour les parents de un quart. Tout cela pourvu que le potentiel de l'hérédité soit égal chez tous les membres d'une génération.

L'expérience nous a cependant démontré que, comme partout dans la nature, l'égalité n'est qu'un mythe, qu'une hypothèse de travail. Nous contemplons les portraits du roi Alphonse XIII d'Espagne et de Philippe IV, de l'Empereur Guillaume II et du Grand Électeur, du duc d'Orléans « Philippe VIII » et de Henri IV, et nous sommes frappés par la ressemblance entre un aïeul fort éloigné et son arrière-petit-fils. Nous étudions la table ascendante de Gœthe, de Frédéric II de Prusse, de Bismarck, et nous trouvons une hérédité tenace qui se propage par la ligne maternelle pure. Nous n'allons pas insister sur ces exemples. Qu'il me soit néanmoins permis de souligner la tournure d'esprit si française par tant de côtés du Grand Frédéric, de sa sœur de Bayreuth et de son frère Henri de Prusse : elle s'explique par la ligne maternelle de ces trois princes qui, à travers les Guelfes et la charmante Eléonore Desmier d'Olbreuse, aboutit aux anciennes familles nobles du Poitou. La génération suivante des Hohenzollerns, les neveux du vainqueur de Rosbach, nés d'une autre mère et possédant une ligne maternelle allemande, rejoignent de nouveau les électeurs et les marquis de Brandebourg qui avaient précédé le roi-philosophe de Sans-Souci ; l'épisode français dans l'histoire de Potsdam est clos.

Nous devinons, nous sentons, nous savons nettement que la probabilité de transmettre des dispositions héréditaires est plus grande pour les membres des deux lignes « pures », paternelle et maternelle ; nous supposons provisoirement que cette même probabilité est d'autant plus élevée que la place d'un ancêtre dans la table ascendante se trouve plus près de l'une de ces deux lignes « pures ».

16. Ce que les tables ascendantes nous apprennent sur les rôles respectifs de la race et de la nation dans l'histoire universelle

Ayant exposé les problèmes fondamentaux de la table ascendante, nous sommes en mesure d'apprécier à leur juste valeur les résultats de longues perquisitions dans mille dossiers généalogiques, les faits, très divers et parfois divertissants, dont je vais parler. Il fallait faire état de quelques exemples illustres, connaître le mécanisme élémentaire des tables ascendantes, avoir discuté l'implexe des ancêtres, le potentiel de l'hérédité et ses principales lignes de force. Sinon nos remarques risquaient de tomber à terre ; elles eussent plutôt renforcé des idées fausses et préconçues, sans rien enseigner sur le bien-fondé de la théorie des races. Isolés les uns des autres, ces faits généalogiques seraient pareils à des anecdotes qui prouvent tout et qui ne prouvent rien ; intégrés dans un cadre général, ils seront les pièces les plus justificatives de notre enquête.

Les tables ascendantes nous apprendront premièrement que *depuis la fin de l'Antiquité la classe dirigeante en Europe entière appartenait presque exclusivement à la race nordique*, noyau des nations germaniques, et en partie à la race touranienne. Cette suprématie s'efface, d'abord len-

tement, puis avec une rapidité sans cesse accrue pendant les quinze siècles qui se terminent par l'arrivée au pouvoir des peuples jeunes, des classes ouvrières, par l'avènement du principe des nationalités et de la démocratie.

Deuxièmement : quoique la *pureté absolue de la race* soit *une chimère*, *il y a une pureté relative* de la race, assez grande surtout *dans l'aristocratie moyenâgeuse* et *dans la famille européenne des princes* qui en est sortie, puis *dans certaines autres communautés* ethniques, sociales et régionales. *Troisièmement* : *Les nations* appelées d'un terme mal choisi « *aryennes* », d'une part, *et les groupes allogènes* de notre continent — Juifs, Arméniens et Tsiganes —, et les races non-européennes en général d'autre part, *diffèrent entièrement entre eux par leur héritage biologique*.

Là-dessus, je prie mes lecteurs de ne pas crier au racisme hitlérien et je les invite à me suivre sur le chemin, peut-être ingrat et fastidieux, de la science. Cette route ne nous mènera pas à l'ombre de la croix gammée, mais elle nous donnera quelques vues surprenantes.

17. Qu'est-ce qu'une race?

Reprenons un instant le leitmotiv de nos premières pages, une variation sur les variations du génie national de la langue. Tout dernièrement encore, aux séances de l'Aréopage genevois, les délégués imitaient leurs aïeux de la tour de Babel : dans son discours le Français félicitait les trois « races » germanophone, francophone et italophone qui paisiblement habitent ensemble la Confédération helvétique; l'Allemand défendait les droits de sa « race » et il pensait alors aux détenteurs des quatre quartiers aryens obligatoires outre-Rhin.

Nous, nous tâcherons de préciser l'idée de la race autre-

ment que par des signes extérieurs (et par cela même secondaires), comme la structure du corps (thèse allemande) ou la civilisation, donc principalement la langue (thèse française). *Une race est une communauté d'hommes qui ont hérité de dispositions physiques et morales semblables.* Elle repose sur la parenté multiple qui unit tous les membres de la même race et qui s'exprime (ou s'exprimerait, si nous pouvions remonter jusqu'à des époques très reculées), dans leurs tables ascendantes, par la présence de nombreux ancêtres communs. Les peuples primitifs se croyaient souvent descendants agnatiques d'un seul aïeul. Notre expérience découvre le fond de vérité contenu dans pareilles légendes : posséderont le même apport biologique les rejetons du même ancêtre ; plus grand sera le nombre des personnes qui se retrouvent dans les tables ascendantes de quelques individus, plus il y aura de chance pour que ces derniers se ressemblent. Et *vice versa* : plus nous rencontrerons de qualités physiques communes à un groupe d'hommes, plus ils auront d'ancêtres communs. *Des* ancêtres, bien entendu, et *non* pas *un* seul aïeul mythique.

Car une race se crée ; un type corporel, le même pour des milliers et pour des millions d'hommes, se développe seulement au cours des siècles : quelques individus ont laissé une descendance nombreuse ; elle se mêle et se confond sans cesse, renouvelant toujours l'alliance d'un même sang et absorbe ceux qui viennent du dehors, porteurs d'hérédités étrangères. Après tant et tant d'années, nous ne saurons pas reconstruire cinquante ou cent filiations. Mais, si nous étions en mesure d'entreprendre cette œuvre gigantesque, si nous pouvions établir les tables ascendantes de millions de quartiers, pour tous les habitants d'un pays de population homogène ou composée de deux, de trois, de quatre éléments principaux, nous lirions une

centaine — et serait-ce même un millier — de noms que nous retrouverions chez chacun de ces concitoyens, tandis que la note individuelle, d'ailleurs très modeste, s'exprimerait par la présence d'un petit nombre d'hôtes étrangers au milieu d'une ascendance autochtone.

A la longue les races perdent le contact avec le sol qui les a vues naître, elles se dispersent, elles se disloquent, séparées par des îlots d'autres races : voilà le bref résumé de l'histoire des races européennes. Nous n'avons pas l'intention de les décrire et nous renvoyons le lecteur curieux aux travaux d'érudition consacrés à ce problème (1). Il ne nous importe d'ailleurs aucunement de savoir si ces races sont au nombre de six, de sept, de dix. Ce qui nous intéresse dans notre travail, c'est le fait de leur existence et puis le rôle de la race nordique, la question des races non-européennes au milieu d'une population « aryenne », finalement le rapport entre des faits généalogiques indéniables, d'une part, et des conséquences philosophiques, politiques soumises à notre doute et à notre examen, de l'autre, c'est-à-dire : les thèses maîtresses de la doctrine des races.

18. Le sang nordique prédomine dans l'aristocratie du Moyen-Age, et a l'époque contemporaine dans la famille européenne des princes

Gobineau et Woltmann se sont amusés à réclamer tous les génies pour la race nordique. Cette tentative, entreprise avec des arguments peu solides, a la même valeur que les aspirations nobiliaires du fier descendant d'Ottar Iarl. M. le comte de Gobineau avait comme

(1) Voir J. Deniker, *Les Races de l'Europe*, Paris, 1908; W. Scheidt, *Rassenkunde*, Leipsick, 1930.

grand-père un brave paysan, ce qui n'exclut pas que ce paysan tire son origine de Iarls et de rois ; la plupart des hommes d'État et des foudres de guerre cités par Woltmann sont en effet de race plutôt nordique, mais pour le prouver il aurait fallu une méthode plus sûre et un matériel mille fois plus abondant.

Un tel matériel est à notre disposition : il nous démontre l'origine germanique et la race nordique de cette aristocratie européenne, internationale il est vrai, mais très étroitement fermée aux autres classes, qui s'est élevée depuis l'époque de la décadence romaine. On sait que des peuplades germaniques ont occupé presque tout l'Empire des Césars et que les chefs de ces tribus, suivis de leurs compagnons d'armes, se substituèrent partout aux autorités romaines, s'alliant à l'aristocratie latine, gauloise, espagnole, britannique, plus souvent encore évitant de s'unir aux anciens maîtres du pays. Au VIII[e] siècle toute l'Europe occidentale et centrale, sauf la partie de l'Espagne submergée par les Arabes, possède une structure sociale et politique toute pareille : dans l'Empire de Charlemagne et de ses successeurs le pouvoir est détenu par une classe fortement établie et solidaire qui descend en grande partie de la vieille noblesse germanique des temps préromains. Une légère dose de sang étranger, gaulois, italien, espagnol, n'a point modifié les traits nordiques bien accentués de cette nouvelle élite européenne. Il suffit de regarder des miniatures ou les rares débris de la sculpture carolingienne pour s'en rendre compte. Ducs des tribus (*Stammesherzoge*), ducs de territoires, *missi dominici*, *comites*, grands terriens, sont unis par les liens de la parenté, ils se marient entre eux et seulement dans leur classe, mais les frontières nationales, déjà très nettes, ne jouent aucun rôle. L'histoire et la généalogie du VIII[e] au XI[e] siècle sont les fidèles témoins d'un « interéchange »

matrimonial entre les grandes dynasties qui nous frappe et qui nous surprend. La chaîne va de la Russie des Wikings en France et de Scandinavie en Espagne, d'Angleterre en Italie méridionale et de Pologne en Belgique. Car l'Est européen s'associe maintenant à la partie plus anciennement civilisée de l'Europe, et en Russie, en Pologne, dans tous les pays slaves comme dans les pays baltiques, rois, ducs et magnats sont de la race des seigneurs, du sang des maîtres, des nordiques.

Jusqu'au XI[e] siècle rien ou presque rien ne dérange cette harmonie biologique : le mariage d'Othon II avec Théophane de Byzance est une rare exception. Ce n'est qu'à partir du XII[e] siècle que, par suite des Croisades, des mariages avec les Arpades de Hongrie, avec des princes russes qui eux-mêmes avaient épousé des princesses turco-tartares, le sang germanique de l'aristocratie régnante — parmi laquelle, au point de vue social et généalogique, les empereurs et les rois n'étaient que les premiers entre leurs pairs — subit une altération insensible.

Nous interrompons cet exposé pour l'appuyer de quelques exemples significatifs. Frédéric Barberousse comptait parmi ses 64 quartiers 50 Germains de l'Ouest et 6 du Nord, 2 Polonais et 1 Russe, tous d'origine nordique, 2 autres princes slaves de race douteuse, 1 Italien probablement de race méditerranéenne, 1 Magyar et 1 autre Uralo-altaïen, ces deux derniers de race mongole. Conrad IV de Hohenstaufen a parmi ses 128 ancêtres 124 Germains, de race nordique, 1 Polonais, 1 Magyar (de sang mêlé) et 2 Arméniens de race levantine (1). L'Empereur Charles IV compte sur ses 256 quartiers 115 Allemands, 97 Français, 1 Anglais pour la plupart nordiques,

(1) C'est le terme qui en français conviendrait encore le mieux pour désigner le « Vorderasiatische Russe » allemand.

15 Russes, 3 Polonais, 1 Tchèque et 1 Serbe de race européenne de l'Est ou dinarienne, 20 Grecs, 1 Provençal, méditerranéens, 2 Hongrois au type nordique, mais d'origine mongole.

Lentement, le sang non-nordique gagne du terrain : Chez Barberousse il atteint 5 %, chez Charles IV déjà plus de 16 %. A la fin du Moyen-Age, un exemple classique s'offre en la personne de l'Empereur Maximilien. Certes, le « dernier chevalier » a des traits de visage nordiques, mais dans son ascendance les Allemands et toute la race nordique s'effacent devant les Méditerranéens. Sur ses 32 quartiers nous trouvons 3 Anglais et 2 Allemands à côté de 6 Espagnols, 5 Portugais, 5 Italiens, 3 Français, 4 Russes, 2 Polonais, 1 Tchèque et 1 Lithuanien !

C'est au sommet de la pyramide sociale que l'invasion méditerranéenne, européenne de l'Est et mongoloïde se fait sentir, par suite des alliances avec les Jagellons, avec les souverains russes et polonais, avec les grands espagnols. La couche des princes et des comtes garde encore son caractère nordique, non seulement en Allemagne, mais aussi en France — tandis qu'elle le perd en Italie. Un spécimen de généalogie ducale du XV^e^ siècle, la table ascendante d'Isabelle de Lorraine († 1453), montre à la neuvième génération (512 quartiers) : 259 Allemands, 107 Français, 40 Néerlandais, 13 Anglais, 7 Danois presque tous nordiques, 11 Polonais, 11 Tchèques, 4 Poméraniens de race mixte nordique et européenne de l'Est, 10 Italiens, 9 Espagnols, 9 Grecs, 5 Provençaux méditerranéens, 3 Russes mi-mongols, 16 Hongrois mongoloïdes et 8 Turco-Tartares de pure race mongole.

Depuis la fin du Moyen-Age l'unité sociale de l'Europe n'existe plus. Dans la plupart des pays la haute noblesse, et spécialement les feudataires français devenus sujets d'un Roi tout-puissant, a été soumise à une autorité abso-

lue ; elle perd le contact avec les souvenirs étrangers, et l'égalité matrimoniale ne survit pas à l'égalité politique. Par contre, la noblesse immédiate de l'Empire garde ses privilèges, et elle reste la source inépuisable de mariages princiers dans tout le monde chrétien. Dynasties internationales et petits roitelets allemands forment alors cette classe, fermée aux autres mortels, qui a résisté aux Révolutions et même à la Grande Guerre : les Pairs d'une Cité Chrétienne occidentale qui n'existe plus et qui n'a peut-être jamais existé.

Parmi ces élus de la Providence il convient de distinguer deux groupes : les Catholiques et les Protestants. Les premiers continuent leurs alliances cosmopolites, et le sang nordique va chez eux en diminuant jusqu'à nos jours. Marie-Thérèse comptait 85 o/o d'ancêtres nordiques, François-Ferdinand n'en avait que 75 o/o, Othon, le chef actuel de la maison d'Autriche, n'en a que 60 o/o. Des chiffres analogues sont valables pour les dynasties de Bourbon, de Savoie et de Wittelsbach. Par contre, les princes protestants gardent intact leur héritage nordique, du fait de leurs mariages presque uniquement allemands. Ainsi Guillaume II de Wurtemberg, l'empereur Guillaume II et même le roi George V d'Angleterre nous offrent des tables ascendantes où les « intrus » ne sont qu'au nombre de 5 o/o. Partout dans les familles souveraines protestantes le sang nordique varie de 90 à 98 o/o, plus de 80 o/o des ancêtres appartiennent à la nation allemande.

19. Structure raciale des autres classes de la population européenne

Quittant le sommet de l'échelle sociale, nous ne ren-

contrerons plus cette solidarité biologique internationale qui caractérise les grandes dynasties. Les conditions de l'hérédité varient dans les autres couches de la population, non suivant la classe, mais d'après le pays. Néanmoins le rang, la situation sociale, ne perdent pas leur importance pour la pureté du sang des groupes ou des individus. Les hobereaux, les paysans, reproduiront toujours dans son type intégral la race d'une région ou d'une nation plus que le bourgeois intellectuel ou le prolétaire des capitales.

Nous n'allons pas esquisser dans ce travail l'anthropogéographie de l'Europe, nous ne parlerons pas de la distribution des races à travers notre continent. Mais il nous importe de signaler d'un côté la parité de structure biologique qui existe entre la classe la plus élevée et le reste de la population dans les pays du Nord, dans la plaine de l'Allemagne septentrionale ; d'autre part il faut insister sur la différence biologique entre « seigneurs » et « sujets » en ce qui concerne les nations de langue latine et dans toute l'Europe orientale. Voici un problème très grave de l'histoire : l'unité de race dans le Nord et en Allemagne facilite cette discipline innée et ce don d'organisation surprenant qui sont la qualité politique maîtresse et le principe des succès guerriers chez les Allemands et chez les Suédois, comme chez les Wikings et chez les Anglais, chez les Francs et chez les Normands. Dans les pays latins, la caste dominante d'origine nordique se maintient au pouvoir, pendant des siècles et des siècles ; arrive cependant le moment où les fils du terroir, les rejetons des races méditerranéenne et occidentale se révoltent, et dans une lutte menée au nom de principes sociaux, les classes opprimées — qui sont en même temps des races subjuguées — prennent leur revanche. Il en a été de même en Europe orientale, où les paysans, les « raïas »,

de race dinarienne et méditerranéenne, se dressaient contre les seigneurs de race mongole turco-tartare; où une population mongoloïde et européenne de l'Est supportait avec peine la tyrannie de maîtres nordiques, comme en Pologne, en Russie et en Bohême.

Il serait facile de réfuter cette conception de l'histoire en trouvant des hommes au visage méditerranéen dans l'aristocratie moyenâgeuse, des têtes nordiques parmi les héros révolutionnaires. N'oublions pas que *partout où la race intervient, les lois ne sont nullement mathématiques, impitoyables, mais statistiques, fondées sur une moyenne des cas examinés ; qu'il s'y agit de probabilité et non pas d'évidence.* Dans toute statistique l'erreur et l'exception interviennent, sans empêcher que des résultats solidement obtenus demeurent acceptables et valables jusqu'à nouvel ordre. Nous admettons qu'il y a cent autres façons de comprendre l'histoire, nous concédons volontiers qu'il y a quantité de détails à rectifier et à préciser, nous considérerons néanmoins comme l'un des aspects les plus curieux de l'histoire européenne celui que nous révèle la lutte des races, des communautés de sang différent : combat implacable, parce qu'il se nourrit d'instincts profondément enracinés dans la nature humaine, quoique inconscients ou subconscients.

L'un de nos penchants primordiaux consiste à aimer les êtres qui nous ressemblent... car ils sont comme moi; je suis bon et beau, ils sont donc bons et beaux également... Les autres ne sont pas comme moi, ils sont donc méchants et laids. Ce raisonnement qui des zones de l'intellect a depuis longtemps passé dans la région de l'inconscient, cette haine et ce mépris des gens qui diffèrent de nous, surtout par leur extérieur, d'une façon perceptible immédiatement par nos sens, voilà qui est à l'origine des conflits entre tribus, entre peuples et surtout entre

classes de la même nation opposées par leur structure biologique. Cependant il faut distinguer des conflits de famille les luttes épiques entre races que tout sépare.

Les guerres européennes, les haines nationales dans notre continent ne sont devant l'histoire et devant la biologie, devant la généalogie, que des chamailleries entre frères ou cousins. Nous avons dit que la pureté absolue de la race est un mythe, tandis que la pureté relative existe. Nous élargissons cette affirmation : en Europe, peuple, fractions de peuple, individus, tous ont en quelque sorte subi l'héritage des grandes races qui subsistent dans notre continent. Si forte que soit la différence entre des nations ou entre des classes de la même nation, les adversaires auront malgré tout quelques hérédités communes. Les tables ascendantes des princes nous dévoilent le mystère du sang ; nous voyons que le groupe le plus nordique possède des ancêtres méditerranéens, dinariens, mongols et autres. Nous verrions la même chose si nous pouvions multiplier les travaux généalogiques sur de simples nobles et sur des prolétaires. Ce phénomène est confirmé par les quelques tables ascendantes aristocratiques et bourgeoises qui remontent jusqu'aux 512 et aux 1024 quartiers. Le sang étranger s'y fait rare, mais il est là. Les liens entre les races et entre les nations sont fragiles, mais ils existent chez chaque homme. Et il y a partout un passage insensible d'une classe à une autre.

Gœthe, fils d'artisans et, en apparence, si purement allemand, possède des ancêtres nobles, très nobles, royaux — bien entendu par les femmes — : il descend des Piasts de Silésie et de Khans mongols. Moltke, le prototype de la race nordique, compte des aïeux français, méditerranéens. Nous avons parlé des attaches prolétariennes de monarques ; des prolétaires pourraient se réclamer d'aïeux souverains, s'ils connaissaient leurs origines. Dans cha-

que individu et dans chaque nation nous découvrons des traces de sang étranger ; les peuples de l'Europe, princes et mendiants, occidentaux et orientaux, sont reliés les uns aux autres par des chaînes que nul ne saurait contester.

20. Les allogènes

Et pourtant il y a, dans ce croisement de races, des hommes qu'aucune hérédité ne réunit au reste des Européens et il y en a toujours eu. Séparés de leur patrie primitive, ces migrateurs erraient à travers les pays ; dépourvus d'organisation politique, n'arrivant point en masse et ne pouvant imposer aux « enracinés » ni des mariages mixtes ni un échange d'idées, refusant eux-mêmes cette promiscuité là où elle se serait offerte, ils étaient condamnés et ils se condamnaient à l'isolement.

Pendant les guerres les plus atroces les autres peuples se sentaient encore parents : les Juifs, les Tsiganes et les rares épaves de quelques autres nations asiatiques demeuraient réfractaires à l'unité moyenâgeuse de la culture, de la religion et des mœurs ; ils restaient à l'écart de la solidarité européenne. Car les rares Juifs convertis, les prisonniers arabes devenus chrétiens et les débris de l'invasion mongole n'ont aucunement empreint l'aspect physique des peuples occidentaux. D'autre part, les Magyars, les Tartares de Russie et de Pologne, les Bulgares et plusieurs petites peuplades mongoles de moindre importance se sont parfaitement fondus dans la fournaise raciale de notre continent. Les Mongols sont parmi les éléments qui constituent la communauté européenne ; Juifs et Arméniens, seuls représentants du groupe levantin dans le monde occidental, ont gardé leur position d'étrangers, d'hôtes passagers et mal vus, jusqu'à la fin du XVIII[e] siè-

cle. Les quelques centaines d'Arméniens polonais et les quelques milliers de Juifs provençaux ou espagnols assimilés en bloc ne comptent pas dans la masse de quelques milliards d'Européens qui, jusqu'au XVIII[e] siècle, ont légué leurs hérédités à la population de notre continent.

Mais voici les théories et les événements politiques de la Révolution Française, voici le XIX[e] siècle qui ouvre largement les portes et donne accès à toutes les races et à tous les hommes. Pour la première fois le sang juif et le sang nègre pénètrent abondamment dans une société qui les avait honnis. Ces derniers venus seront-ils amalgamés, seront-ils acceptés? Se créera-t-elle, cette communauté d'ancêtres qui seule, après des siècles, incorpore les individus et les groupes dans un ensemble plus grand?

Au XV[e] siècle, un juif polonais, Abraham Ezofowicz, devient ministre des finances; un autre de ses compatriotes, Étienne Fischl, achète de grands biens; tous les deux se convertissent et marient leurs filles à des magnats. Durant le XV[e] et le XVI[e] siècle, nous rencontrons une centaine de familles espagnoles et portugaises qui descendent de juifs christianisés. Montaigne a de leur sang dans les veines. Nostradamus est de leur nombre. Nous pourrons ajouter d'autres noms moins brillants, ce seront toujours des exceptions.

Depuis l'époque napoléonienne cette situation a complètement changé. Surtout dans l'aristocratie et dans la grande bourgeoisie anglaise, française et autrichienne, polonaise et hongroise, le pourcentage du sang juif est considérable. Les Fould sont les ancêtres de quelques douzaines de maisons très nobles, y compris les La Rochefoucauld. Le premier baron de la chrétienté n'est plus sans quelque parenté avec les premiers barons de la juiverie. Un seul personnage, le vice-chancelier de Pierre le

Grand, Chafirof, est parmi les aïeux de vingt familles princières, entre autres des Chigi, maréchaux héréditaires de la Sainte Église romaine et du Grand-Maître de l'Ordre de Malte, des ducs souverains de Holstein-Beck et des princes immédiats de Sayn-Wittgenstein, des Lubomirski, Potocki, Tolstoï, Bariatinsky. Par les barons de Pereira, Arnstein, Wetzlar, Eichthal, Henikstein, Brunicki, Springer, Wodianer, une partie importante de la société autrichienne, tchèque, polonaise et hongroise a reçu un apport juif. Les Rothschild et une dizaine de familles israélites du « peerage » britannique se sont alliés aux plus « exclusifs » des Lords anglais. Ce qui est facile à prouver pour les couches supérieures de la société ne cesse pas d'être vrai pour la bonne bourgeoisie lettrée et industrielle, quoique le manque de manuels généalogiques ne nous fournisse point des exemples si nombreux. Il m'a suffi de parcourir le *Qui êtes-vous?* le *Who's who?* et le *Wer ists?* pour me documenter sur des milliers d'accointances juives dans le monde universitaire, littéraire et commercial français, anglais et allemand.

La question des « allogènes » s'arrête pratiquement là, car les races africaines et les races asiatiques non assimilées par la communauté européenne ne jouent pas de rôle dans les classes élevées ou moyennes. Il y a quelques grandes maisons aristocratiques qui, par le poète russe Pouchkine et son ancêtre Annibal, ont reçu du sang galla (abyssin) ; il y a des nobles et des bourgeois français qui descendent de jolies négresses des Antilles (qu'il suffise de mentionner les Dumas !) ; une demi-douzaine de dames japonaises ont épousé des Européens — le fameux comte Coudenhove, père de l'idée pan-européenne, est fils d'une princesse nipponne. Voilà tout. Il ne faut pas oublier que dans les ports français, portugais et, en une certaine mesure aussi dans les villes maritimes allemandes, anglai-

ses et espagnoles, le sang nègre ou jaune s'est amplement communiqué au prolétariat. Mais la révolte des « pur sang » contre les métis n'est pas issue des tréfonds de la société.

21. La théorie des races devant le tribunal de la science

Des hommes du monde, agréablement lettrés et désagréablement dilettantes, des penseurs solitaires inspirés par le sentiment et le ressentiment, ont formulé, dès le milieu du XIX^e^ siècle, les haines troubles que la masse éprouvait confusément envers des intrus allogènes. L'instinct a finalement cédé la place au raisonnement qui, dans notre société policée, ne tarde jamais à justifier les manifestations de la vie affective : ainsi la théorie des races est née, elle s'est développée et, devenue doctrine, elle se transforme même en une sorte de religion, de système philosophique embrassant toutes les sciences et toutes les connaissances.

Ce système se fonde sur les thèses essentielles suivantes :

1) Les *hommes descendant du même sang forment* une communauté naturelle, *la race*, dont *personne ne peut s'évader* et où *nul ne saurait entrer par* un simple *acte de volonté.*

2) *Cette union* primitive est la plus importante et *la plus sacrée* de celles qui existent entre hommes.

3) *Le physique d'un homme le classe infailliblement* dans l'une de ces communautés raciales.

4) *L'âme et toutes les manifestations intellectuelles d'un homme portent l'empreinte de sa race* ; il y a connexion intrinsèque et inévitable entre les qualités physiques et

morales ; ce double héritage fixe d'avance la personnalité de chaque individu.

5) Nous *sommes* donc les *prisonniers de nos tares héréditaires.*

6) Il y a une *hiérarchie entre les races,* aussi bien quant à la beauté physique que pour le don de l'esprit et pour la valeur morale.

7) L'*histoire* et toute la culture, toute la civilisation de l'humanité *dépend* de l'*évolution des races.*

8) Une *race meilleure* a le *droit* et le devoir de *maintenir sa pureté* et de se prémunir contre l'influence de races inférieures.

9) A ces points cardinaux se joignent d'autres affirmations qui varient selon les auteurs et selon les peuples. Ainsi les Allemands sont en général d'accord pour placer au plus haut degré la race nordique, mais ils varient dans leur opinion sur les autres races. Certains savants hongrois célèbrent la primauté de la race touranienne. Il y a des écrivains français et italiens qui exaltent les Méditerranéens (peu importe, s'ils le font en usant de la terminologie raciste ou s'ils emploient des locutions plus poétiques). J'ai sous les yeux des louanges de la race mongole et spécialement des malaïo-mongols japonais, et même un plaidoyer pour la gloire de la race levantine. Sans parler de ceux qui magnifient les bons Nègres ou les généreux Indiens.

Nos recherches nous autorisent à examiner tous ces dogmes.

1) Il est certainement vrai que la *communauté du sang* peut créer entre les hommes des liens très forts et qu'il est presque *impossible de négliger.* Il est également clair qu'appartenant à une race, on ne s'en échappe pas et on n'y pénètre pas à l'aide d'un acte administratif ou même d'un ardent désir. Nous devons cependant préciser que

cette communauté ne repose pas sur la simple parenté agnatique, mais sur toute l'hérédité, et il faut une table ascendante très complète pour déterminer la race d'un individu.

2) Que cette communauté raciale soit la plus importante et la plus sacrée, voilà un acte de foi qu'il n'y a pas lieu de discuter. On y oppose un autre acte d'une autre foi, on s'y soumet ou l'on s'en moque. Mais nous devons rejeter l'idée que la primauté de la race est un axiome scientifique et nous devons rappeler que cette conviction est inadmissible *pour les catholiques* selon qui *la communauté dans Jésus-Christ l'emporte* sur toutes les autres.

3) L'*aspect physique* d'un homme aide puissamment à le juger au point de vue race ; cependant il *ne donne pas l'évidence*. En d'autres termes : on peut avoir des hérédités nettement dessinées et ne pas les accuser par la constitution de son corps. Car — et c'est là l'un des côtés les plus faibles de la doctrine raciste — *nous n'héritons pas des qualités elles-mêmes, mais seulement des dispositions*. Aucune tare ne nous impose tel ou tel défaut corporel ; elle nous y prédispose, elle ne nous y condamne pas. Aucune hérédité ne nous garantit la beauté. L'Empereur Maximilien aurait dû avoir des traits méditerranéens bien prononcés : sa face dément les données de sa table ascendante. Il y a des juifs allemands aux traits « aryens » et finalement la question des influences géographiques est loin d'être tranchée : ce que nous savons sur « l'indianisation » des visages américains — le vieux Rockefeller, « big chief » sans une goutte de sang aborigène — pose le problème plutôt qu'il ne le résout.

4) Nous admettons qu'une prédisposition corporelle déteigne aussi sur l'âme et sur l'intellect. Toutefois ici, moins encore que dans le domaine physique, la probabilité ne saurait être transformé en nécessité. La *connexion*

entre la réaction psychique et les données physiques est indéniable, mais elle peut être faible et même nulle. Nous ne souscrivons pas à la formule raciste, d'une simplicité désarmante (modèle « Barbara » : Gaïus est un homme, tous les hommes sont mortels, donc Gaïus est mortel). N. est de race nordique ou levantine ; tous les nordiques ou levantins possèdent telles qualités de l'esprit, agissent de telle façon dans telle circonstance, donc N. possède ces qualités, il agira de la façon prévue.

Ici, notre matériel généalogique nous fournit des exemples abondants propres à infirmer la doctrine raciste orthodoxe. Un seul juif décoré de la médaille militaire ou du « pour le mérite » prussien invalide le dogme de la « lâcheté des juifs » ; un seul nordique condamné pour attentats aux mœurs anéantit la thèse de la « pudeur nordique ». Les théoriciens de la race oublient la différence infranchissable entre loi statistique et loi naturelle. La première se fonde sur la moyenne des cas examinés, elle connaît des exceptions, elle aboutit à des résultats probables, mais elle n'implique pas la nécessité absolue, inévitable, propre aux lois naturelles tirées d'une expérience qui ne souffre aucune exception. Nous sommes autorisés à admettre provisoirement qu'un Français, un Allemand, un Juif, que le membre de n'importe quelle communauté possède les qualités distinctives de l'ensemble auquel il appartient ; toutefois le cas contraire est possible. Alors la raison et la morale nous défendent de juger un individu non pas sur ses actes, mais sur ses dispositions, de nous cramponner à la déduction, quand l'induction nous interdit de persister dans des concepts préconçus.

5) Cela dûment constaté, il nous faut préciser deux faits : *accepter une fatalité héréditaire* qui pèse sur les hommes, sans que leur volonté puisse la modifier, ce

serait du déterminisme ; les catholiques se refusent à cette hérésie. Ensuite, si au nom de la religion et de la logique nous demandons qu'un individu soit classé selon ses propres actions et non d'après les qualités qu'on lui suppose, fût-ce avec la plus grande vraisemblance, si nous réservons notre attitude en chaque cas particulier, nous n'adoptons aucunement une idéologie surannée qui conteste tout rapport entre le sang et l'esprit.

6) *La science rejette une hiérarchie des races universellement valable.* Elle se contente d'attribuer aux races des propriétés différentes. Aux poètes et aux politiciens de vanter la supériorité de leurs frères de sang ! Surtout, ne classez pas deux hommes uniquement d'après leur hérédité. Maint descendant d'une race « supérieure » fera triste figure à côté d'un « as » de souche « inférieure ». En outre, les critères de la valeur ne sont pas identiques dans toutes les circonstances. Au point de vue moral, une Sœur de charité d'origine mélanésienne l'emporte sur le plus génial homme d'État méditerranéen ; quant à la beauté, souvent des négresses du Sénégal ne le cèdent pas à une dame du « peerage » britannique. Il y a lieu de prêter plus d'intelligence à MM. Diagne, Candace et Maran qu'à tout un village nordique des Iles Orkneys ou Shetlands ; la force vitale du chef siou Œil-de-Perdrix surpassera sans doute celle de M. Einstein, son collègue par adoption.

Ces considérations n'empêchent pas les races, comme d'autres groupes, d'être susceptibles d'un classement. Il est manifeste que les grands efforts de l'humanité ont été accomplis par les races méditerranéenne, nordique, levantine, mongole ; nous admirons chez les unes des vertus guerrières et organisatrices, chez les autres des dons artistiques, chez les troisièmes une faculté de penser et de s'adapter remarquable. Cent anthologies nègres et

mille prises de vue cinématographiques ne rapprochent pas des races conductrices de l'humanité, la race bantoue ou les amoureux de Tahiti.

7) Le rôle de l'hérédité biologique dans l'histoire est manifeste, mais nous aurons soin de ne pas sous-estimer d'autres facteurs également décisifs. Si nous avons insisté sur le contraste racial entre les classes, nous ne voulons pas tomber dans le ridicule et ramener tous les combats sociaux à des causes biologiques ou faire d'un grand siècle de la littérature un simple problème de calcul généalogique.

8) Le droit de se défendre contre l'invasion appartient-il à toutes les associations d'hommes, pourvu qu'il s'exerce légitimement et avec mesure? Ne le refusera-t-on pas à une race, même quand elle aura revendiqué une existence autonome et qu'elle se sera donné des organes représentatifs? La morale chrétienne demanderait au moins que le combat contre les « intrus » ne se fasse pas au nom d'une supériorité douteuse, mais simplement parce que chaque groupe humain prétend à la liberté d'exclure ou d'admettre qui bon lui semble.

22. Nation et race

D'accord avec ce principe, que chaque communauté peut revendiquer, on évitera d'entraîner une discussion politique sur le terrain de la foi et de la science, d'où elle doit être bannie. Nous ne nous demanderons pas si la théorie des races a gratifié le monde d'une nouvelle révélation ou si elle précipite les Allemands dans les ténèbres de l'erreur. Très froidement, nous leur reconnaîtrons le droit de formuler les conditions d'admissibilité au Troisième Reich et au peuple allemand. Plus encore : l'his-

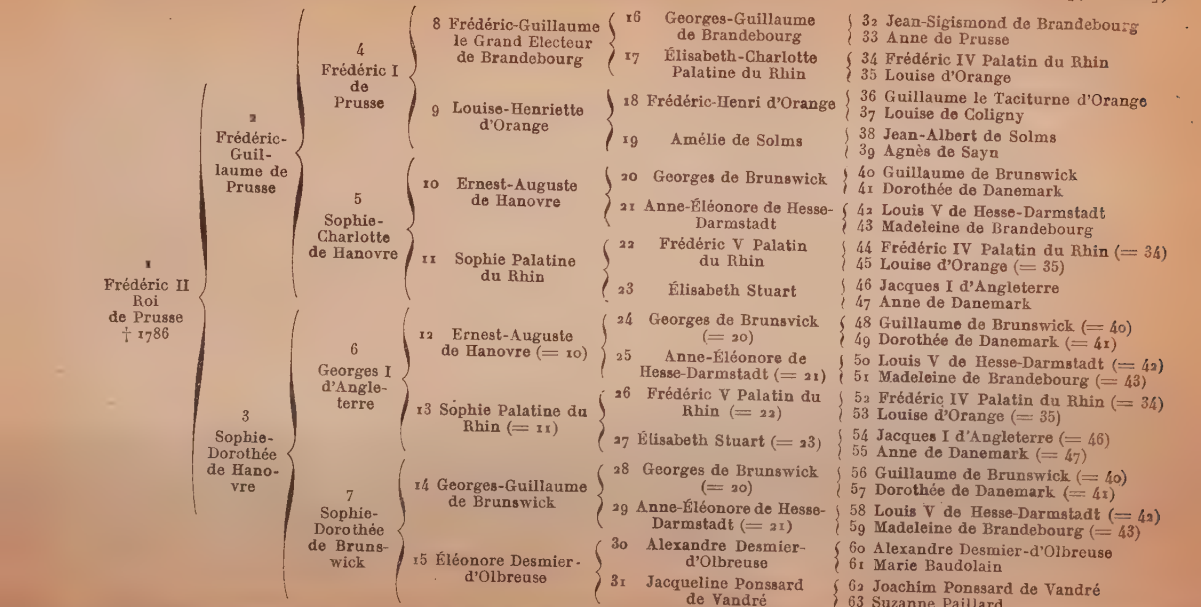
toire généalogique et biologique de cette nation qui a obéi pendant deux mille ans à la même classe d'aspect généralement nordique et où, inconsciemment, l'idée de la domination, de la supériorité et de la beauté s'est attachée aux signes distinctifs extérieurs de la race nordique, cette histoire d'une nation dépourvue du moindre lien ancestral commun avec les juifs nous explique parfaitement la victoire des conceptions racistes, qui correspondent aux instincts profonds des Allemands. Transplanter ces opinions dans d'autres climats ? Autant vaut inculquer aux voisins d'outre-Rhin les leçons de l'histoire occidentale qu'ils n'ont pas vécue, leur prêter des hérédités biologiques qui ne sont pas les leurs. (Cette erreur a été commise et elle se paye maintenant.) Il y a peut-être quelques États européens que leur histoire prédisposerait à imiter l'exemple allemand ; en Europe occidentale et méridionale il ne gagnera pas trop d'adeptes. Car ici, malgré la séparation millénaire entre juifs et « aryens », le contraste extérieur n'est pas aussi fort qu'entre nordiques et levantins, puis un siècle et demi de symbiose a déjà créé une certaine hérédité commune, surtout dans les classes dirigeantes dont émane tout mouvement intellectuel.

Nation et race garderont en Allemagne le contact étroit qu'elles ont pris ; les conceptions politiques des peuples occidentaux et méridionaux n'en seront pas modifiées, au moins pour le moment. Malgré cela l'idéologie raciste pourrait aussi s'étendre à un terrain qui ne lui est pas trop propice. C'est qu'alors les porte-parole de la nouvelle doctrine auront fait appel à des instincts qui, en France, en Angleterre, en Italie, ne font que sommeiller sans avoir péri. Nous n'en sommes pas encore à ce revirement des idées. La raison s'y oppose ; elle reconnaîtra peut-être les lois statistiques dont se prévaut la

théorie des races, mais elle leur objectera les exceptions qui infirment ces règles et elle rappellera aux prophètes de la puissance magique du sang : Votre évangile est œuvre humaine, valable pour un temps et pour un espace déterminés ; la durée — éternelle et absolue — n'appartient qu'au Verbe de Celui devant qui tous les mortels sont frères par le même sang divin de leur Rédempteur.

Forst de Battaglia.

Spécimen d'une table ascendante (*de Frédéric II roi de Prusse* [† 1786])



NOTES ET RÉFLEXIONS

Philosophie en Italie

Le VIII[e] Congrès national italien de philosophie, tenu à Rome du 24 au 28 octobre dernier, donnera au public français l'impression d'un coup de théâtre. Par contre, ceux qui ont suivi de plus près l'activité philosophique en Italie durant les dernières années n'auront éprouvé aucune surprise. Le Congrès aura été pour eux le terme et le couronnement logiques d'un mouvement anti-idéaliste et plus spécialement anti-actualiste ou anti-gentilien. Aussi, pour comprendre plus facilement le changement d'orientation dont le VIII[e] Congrès fut la manifestation vigoureuse, il ne sera pas inutile de rappeler quelques faits typiques qui sont comme les étapes parcourues depuis le VII[e] Congrès, tenu à Rome en mai 1929.

Ce VII[e] Congrès, on s'en souvient, fut un triomphe pour l'idéalisme. Présidé par Giovanni Gentile, la grande majorité des relations et des communications fut tenue par des idéalistes de bonne marque. La présence du Chef du gouvernement à la séance d'inauguration au Capitole n'avait pu manquer de donner une certaine consécration officielle à l'allure nettement idéaliste qu'allaient prendre séances et conclusions. Cependant la fête se termina par un orage. Il éclata le tout dernier jour du Congrès par l'intervention de l'intrépide franciscain Agostino Gemelli, Recteur magnifique de l'Université catholique de Milan. Dans ce milieu foncièrement hostile à toute scolastique et à tout thomisme, devant ces orateurs qui, dans la même salle, pendant les réunions précédentes, avaient parlé d'un ton aigre, blessant, humiliant et dédaigneux du « déclin » du catholicisme, de son Dieu et de sa philosophie ; à deux pas du « pontife » de l'idéalisme italien Giovanni Gentile, le Recteur de Milan eut la franchise et le

noble courage d'affirmer ouvertement le caractère anti-chrétien de l'actualisme. Il souligna le paradoxe que représente son hégémonie dans un pays qui venait de reconnaître, deux mois auparavant, par le Traité du Latran, que « la doctrine chrétienne d'après la tradition catholique doit être la base et le couronnement de l'instruction publique ». Le P. Gemelli avait touché le point délicat. Il y eut tumulte. Ce fut une heure épique! Et l'on se plaît encore à la revivre en relisant, dans les Actes du Congrès, le compte-rendu de cette dernière séance.

Depuis cet orage le ciel ne s'est plus rasséréné au-dessus de l'idéalisme en Italie. Une autre bourrasque le secoua, en avril 1930, à l'occasion du fameux discours de Paolo Orano au Parlement et du refus des autorités suprêmes à reconnaître l'idéalisme actualiste comme la philosophie officielle du fascisme. Nous avons eu le plaisir d'en parler ici même assez longuement (1).

En 1931 aurait dû avoir lieu à Palerme le VIII[e] Congrès national. Mais d'accord avec S. Exc. B. Mussolini. Président du Comité promoteur, et avec le Ministre de l'Éducation nationale B. Giuliano, on décida de renvoyer le Congrès à une autre époque, afin de permettre une meilleure préparation. On restitua aux congressistes les contributions déjà payées et annonça un remaniement complet tant du comité organisateur que du programme des travaux (2). L'on entendait distinctement gronder au loin quelque nouvel orage.

En 1932 ce fut le silence qui précède la tourmente. Tout au début de 1933 quelques premiers éclairs venaient signifier que l'accalmie n'avait été qu'apparente. Bientôt une pluie d'affiches vertes-blanches-rouges que des mains secrètes avaient appliquées en grand nombre, le long des murs, vint inviter les passants à venir assister nombreux

(1) *L'idéalisme en Italie, La Vie Intellectuelle,* 10 avril 1931, pp. 62-78.

(2) Cf. *Archivio di Filosofia,* 1931, fasc. III, p. 107.

à un « Congrès anti-idéaliste » en préparation. Ce Congrès se tint en effet quelques mois plus tard, avec, dit-on, l'approbation explicite du Chef du gouvernement. De ces jours date encore la fondation d'une nouvelle revue, *La Sapienza*, rédigée par des jeunes, décidés à combattre ouvertement la philosophie solipsiste et moniste de Gentile et sa tyrannie insupportable dans un pays fasciste et chrétien.

En avril eut lieu à Rome le III[e] Congrès international hégélien. L'on peut soupçonner, sans trop de crainte de se tromper, que ces messieurs du comité promoteur d'études hégéliennes nourrissaient de grandes espérances au sujet de leur Congrès romain. Berlin leur avait déjà témoigné tant d'honneur en 1931 ! L'Italie n'était-elle pas la citadelle de l'idéalisme contemporain? Ils devaient tout au moins s'attendre à une réception solennelle au Capitole avec allocution de M. Mussolini : la personnalité et la position de M. Gentile le semblaient garantir. Ces espoirs furent déçus. Le Congrès eut lieu sur le lointain Janicule, dans la villa « Wurtz » ; M. Mussolini ne s'est pas montré ; pire, le Ministre de l'Éducation nationale, qui devait inaugurer officiellement le Congrès, n'est pas venu ; « on a noté l'absence de beaucoup de congressistes et celle de presque toutes les personnalités italiennes de la politique et de la culture (1) » ; le Congrès ne fut guère suivi que par quelques dizaines de personnes et les journaux n'en ont pour ainsi dire parlé qu'en sourdine (2).

Or tout cela devenait un signe assez manifeste des temps nouveaux et d'un changement foncier. Cela signifiait en somme que l'idéalisme absolu, l'actualisme et son auteur, M. Gentile, étaient tombés en disgrâce. Et l'on comprend pourquoi. Au moment où le fascisme venait de triompher en Allemagne et s'apprêtait à conquérir le

(1) *Archivio di Filosofia*, 1933, fasc. I, p. 124.

(2) *Francesco Orestano, Hegel a Roma*, Gazzetta del Popolo, Torino, 20 maggio 1933 (reproduit dans *Sophia*, 1933, pp. 131-134).

monde, il ne fallait pas que l'idéalisme absolu continuât à prétendre être la philosophie quasi officielle du fascisme. Cela serait revenu à dire que le fascisme était un produit hégélien, donc « made in Germany », alors qu'il est en fait éminemment romain. D'autre part — nous le disions déjà dans notre article de 1931 — l'idéalisme absolu constitue pour le fascisme une menace bien plutôt qu'un appui solide. S'il proclame l'absolutisme, il n'en reste pas moins que cet absolutisme est essentiellement individualiste, égocentrique et par conséquent un facteur de division. En fin de compte c'est l'absolutisme d'un *philosophe*, *in casu* de M. Gentile, puisque la « pensée » guide « l'action » et s'extériorise en elle. Or il serait évidemment ridicule de laisser croire qu'en Italie c'est M. Gentile qui mène M. Mussolini. C'est le fascisme et plus particulièrement le Duce dont le génie, en toutes matières, conduit le mouvement ; et M. Gentile peut tout au plus « expliquer », après coup, que *la* raison, c'est-à-dire la sienne, devait en arriver là de toute nécessité (1).

Voilà donc le cheminement de la pensée, les étapes parcourues depuis le Congrès de 1929. Et pour les apprécier dans leur juste valeur, qu'on se souvienne qu'en Italie rien n'est étranger au fascisme et que, *vice versa*, le fascisme n'est étranger à rien.

***

Ceci étant dit, l'on comprendra désormais que le VIII^e^ Congrès s'annonçait bien différent du VII^e^ ! Il faut croire que les dernières luttes autour de son orientation, de son organisation, de la répartition des fonctions de président et d'orateur, ont été encore assez tenaces, puisqu'aussi bien le Congrès ne fut décidé que le 6 octobre et commmença le 24. Cette extrême brièveté de la période de préparation devait nuire à l'organisation et se fit sur-

(1) Cf. *Francesco Orestano*, l. c.

tout sentir dans la trop grande diversité des communications présentées sur les trois thèmes à traiter : Philosophie et Science, Philosophie et Politique, Philosophie et École.

Le Congrès fut inauguré le 24 octobre au Capitole, sous la présidence de S. Exc. Francesco Orestano, de l'Académie d'Italie, en présence du Gouverneur de Rome et de quelques autorités politiques. Dans l'après-midi, le Ministre de l'Éducation nationale offrit une réception dans la Villa d'Este, à Tivoli.

On remarqua donc tout de suite l'absence des idéalistes qui jusqu'alors avaient été les maîtres absolus dans le domaine philosophique et culturel, et tout spécialement l'absence du Sénateur Gentile. De son côté, le R. P. Gemelli, Recteur de l'Université catholique et par suite l'exponent le plus en vue de la philosophie néoscolastique en Italie, a cru devoir manquer à l'appel pour des raisons de prestige. Il estima, non sans cause, qu'à un Congrès national de philosophie dans une nation officiellement catholique, la philosophie du catholicisme méritait des égards tout particuliers ; que cela devait apparaître dans le programme officiel et, en conséquence, qu'on devait laisser à un représentant de la philosophie catholique l'honneur de présenter au moins l'une des trois relations, c'est-à-dire l'un des thèmes à discuter. Les dirigeants du Congrès n'ayant pas reconnu ces titres, le P. Gemelli s'est abstenu d'intervenir et est resté absent pour toute la durée du Congrès. Il est clair que son absence en a entraîné beaucoup d'autres.

Dans ces conditions il va sans dire que le Congrès ne fut « national » qu'en un sens assez réduit. L'assistance ne fut pas très nombreuse, surtout parce que les disciples de Gentile se sont fait un devoir de suivre son exemple et de rester chez eux. Ils se seraient d'ailleurs trouvés peu à l'aise dans la sobre, sombre et vétuste Aula Magna de la Sapienza. Ils y auraient entendu sonner à coups redoublés le glas de l'idéalisme.

Cela commença tout de suite par la relation du président, S. Exc. F. Orestano, sur le rapport entre la philosophie et la science. Tout en laissant une marge assez large à la subjectivité des formes de l'expérience, — espace, temps, substance, cause et effet, l'orateur rejette la thèse kantienne et idéaliste de leur subjectivité absolue et leur reconnaît un fondement réel, nouménal. La relation de l'expérience à un objet « en soi », transcendant et indépendant par rapport à l'expérience elle-même, ne se laisse guère supprimer. L'orateur l'appelle la « dimension ontologique » du sujet ; c'est elle qui guide l'homme dans sa vie de tous les jours. Si le réalisme est encore problématique, il est du moins probable et s'achemine vers la certitude.

Ce caractère de transaction convenait assez bien à la toute première relation de ce Congrès, puisque c'était à elle de licencier honorablement l'idéalisme et de marquer le « pointement » d'une mentalité nouvelle. Les orateurs suivants y allèrent plus carrément. Il est évidemment impossible de passer en revue et même de mentionner les trente-trois communications qui suivirent ; force nous est de renvoyer le lecteur intéressé aux Actes du Congrès qui ne tarderont pas à paraître. Signalons cependant « la critique du principe de l'immanence » par Carmelo Ottaviano ; l'exposé, par Roberto Pavese, des avantages du « renversement » de l'idéalisme et la longue étude du professeur Troilo sur le Problème du Réel. L'orateur déclara, soutenu par des applaudissements chaleureux, que l'idéalisme était aveugle en face de la réalité ; qu'il l'avait appauvrie ; qu'il était fini ; et il se prononça pour un réalisme absolu.

La seule note quelque peu discordante dans cette charge sonnée contre l'idéalisme fut donnée par un jésuite français à qui échut le rôle de représenter, en la matière, l'école néo-scolastique italienne. Le R. P. Boyer, qui ne semble pas avoir compris tout le sens du nouveau Congrès, crut devoir proclamer l'indépendance de la phi-

losophie par rapport à la science. Les murmures et protestations de l'assistance (des professeurs Troilo, Enriquez et d'autres) firent nettement comprendre que les néo-réalistes italiens cherchaient à établir un contact plus intime de la philosophie avec les sciences et donc avec l'expérience et le réel : tendance et thèse qu'en bon aristotélicien et thomiste, le P. Boyer aurait pu tout aussi bien soutenir, et compléter au besoin.

Le lendemain S. Exc. Alberto de Stefani prononça un beau discours sur le second thème : Philosophie et Politique. En fait il parla du caractère éthique et spirituel de l'État fasciste. Certaine philosophie moderne n'est qu'un matérialisme travesti ; ce n'est pas à elle de prescrire les normes de la conduite morale. Ces normes, l'Italie d'aujourd'hui les a reçues d'une longue tradition ; elles ont une source divine et le fascisme veut les faire pénétrer dans tous les rayons de la vie nationale en accord avec le catholicisme. Après ce discours d'une haute et noble inspiration, serein et religieux, on reprit les discussions de la veille qui étaient loin d'être épuisées.

La troisième et dernière relation fut tenue par M. Paolo Orano. C'était peut-être celle qu'on attendait avec le plus de curiosité. Car enfin M. Paolo Orano n'est pas un « philosophe » dans le sens professionnel du mot. Après les éloges qu'ici même nous lui avons faits en 1931, il nous pardonnera cette franchise. D'ailleurs, s'il avait pu, il aurait été le premier à céder la parole à un autre, qualifié pour traiter de façon plus technique le dernier thème : la philosophie et l'école. Mais depuis son fameux discours au Parlement, il était devenu le paladin, le polémiste de la réaction contre l'idéalisme gentilien. On lui devait donc bien un poste d'honneur à ce Congrès révolutionnaire. C'était justice encore à l'égard de l'auditoire composé en majorité, comme bien s'entend, par les fervents du réalisme. Ces pauvres réalistes, ils avaient essuyé tant d'opprobres, tant d'injustices, tant de dédain, durant la dictature de Gentile, qu'ils avaient enfin droit à quelques

satisfactions. Il attendaient de leur paladin moins de raisonnements subtils et de preuves impeccables qu'un éclat. Ils furent servis à souhait : traits d'esprit, ironie cinglante, reproches violents pour le mal qui avait été fait aux jeunes générations ; rappel des grands problèmes que posent la vie humaine, la mort, la religion, Dieu, et qui n'admettent qu'une solution réaliste ; affirmation catégorique de la distinction profonde entre l'individu et l'État fasciste, que l'idéalisme avait tenté de nier. Les applaudissements incessants firent tonnerre.

***

Hâtons-nous de conclure. L'orientation du VIII[e] Congrès national de philosophie allait franchement vers une philosophie du réel, vers un donné que le sujet ne crée pas, mais qui se révèle à lui. Quelle sera-t-elle au juste, cette philosophie nouvelle ? C'est assez difficile à dire. Elle semble devoir être une technique de la pensée au service de la science et une synthèse sans cesse corrigée et même renouvelée du total acquis de l'expérience. On pourrait y discerner certaines réminiscences russelliennes, varischiennes et, peut-être, positivistes. Mais ce qui est absolument clair, c'est qu'elle ne sera pas idéaliste. L'idéalisme pur et absolu, on n'en veut plus, il est fini, il est mort.

Il est mort de mort violente, dira-t-on ; mais il est à se demander s'il pouvait mourir autrement. Une fois qu'une mentalité est imbue d'idéalisme, il n'y a plus de critique qui vaille pour l'en faire sortir. Elle y restera emprisonnée « temporellement éternellement », comme disait Péguy. A tel point que bien souvent nous nous sommes demandé, durant cette période de prédominance de l'idéalisme, désormais close, si, au lieu d'engager avec lui d'interminables discussions, il ne valait pas mieux mobiliser contre lui le sarcasme des Papini et l'humour des Toddi ! On a fait mieux. On l'a déclaré stérile, périlleux au fascisme et

étranger à la saine tradition latine et romaine. En conséquence on lui a dénié l'influence considérable qu'il avait su s'approprier et exerçait en fait sur l'enseignement et la culture italienne. « La philosophie comme expression stérile de spéculations égocentriques et mystérieuses ne peut plus se concevoir, sinon comme un complot pour un attentat contre la souveraineté d'un intérêt plus vaste, d'un bien absolu, d'une gloire et d'une conquête commune (1). »

Après cette exécution officielle, on ne peut que s'attendre à une discrète agonie ! Silencieusement l'idéalisme disparaîtra un peu de partout et ses quelques protestations finiront par s'éteindre dans l'indifférence générale. On s'est remis en marche sur une autre route, dans une autre direction. On n'a pas fait de retour. On n'aime pas les retours. Et le retour à la scolastique médiévale, à la philosophie « traditionnelle » du catholicisme, on le trouve encore particulièrement absurde. Rien que le nom de saint Thomas, de thomisme et de scolastique provoque instantanément des gestes d'aversion (2). Mais que le thomisme ne perde pas courage. Qu'il travaille, qu'il collabore, se montre et parle ; qu'il ne se retire pas pour quelque raison, d'ailleurs légitime, que ce soit. Le fascisme a déjà tant fait de retours salutaires, nullement absurdes et bien plus lointains qu'un retour au Moyen-Age.

Nous en sommes certains : le jour où il découvrira que la grande œuvre de saint Thomas est actuellement traduite en français, en anglais, en allemand, en tchèque, en hollandais,... en japonais, et fortement répandue (3) ; qu'à

(1) *Mussolini aux journalistes*, Popolo d'Italia, Milano, 2 novembre 1933.

(2) En italien il n'existe jusqu'ici que la traduction de la *Summa contra Gentiles*, par le R. P. Angelo Puccetti, O. P. ; Società editrice internazionale, Torino, 1930.

(3) Le Congrès *hégélien* avait été plus large : « au nom des vieilles exigences de l'empirisme anglais, le prof. Foster (Oxford) soutint la nécessité d'un retour au... thomisme (!) ». *Archivio di filosofia*, 1933, fasc. I, p. 123.

l'étranger il y a aujourd'hui bien des chaires thomistes même en dehors des milieux strictement ecclésiastiques ; le jour où il soupçonnera quelque peu la richesse de principes solides, de définitions claires, de vérités immuables, toujours vivantes et fécondes, contenue dans la doctrine de saint Thomas, ce jour-là le fascisme se hâtera de revendiquer encore une fois pour la nation italienne l'honneur d'avoir donné à l'Église et à l'humanité cet autre génie incomparable : *fra Thommaso d'Aquino.*

Vinc. M. Kuiper, O. P

Du pendule des sourciers et de la crédulité humaine

« — Monsieur, me dit ce chauve, je n'ai plus de cheveux. »

Cet aveu me parut un pléonasme, car mon interlocuteur offrait à mes yeux un crâne dénudé.

Je pris mon pendule de sourcier, cet œuf de métal suspendu par un fil, je fis mon tour d'horizon, comme ceci, et je déclarai : « Mon ami, soignez vos reins ! » Le chauve suivit mon conseil et il jouit à l'heure présente d'une opulente chevelure.

Je place un morceau de pain auprès d'un arthritique, mon pendule oscille, et tourne de droite à gauche : « non ! non ! » dit la boule d'acier ; si mon sujet était rachitique, le pendule tournerait dans l'autre sens : « oui ! oui ! » et si le sujet était sain, le pendule ne bougerait pas : « continuez... »

Je rencontre le député Thiébaut :

« Ah ! que je souffre ; j'ai sûrement une appendicite ! »

Je fais mon tour d'horizon : « Farceur ! lui dis-je familièrement, vous n'avez plus d'appendice. » — « C'est vrai », me dit le député.

Tout cela n'est qu'un jeu d'enfant auprès des recherches à distance ! Je puis, à l'aide d'une simple carte, trouver, de ma chambre, une source en Colombie. Je puis mettre mon cerveau en relation avec un amas de ferraille qui gît aux environs du pôle Nord et vous dire si Guilbaud et Amundsen sont morts ou vivants. (Ce n'est pas l'histoire la moins étonnante de l'équipée du Général Nobile.)

Je puis...

Mais je ne voudrais pas que vous ignoriez plus longtemps l'affaire des fromages ! Vous avez entendu parler des immeubles, rues, quartiers qui sont réputés pour donner asile au cancer ou à d'autres maladies. L'une des causes du mal est qu'ils sont au-dessus d'un courant,

d'eau contaminée ; oui, un courant d'eau contaminée circule à 40 mètres de profondeur, exactement sous votre lit, votre vie est en danger. Changez votre lit de place, vous êtes sauvés ! J'en viens à mes fromages :

Un fabricant de fromage se plaignait de ce que ses fromages fussent gâtés au bout de quelques jours : des points noirs les couvraient de toutes parts ; ils étaient piqués, invendables, perdus... Je fais mon tour d'horizon et le pendule me découvre, sous l'usine à fromage, un courant qui dégageait des émanations de plomb, d'où les points noirs. Il n'y avait plus qu'à déménager. Mais non, car je viens d'inventer un appareil très simple, une petite boîte — avec quelque chose dedans, il va sans dire — qui écarte ces fluides délétères. Vous pouvez être préservés des influences pernicieuses d'émanations de plomb ou autres en plaçant dans votre chambre cette petite boîte qui sera très prochainement dans le commerce.

Revenons aux recherches à distance, qui sont du domaine de l'inexplicable et que je me borne à enregistrer.

A l'un de mes confrères dont la maison lointaine m'est totalement inconnue, je demande de m'envoyer le plan détaillé de sa demeure. Je lui écris : « A tel jour, telle heure, veuillez repérer exactement la quantité d'or, d'argent et de charbon qui se trouve chez vous. » A l'heure convenue je suspends mon pendule au-dessus du plan susdit : De l'or, mon confrère en avait fort peu. Pourtant au premier étage, j'en trouvai quelques grammes ; au rez-de-chaussée un poids plus considérable d'argent que je déterminai et — chose étrange — point de charbon, sauf deux kilogs dans la cave. En promenant mon pendule sur un endroit que la carte me désignait comme un verger, j'en découvris pourtant deux tas à un mètre de distance.

Mon ami m'écrivit aussitôt : « En effet, à l'endroit que vous avez marqué était accrochée une montre dont le boîtier est en or ; au rez-de-chaussée j'avais réuni le peu d'argenterie que je possède et j'avais transporté, à dessein,

le charbon de ma cave dans la prairie où il était disposé comme vous dites. Je croyais n'en avoir pas laissé mais en cherchant bien j'en ai découvert à peu près deux kilos oubliés dans le fond d'un sac. »

Voici une dernière anecdote — j'en aurais tant à raconter! — une anecdote toute récente, elle date de quelques jours.

Une jeune fille dont le frère avait disparu dans des circonstances troublantes m'ayant écrit de bien vouloir l'éclairer : « Mademoiselle, lui répondis-je, envoyez-moi un objet ayant appartenu à votre frère ainsi que le plan des lieux environnants. » Je reçois un chandail et un cadastre; je mesure, sur le chandail, les radiations du jeune homme disparu, je mets mon pendule à sa piste, et j'écris à la malheureuse jeune fille : « Votre frère s'est arrêté assez longtemps dans ce café, il a pris telle direction, suivi ce chemin. Il mesure 1 m. 65. A tel endroit, je le vois sur les épaules d'un homme de 1 m. 71. Faites-le chercher au point que j'ai marqué d'une croix. » Je vous lis la lettre de la jeune fille attestant que le corps de son pauvre frère, qui mesure *environ 1 m. 70*, a été retrouvé — sur mes indications — dans un précipice, exactement à l'endroit marqué. L'assassin n'est pas arrêté, mais le pendule m'a révélé qu'il souffrait d'une gastrite et qu'il lui manquait une molaire.

Si les soupçons viennent à se porter sur un individu qui souffre d'une gastrite et qui est privé d'une molaire, si quelqu'un parmi vous est affligé des mêmes infirmités, son affaire est bonne!

*
* *

Le typo n'a point isolé ces lignes entre guillemets afin d'empêcher mon lecteur de chercher plus loin l'auteur responsable de ces affirmations; j'espère cependant qu'il n'a pas attendu jusqu'ici pour me décharger de leur paternité. Ces propos n'ont pas été sténographiés, mais j'en certifie l'authenticité. Il faut ajouter que je ne les

ai pas recueillis auprès d'un camelot, bonimentant sur le trottoir, mais dans une salle de Conservatoire d'une grande Université de France, et je crois bien ne pas me tromper en ajoutant que celui qui nous initiait à cet art merveilleux du sourcier « pour nous aider à nous soulager mutuellement » (rappelez-vous l'histoire du chauve) était revêtu d'une soutane (ce qui, je dois l'avouer, a gâté quelque peu mon plaisir).

Or, la salle, qui était comble, n'a point conspué l'orateur — en quoi elle aurait eu tort, car il était manifestement d'une ingénuité et d'une sincérité totale — mais elle n'a point été non plus secouée d'un rire énorme. Et vous, mon lecteur, qui haussez les épaules, vous auriez peut-être applaudi chaleureusement comme tout le monde.

Notez que ce discours n'était point enveloppé par le sortilège d'une éloquence rare. Qui diable y résisterait ? Mais il y avait, sur la table, le petit dieu ovoïde et luisant, et il fallait bien se rendre.

Je me garderai bien de me prononcer sur le fond du débat, s'il y a un fond dans ce mystère et un débat dans cet entretien qui ne fut qu'un monologue.

Quand bien même le chauve, Monsieur Thiébaut, le général Nobile, le marchand de fromages, le Monsieur aux deux kilogs de charbon et la sœur du jeune homme assassiné viendraient me dire respectivement qu'ils ont des cheveux mais n'ont point d'appendice, que l'expédition arctique avait échoué et que les fromages se portent bien, que les deux kilogs de charbon ont été conservés sous un globe comme pièce à conviction, que l'agresseur a été pris et qu'il a effectivement une molaire absente au maxillaire inférieur et une gastrite tellement grave que seul M. Deibler pourra le guérir, il resterait ce fait, ce fait indubitable que plus de cinq cents personnes, qui ont du bon sens comme vous et moi, se contentaient de ces affirmations.

Les affiches apposées sur les murs de la ville avaient

promis formellement des « expériences et des démonstrations ». Personne ne s'est levé pour dire : « Monsieur, je ne suis pas chauve et, grâce à Dieu, j'ai conservé mon appendice ; je n'ai en poche ni briquettes de charbon, ni fromages ; mais vous avez cette pièce d'or au-dessus de laquelle s'affole la boule de métal, jetez-la au hasard dans la salle, et veuillez la retrouver à l'instant. Je suis tellement exigeant, voyez-vous, que je n'appellerais pas encore cela une *démonstration* ; mais je vous assure que cette expérience me causerait un plaisir infini. »

Qu'on m'entende bien : n'ayant aucune lumière sur cette question obscure, je ne nourris aucun mauvais sentiment à l'égard des sourciers. Pourquoi les corps n'émettraient-ils pas des radiations qu'un pendule ou une baleine de parapluie pourraient capter? Ni la physique, (ni la métaphysique) ne s'y opposent! Que le pendule oscille et que la baguette tourne à volonté! Celui à qui je m'en prends, c'est le public, le bon public qui n'est pas seulement composé de paysans et d'illettrés. — Qui sait, d'ailleurs, si les paysans seraient les moins rétifs? Un de mes confrères avait prêché aux environs d'Yvetot et démontré solidement je ne sais plus quelle thèse d'apologétique. Après cette belle démonstration, un vieux madré vint le trouver à la sacristie et lui glissa dans le creux de l'oreille : « On vous cré (croit), Môssieu le Prédicateur, on vous cré, mais c'est qu'on le veut ben. »

Non, il y avait là des hommes et même des femmes de tête, des professeurs, des étudiants... Personne n'a bronché ; à diverses reprises les applaudissements ont crépité. A la sortie, j'ai entendu un jeune abbé marquer son contentement. Ils étaient tous satisfaits, repus de paroles, l'imagination en feu.

Et tandis que, dans la nuit, rentrés chez eux, une foule d'auditeurs et d'auditrices cherchaient « quelque chose de rond » afin de savoir, avant de se coucher, si eux aussi avaient le fluide qui fait découvrir l'or et les assassins, je philosophais :

Demain, bonnes gens, vous vous moquerez de la crédulité d'autrefois. Nos pères avaient une poutre dans l'œil, il m'est avis qu'il reste une paille dans le vôtre. Ce soir, il importait peu, somme toute, que vous ne vous défendiez pas contre l'inoffensif pendule qui vous a certainement moins fait de mal que quelques heures passées en dehors de la vie, je veux dire à Hollywood ; mais demain vous ouvrirez votre journal et avec la même crédulité, la même touchante facilité moutonnière, vous croirez ce qui est imprimé. Comme vous placez mal votre scepticisme ! Comme vous seriez plus intelligents, plus forts, plus humains, de vous rendre à certaines vérités autrement fermes et vitales, car elles s'appuient sur la science même de Dieu, et de transporter ailleurs, sur un terrain où il conviendrait d'être moins facile que vous ne l'êtes, les exigences critiques dont vous vous flattez !

Certes, en pareille matière il ne faut pas oublier la parole d'Hamlet : « Horatio, il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en rêve votre philosophie ».

Cependant, je ne pouvais m'empêcher de songer à un autre mot de mon ancien maître, un jour que je rentrais d'une autre conférence d'un autre sourcier, aussi affirmative quoique moins effarante que celle-ci, — émaillée d'anecdotes dont plusieurs n'ont pu supporter l'examen (1) — je songeais à un mot du Père Lemonnyer, exégète doublé d'un Normand : « Mon ami, pour établir un fait, pour établir scientifiquement un fait, il faut une vie », et après un silence il ajouta, malicieux : « ... et encore ! »

M.-H. Lelong, O. P.

(1) Il convient pourtant de noter que ce sourcier émérite se flattait de distinguer, à l'aide de la baguette magique, le sexe de personnes incinérées depuis des siècles. Il percevait également les radiations de l'Eucharistie : c'est-à-dire qu'avant la consécration il captait les radiations du pain qui disparaissaient après le mystère de la transsubstantiation. Les théologiens sont priés de réviser la doctrine de la substance et des accidents de l'Eucharistie.

LES LETTRES ET LES ARTS

GINO SEVERINI. *Vers l'unité.*

Ce n'est point une théorie générale de l'art. Mais le grand artiste qu'est Severini propose ici à ses confrères quelques réflexions qui veulent jeter un peu de lumière chrétienne au milieu de tant de confusions...

PIERRE MESNARD. *Claudel et son critique.*

Claudel, « poète cosmique » parce que poète chrétien.

G. CONSTANT. *L'art hispano-mauresque.*
Professeur à l'Institut Catholique.

G. MAILLET. *L'exposition triennale de Milan.*

J. FOLLIET. *Deux films « sur » les enfants.*

Poil-de-Carotte.
La Maternelle.

Vers l'unité

La confusion est si grande, aujourd'hui, dans le domaine des arts, qu'il est à peu près impossible de faire l'unité sur une théorie générale, d'autant plus qu'on ne parle presque plus le même langage, tant certains mots comme : humain, abstrait, vérité, esprit, liberté, etc..., ont été souvent défigurés. Nous ne pouvons que donner des exemples, exprimer quelques idées personnelles, et fournir ainsi aux artistes des matières à réflexion.

Le centre du problème concerne la source d'inspiration, et, immédiatement après, la compréhension du métier, dont la plupart des artistes ont une idée assez vague et le plus souvent erronée.

Renoir, dont l'œuvre témoigne de l'esprit de mesure écrit dans sa lettre à Henri Mottez : « ... pour expliquer la valeur générale de l'art ancien, il faut se rappeler qu'au-dessus des enseignements du maître il y avait une autre chose disparue, elle aussi, qui remplissait l'âme des contemporains de Cennini : le sentiment religieux, la plus féconde source de leur inspiration... il existait alors une harmonie entre les hommes et le milieu où ils se mouvaient, et cette harmonie venait d'une commune croyance. Cela s'explique, si l'on admet que la conception du divin, chez les peuples supérieurs, a toujours impliqué les idées d'ordre, de hiérarchie, de tradition. »

La seule chose sur laquelle Renoir se trompait, c'était (après en avoir constaté l'importance) de considérer comme

disparu le sentiment religieux, et de croire les dieux seulement « nécessaires à notre imagination ». Il ne faut pas oublier que Renoir était très séduit par les idées de la Renaissance, et que réellement, en son temps, le sentiment religieux n'occupait pas la première place dans l'esprit des artistes. S'il avait vécu assez pour constater comment le Communisme, dans la Révolution russe, devient de plus en plus une religion qui veut remplacer le christianisme (1), il aurait compris que le sentiment religieux n'est pas mort, et que, au contraire, l'homme ne peut rien construire de fort et de viable sans lui.

D'ailleurs, la nécessité d'un principe éthique, auquel suspendre toute notre activité, apparaît plus ou moins évidente aujourd'hui, sinon à tous, du moins à beaucoup, parmi les artistes et les poètes ; plus difficile sera de préciser ce qui n'est que vague intention et de nous accorder sur le choix du principe, sur la nature de l'éthique, surtout après l'expérience surréaliste.

Nous avons été, un moment, très sensibles au désir de spiritualité et de dépouillement des surréalistes ; mais nous avons dû constater, depuis, que ce désir ne s'est jamais vraiment réalisé, précisément parce qu'ils cherchent l'esprit dans l'exaspération des sens, d'où une perpétuelle désillusion, et le désir de recommencement, qui ne peut se résoudre que par l'esprit de révolution pur.

C'est une faillite de plus à enregistrer. Vraiment ce n'est pas une éthique du mal, une éthique destructive et qui aboutit au néant, comme celle des surréalistes, sur laquelle nous pouvons refaire l'unité. Pour ma part, il y a bien longtemps que j'ai constaté le caractère essentiellement constructif de l'éthique chrétienne, de la morale catholique, et avant moi encore Renoir, qui écrit dans la

(1) Berdiaeff, *Vérités et Mensonges du Communisme* ; « Esprit », n° 1.

même lettre : « ... les règles établies sous son influence (l'influence du sentiment religieux) avaient des fondements si solides que, jusqu'à la période révolutionnaire, ce qu'il en demeura suffit pour maintenir l'art à un niveau supérieur chez les peuples de culture catholique. C'est à dessein que j'emploie l'expression *culture catholique...* »

Comment cette constatation a-t-elle pu être faite, d'une façon si éclatante, par un tel peintre, qu'on ne peut guère accuser ni de parti-pris confessionnel, ni d'intellectualisme, alors que des artistes intelligents de notre génération et des hommes cultivés ont totalement négligé un élément si important du problème de l'art ?

C'est que, en notre temps, uniquement attirés par un goût immodéré de la forme, nous nous sommes sentis, chacun, le détenteur de toutes les possibilités, et de la plus haute, de la seule vérité.

Et la plupart ne se doutent pas encore que cette attitude marxiste et communiste, qui consiste à « renier les efforts de la société précédente, chrétienne et philosophique (1) », équivaut à un suicide. Et ils se doutent encore moins, peut-être, que, malgré leur négation, tout ce qu'ils font et pensent de bien ils le doivent surtout à la pensée chrétienne (2).

Vraiment toute la Société moderne est encore bâtie en très grande partie sur une culture chrétienne, tandis que nous sommes nourris d'une morale anti-chrétienne. Ainsi nous agissons à l'égard du Catholicisme comme si nous

(1) Baudelaire, *Art Romantique*.

(2) Le caractère éthique du « merveilleux », à la base du surréalisme, n'est pas sans analogie avec le « surnaturel » du catholicisme, et, dit avec raison Berdiaeff, il y a encore analogie entre la Foi qu'ont les catholiques dans le « Jugement universel » et l'espoir des communistes dans le grand soir.

entrions dans une famille pour jouir de tous ses bienfaits, et, en même temps, bouleverser l'ordre de sa vie, utiliser tout ce qu'il y a de bon à notre avantage et contre les intérêts de qui nous donne l'hospitalité.

Ce sont là les raisons, peut-être, pour lesquelles tout ce qu'ont voulu faire en dehors du Catholicisme, depuis les matérialistes jusqu'aux surréalistes, absolument tout, a fait faillite. Et maintenant il n'y a plus qu'un espoir, c'est de fonder la spiritualité sur la Vérité, et cette Vérité, pour moi, et pour tous les Catholiques, c'est le Christ.

***

Beaucoup d'artistes ne trouveraient au fond aucune objection grave contre une éthique chrétienne ; ce qui les empêche d'y adhérer, c'est en général la peur de perdre leur liberté.

Il y a aujourd'hui, résultat de l'attitude prise par notre génération, une sorte de mystique de la liberté, surtout chez les générations des plus jeunes. Mais il faudrait nous entendre sur le sens profond et vrai qu'il faut donner au mot « liberté (1) », car il y a aujourd'hui deux libertés distinctes : la première est celle qui concerne l'acte créateur, et constitue la qualité fondamentale de la puissance créatrice ; la seconde, qui a pris corps pour des raisons historiques, moins essentielles à l'art et, l'on peut dire,

(1) A l'occasion du « Salon des Surindépendants », j'ai été obligé de traiter cette même question (*L'Ambrosiano*, Milan, décembre 1931). J'avais dans ce Salon des amis que j'estime et qui me sont chers, mais encore plus chère m'est cette sincérité absolue avec laquelle je pense devoir agir. Aujourd'hui la situation n'est pas changée : ce qu'on appelle « la crise » n'a, en général, rien appris ni aux artistes, ni aux marchands, ni à la plupart des critiques ; il faut donc finir par prendre un parti et assumer chacun sa responsabilité.

transitoires, est une liberté plus extérieure, une liberté de manière, de vêtement, qui est comme une proclamation fantasque de la vraie liberté.

La différence entre ces deux libertés est très grande, car l'acte *authentiquement* créateur est le plus libre qui soit, et porte inscrites en lui les lois d'un ordre supérieur et nouveau, tandis que les actions de la seconde liberté, précédant toujours le travail artistique proprement dit, sans y participer, ôtent à ce travail toute liberté, de sorte que, malgré la fière proclamation d'indépendance l'œuvre qui en résulte n'est pas libre du tout.

En poussant plus loin l'investigation de ces deux sens du mot : *liberté*, on comprend bien le mal dont souffre l'art moderne, car en somme la préoccupation principale relative à l'importance et à la valeur intrinsèque de l'œuvre passe au second plan, tandis qu'on met au premier cette volonté didactique, cet esprit expérimental, qui n'appartiennent pas au domaine du « faire », mais (déformation de l'esprit Picassien) à celui de l' « agir ».

Les raisons historiques et fatales, les nécessités pratiques qui nous imposaient, il y a quinze ou vingt ans, la proclamation de cette liberté extérieure, n'existent plus aujourd'hui ; les temps sont changés, nous devons donc préférer ce qui est essentiel, profond, durable, et donc cette liberté vraie, intérieure, qui est encore plus grande dans l'être qui a accepté la discipline féconde de l'éthique chrétienne. Il suffit de faire un bref examen de l'histoire pour nous convaincre qu'une telle éthique, loin de nuire à la personnalité, l'a au contraire aidée à se former dans une liberté spirituelle que justement on ne connaît plus aujourd'hui, et qui a permis de réaliser un art qui était profondément humain, tout en étant religieux. C'était le temps heureux où l'on n'avait pas besoin de signer les tableaux, ni de recourir à des « procédés », pour mettre

une évidente marque de fabrique, une étiquette visible sur l'œuvre; celle-ci montrait suffisamment la main et l'intelligence de l'ouvrier.

Il faut revenir maintenant à cette humilité, il faut nous décider à abandonner une fois pour toutes le style de vie, le mode de penser de la Renaissance; le temps est venu pour l'artiste de ne plus se considérer comme un demi-dieu, mais tout simplement comme un homme; un homme qui fabrique des objets dans lesquels il met quelque chose de plus que le menuisier met dans une table, mais à cause d'une vertu qu'il a reçue en don, et dont il n'a aucun mérite.

Cette attitude est le contraire de l'attitude d'orgueil (morale anti-chrétienne) qu'il a tenue jusqu'ici, et changera sans doute tout le style de sa vie. Le premier résultat, ce sera l'humanisation de son art qui, par l'humain reprendra contact avec la Société.

Il ne s'agit plus, chacun doit le comprendre, d'un art qui soit à lui-même sa fin dernière, d'un art libre jeu, pur plaisir; tout cela a fait son temps et il faut y renoncer; il s'agit à présent d'une activité vraiment humaine, tout en restant dans son ordre et ordonnée à sa propre fin. Un art donc intégré dans l'ordre humain tout entier qui finalement, au-delà des activités particulières, donne l'expression la plus profonde à chacune de nos actions (1). Il est évident que l'équilibre entre l'éthique et l'art, que nous désirons, n'est pas facile. Les surréalistes ont résolu le problème en sacrifiant l'art. Les communistes russes l'ont résolu, au fond, de la même façon, en imposant par la force un art mécanique et impersonnel duquel l'homme est absent.

En Russie, on veut un art collectif et social tout en

(1) « Tel est l'homme, tel est l'artiste. » (Gœthe.)

tuant la personnalité, en niant le principe spirituel de l'homme, c'est-à-dire ce qui, pour l'art, est essentiel. Sur ce chemin, je pense qu'on n'obtiendra qu'un fantôme d'art. Au contraire, un art collectif et social est possible si, tout en demandant à l'homme le sacrifice de son *individualité*, on lui laissait la libre disposition de son âme, qui constitue le centre de sa vraie *personnalité*.

Tout à l'heure, en faisant appel à l'homme pour redonner à l'art sa valeur humaine, j'entendais monter la première marche d'une échelle allant vers un art encore plus dépouillé, encore plus accroché à un principe éthique extérieur, un art, en somme, dont l'exemple se trouve pleinement réalisé dans celui du moyen-âge, qui était éminemment poétique, religieux, et social.

En réalité l'idée russe de faire sortir l'art de sa tour d'ivoire ne m'apparaît pas si absurde qu'elle peut le sembler à ceux qui s'obstinent à voir exclusivement dans la « peinture » toute raison de peindre. Ce qui est erroné c'est le principe éthique sur lequel on s'appuie en Russie « c'est cette combinaison de la vérité et du mensonge (1) » avec laquelle on voudrait bâtir une sorte de religion sans Dieu, qui ne peut nourrir d'une vraie spiritualité l'âme des artistes, et les aider à se réaliser authentiquement. Mais donnez-leur l'appui d'une pure Vérité, et vous verrez quelles sources de renouvellement, quelle force créatrice, quelle dignité on y puisera. Par conséquent, si un équilibre entre l'éthique et l'art ne pouvait se faire, je pense que c'est au bénéfice de l'éthique, pour le bien commun, et, en définitive pour le bien de l'art lui-même, que l'art doit céder quelques-uns de ses droits.

J'ai assez défendu, lorsqu'il était nécessaire de la défendre, l'autonomie artistique la plus absolue ; aujourd'hui la

(1) Berdiaeff, *Vérités et Mensonges du Communisme*; « Esprit », n° 1.

situation est tout à fait différente, et nous devons penser et agir en conséquence. A ceux qui me feraient l'objection de toutes les pressions qui peuvent venir du dehors et peser sur l'acte créateur, je répondrais que, ma propre expérience mise à part, il ne manque pas d'exemples dans l'histoire, montrant des maîtres unanimement respectés, qui ont subi et triomphé de toutes les contraintes, même les plus étrangères à l'art (1). Je connais, d'ailleurs, toutes les objections qu'on peut faire à ces idées, mais j'estime qu'elles n'ont qu'une valeur relative devant les exigences de l'heure présente. De sorte que, à mon sens, il y a intérêt à accepter de bon gré cette ordination de l'art au bien commun, même si le niveau artistique général devait baisser, et rester élevé seulement dans de rares exceptions. Je suis d'accord avec le manifeste publié par « l'Association des écrivains prolétaires russes » dans lequel est dit que : « seul ce qui résiste restera » ; c'est-à-dire ce qui est vraiment fort et authentique pourra rester (2) ; je suis d'autant plus d'accord qu'une telle attitude n'appartient plus au communisme intégral, basé sur l'égalité des valeurs, mais implique une idée de sélection et de hiérarchie de valeurs, ce qui, sur le plan spirituel, relève de l'éthique chrétienne, et, sur le plan social, du fascisme italien.

(1) La vie d'un Mantegna, par exemple, est là pour témoigner qu'on peut changer un personnage dans un tableau, ou même toute une composition, pour obéir aux ordres d'une grande princesse, et garder toutefois l'authenticité artistique la plus absolue. C'était, dans le cas de Mantegna, une pression sur l'artiste supportée avec humilité et abnégation. Aujourd'hui, dans l'art religieux moderne, on a beaucoup de peine à supporter seulement les entraves de la Liturgie. C'est là une faiblesse qu'il faut vaincre.

(2) « La seule question pour l'artiste est de n'être pas un faible », dit Jacques Maritain à propos de tous les buts humains que peuvent proposer les artistes. *Art et Scolastique*, Louis Rouart et Fils, Éditeurs.

*
* *

Machinisme

On a pensé un moment de chercher dans la machine une nouvelle source d'inspiration. Cette idée n'est pas erronée, toutefois il faut la débarrasser de tous les sophismes dont on l'a revêtue, si on veut vraiment en tirer un bon parti.

On croit généralement qu'on est à l'unisson avec l'esprit moderne parce qu'on en subit tout ce qui est extérieur, apparent, et transitoire, mais au fond il y a peu d'union entre le style de l'art et celui de la vie, et on a assez peu senti le rapport qu'il y a entre celui-ci et le style de la science. En réalité l'art gratuit, auquel nous étions dévoués, appartient au style de vie de la Renaissance ; quant à l'esthétisme dont est encombré l'exaltation de la machine, il n'atteint rien de profond pour inspirer la création artistique. Il ne suffit pas de copier une machine, ou des morceaux de machines, ce qu'il faut surtout c'est peindre avec le style d'une machine même un cheval, alors que bien des peintres modernes, le plus souvent, peignent une machine avec le style d'un cheval. En réalité une machine doit avoir une influence sur le style, et non sur l'objet de l'œuvre ; avec le style de la machine on peut donc faire même un art religieux, et, pourquoi pas? un art social.

Une autre erreur fondamentale empêche d'atteindre à ce style vraiment nouveau, et c'est que, en général, on croit que la machine, en changeant les conditions de vie matérielle et la psychologie, change aussi la spiritualité, dont l'art a besoin. Mais la spiritualité est au-dessus de la psychologie, et, venant des profondeurs de l'être, ne peut pas être atteinte par les conditions de vie extérieures.

Après les futuristes, les communistes ont voulu créer une mystique de la machine, mais ils ont dû s'apercevoir que la machine à elle seule ne peut pas faire une mystique, et en définitive ils ont dû prendre, pour y arriver, le même chemin que j'indique, mais ils l'ont pris à rebours : c'est-à-dire que leur mystique est la mystique même du christianisme renversé.

Car en réalité les communistes, comme les surréalistes dans leur mystique du mal, veulent faire la révolution avec les mêmes élans de l'âme qui ont fait les martyrs et les saints.

Nous sommes néanmoins d'accord sur l'idée de donner à la machine une importance très grande, et nous ne pouvons que constater son influence dans le monde, mais il faut tenir compte de ce fait, que la machine est entrée dans la vie sociale, sous une sorte de mystique matérialiste (libéralisme et technicisme américain, marxisme du communisme russe), et alors, au lieu de la dominer, de nous en servir pour le bien commun, on est dominé par elle, on s'est laissé entraîner à l'ivresse d'être mangé par elle, persuadé qu'il n'y avait pas d'autre salut que cette machine dévorante.

Les résultats en sont assez présents pour qu'il n'y ait pas besoin d'insister. C'est seulement sous l'influence d'une vraie mystique chrétienne que nous pouvons rétablir l'équilibre en faveur de l'homme, qui, au lieu d'être asservi, doit se faire servir par la machine.

En considérant celle-ci, non comme une statue d'une nouvelle divinité, mais comme un simple élément matériel, l'artiste pourra y trouver une matière précieuse, et même une source de sensibilité, le commencement d'un style en accord avec son époque. Mais à elle seule, elle ne peut constituer une source de spiritualité et d'inspiration. Il faut que cela soit clair dans l'esprit des artistes, pour

retrouver, autant que possible, une unité d'inspiration, non dans la seule machine, mais dans une atmosphère générale, dans une vision d'ensemble des choses, qui, encore une fois, ne peut être que celle apportée par le Christ.

Le style est justement la manière de traduire cette vision, et cela varie selon les époques : la nôtre, à cause du machinisme, doit être faite de *sobriété*, de *précision*, de *netteté*. Pas de transitions, pas de nuances, mais surtout oppositions et contrastes.

Ce style n'exclut pas la sensibilité, mais celle-ci devrait être plus aiguë et, en même temps plus dépouillée, et toujours soutenue par l'intelligence. Il faudra aussi une sensibilité toujours en éveil, pour capter, comme un poste de T.S.F., tous les courants qui peuvent la faire pénétrer à fond dans l'humain, et dans l'essentiel.

Contrairement à ce qu'on pense en général, une telle attitude très moderne n'est pas en accord avec les improvisations, et les rapides trouvailles du procédé si en faveur aujourd'hui. L'œuvre moderne ne peut pas être improvisée, ni rapide ; la machine n'est pas du reste non plus improvisée. On ne construit pas rapidement une machine, sa mise au point demande de longs efforts et du temps ; lorsqu'elle est réalisée, alors elle construit rapidement et « en série » les objets pour lesquels elle est faite. Or, les modernes, en prenant comme exemple la façon de produire de la machine, c'est-à-dire en standardisant l'art, en produisant « série », se trompent gravement, car c'est la façon de construire la machine qu'il faudrait prendre en exemple.

On peut construire une œuvre d'art, comme on construit une machine, c'est-à-dire avec patience, avec précision, avec science, et aussi avec amour, mais non comme la machine *fabrique*, c'est-à-dire avec indifférence et rapidité.

*
* *

Le métier

J'ai dit au commencement de cette étude qu'une des données du problème de l'art moderne, sinon la plus importante, était la compréhension du métier. « Il a d'abord une valeur morale », dit Paul-Henri Michel en nous faisant l'histoire idéologique de Léon-Baptiste Alberti (1), il a en second lieu une valeur esthétique. N'oublions pas qu'Alberti tenait pour *une chose presque divine* l'ouvrage bien fait (2). « Le métier a enfin et surtout une valeur sociale (3). » Que l'on ne me fasse pas dire que le métier remplace l'art, comme déjà il est arrivé. Car ce n'est pas la première fois que je défends ces idées, et ce ne serait pas la première fois non plus que l'on me reprocherait mon amour de la chose bien faite.

A la vérité, une œuvre contenant un rayon de vraie poésie, même si elle est mauvaise comme métier, peut m'intéresser davantage qu'une œuvre exécutée parfaitement et sans authenticité artistique ; mais il faut avouer que sur ce chemin on en est arrivé à s'extasier devant la plus petite tache ou le moindre signe portant les traces d'une vraie sensibilité ; beaucoup de peintres tremblent à la peur de détruire un morceau de peinture bien réussie, de sorte que assez souvent toute l'œuvre est sacrifiée à une trouvaille, à une partie restreinte du tableau. On en est arrivé à exalter les enfants et les fous, parce qu'ils ne

(1) Paul-Henri Michel, *La Pensée de L.-B. Alberti*. — Et il dit plus loin : « Le métier est en effet une forme, il est la forme par excellence du travail et, par là, le plus sûr chemin de la vertu, l'ennemi des mauvais désirs et des vaines curiosités. »
(2) *Ibid.* Société d'Éditions « Les Belles Lettres ».
(3) *Ibid.*

savent rien et vont droit à leur but ; tout cela a pu, jusqu'à un certain point, s'expliquer et se justifier jusqu'ici, mais maintenant il est temps d'en finir. Le but de l'artiste est de construire une œuvre selon toutes ses exigences ; il doit détruire son travail et le recommencer tant que cet objet n'est pas atteint. Pour l'atteindre il faut se soucier davantage du métier que de l'art, c'est-à-dire qu'il faut faire absolument le contraire de ce qu'on a fait jusqu'à présent. Car si le don artistique, si la poésie habite l'être fabricateur, l'œuvre qui sortira de son intelligence et de ses mains portera le rayonnement de sa poésie, sans que l'ouvrier s'en occupe. Il s'en est trop occupé jusqu'à présent, jusqu'à créer, par le « procédé », qui est la partie la plus basse du métier, une poésie artificielle à laquelle beaucoup trop de gens, même des plus éclairés, se sont laissés prendre.

Depuis longtemps j'ai défendu, inutilement pour les autres (utilement pour moi-même, heureusement), de telles idées, et je les défends encore aujourd'hui parce que j'y vois un autre moyen d'atteindre cette unité nécessaire et désirée.

Voici encore des paroles de Renoir qui sont à méditer : « En outre, on décorait les temples, aujourd'hui on décore les gares de chemin de fer : il faut bien convenir que nos contemporains sont, pour la source de leur inspiration, moins bien partagés que leurs devanciers. Mais, par-dessus tout, existait la condition essentielle pour réaliser des œuvres collectives, celle qui leur donne l'unité : les peintres possédaient le même métier... Toute la peinture, celle de Pompéi, faite par les Grecs, jusqu'à celle de Corot, en passant par Poussin, semble être sortie de la même palette. Cette manière de peindre, tous l'apprenaient jadis chez leurs maîtres ; leur génie, s'ils en avaient, faisait le reste.

« L'apprentissage d'un peintre ne différait pas, d'ailleurs, au temps de Cennino, de celui des autres gens de métier (1). » Ces dernières paroles sont très importantes. Que l'on décore un temple ou une gare, ou un hôtel, la question n'est pas là, car dans tout on peut mettre la même « source d'inspiration » et le même « métier »; la question réside dans la nécessité d'apprendre le métier de peintre comme on apprend le métier d'imprimeur, de mécanicien, etc...

En conclusion je voudrais conduire les artistes à se considérer, à se conduire, comme des artisans ; la question sociale serait résolue à son tour par le système des *corporations* qui donne en Italie les meilleurs résultats, et dans lequel il faudrait réintroduire l'esprit de « compagnonnage » qui a permis jadis de transmettre oralement tant de traditions et de secrets de métier sur le point de disparaître aujourd'hui. Mais les sociologues vous diront que, non seulement dans les arts, mais dans tous les corps de métier, la machine remplaçant de plus en plus l'homme et ses capacités, l'apprentissage tend à disparaître. Et alors nous dirons aux sociologues que nous attendons d'eux qu'ils remettent l'homme à sa place et la machine à la sienne, faute de quoi le désordre actuel ne fera que s'accentuer, et aucun moyen humain ne pourra résoudre ce qu'on appelle « la crise ».

Et puisqu'un ordre nouveau ne peut se faire qu'en vertu d'une éthique, le problème est toujours lié au côté moral et spirituel, de sorte que, non seulement l'artiste, mais tout homme qui a une dignité, une aspiration élevée à défendre, devra prendre position : pour les faux

(1) Lettre d'Auguste Renoir à Henri Mottez. Préface du livre de Cennino Cennini.

dieux des bolchevistes, ou pour le vrai Dieu des Chrétiens, pour la matière divinisée ou pour l'esprit.

*
* *

Conclusion

Je n'ai pas voulu, je l'ai dit au commencement, construire une théorie générale de l'art, mais soumettre à mes compagnons de travail des témoignages, et des pensées qui m'ont été suggérées le plus souvent par ma propre expérience. Je les engage à réfléchir, eux aussi, à ces problèmes très actuels, car il me semble que vraiment l'artiste ne peut pas se tenir à l'écart, et se désintéresser de ce qui se fait autour de lui sur le plan social et spirituel. Je dirais même qu'il a le devoir de contribuer à l'effort commun avec toutes ses forces et ses qualités. Il a le devoir, en outre, étant donnée la nature de ses possibilités, de marcher en avant, au lieu de se laisser traîner par les événements ou de subir de mauvaise grâce ce qu'il ne peut éviter. Pour tout cela il aura besoin de beaucoup de force, de prudence et d'amour, car il lui faudra accorder dans son esprit des choses souvent contradictoires, afin de réaliser authentiquement son art tout en l'ordonnant au bien commun.

En laissant le chemin de l'orgueil (esthétique de la Renaissance, dialectique humaniste), pour celui de l'humilité (esthétique du Moyen Age, éthique chrétienne), beaucoup de problèmes se simplifieront d'eux-mêmes, et spontanément se réalisera cette unité dont l'art moderne a besoin pour faire corps à nouveau avec la Société.

Gino Severini.

Claudel et son Critique

Quand j'étais élève de rhétorique, mon maître d'alors — excellent, du reste — me demandait parfois, dans une de ces brusques boutades dont il secouait notre zèle : « Avez-vous lu LE livre sur la question? — Car, ajoutait-il, il y a toujours un livre sur la question, et il n'y en a jamais qu'un. »

Nous avons aujourd'hui un livre sur Paul Claudel (1), et, quelque intéressantes qu'aient été à leur heure les critiques passées (et en particulier la belle « étude » de Rivière), on peut dire que l'ouvrage de Jacques Madaule les domine de si haut que nous n'entrevoyons guère la possibilité d'un successeur plus perspicace et plus aimable. Rendons grâce à l'éditeur audacieux qui sut accueillir dans « Les Iles » cet important territoire sur lequel veille « Le génie de Paul Claudel », et partons vite à la découverte en compagnie du guide impatient qui nous fait signe, de la rive.

Ce guide est un enfant terrible. Il a même oublié, avant de nous accueillir dans sa barque, les insignes de ses fonctions. Pas la moindre livrée de critique : pas de ce jargon scientifique, ni de ces édifiantes statistiques qui rassurent le voyageur pressé sur l'orthodoxie du commentaire. Et cependant si vous poussez l'indiscrétion jusqu'à lui reprocher de négliger les dates et les incidents biographiques, le guide se fâchera tout rouge, vous démontrant pertinemment que lui seul est le vrai critique et que les concurrents ont gâché le métier : « L'histoire littéraire et la critique sont deux choses

(1) Jacques Madaule, *Le génie de Paul Claudel*, lettre-préface de Paul Claudel : « *Les Iles* », Desclée de Brouwer, éditeurs, 1 vol., 457 p.

très différentes. La première étudie les laves refroidies. Mais pour l'autre le monde n'a pas cessé d'enfanter et d'être à chaque instant nouveau (1). » Soit, direz-vous, mais il vaudrait peut-être mieux que ce monsieur connût l'histoire ! — Attendez, attendez, touriste imprudent et trop pressé : qu'il soit bientôt question de l'Espagne baroque ou de la dynastie mandchoue, vous serez plus que rassuré — et si par malheur Claudel vient à tracer des méridiens et des parallèles pour accrocher son île à l'univers, notre critique en éprouve une volupté si visible qu'il faudra bien lui concéder, contre l'attente la plus naturelle, une indiscutable compétence en matière géographique.

Mais ce jeune homme bouillonnant ne tient pas à momifier son modèle, ni à éteindre son volcan. Qui sait si justement il ne s'est pas porté vers la grande terre claudélienne parce qu'elle est fertile et luxuriante, encore en proie à la féconde étreinte de la vie? Qui sait si notre critique ne porte pas lui-même un feu violent et souterrain, si le lyrisme de son œuvre ne rejaillira pas un beau jour dans un élan plus autonome? En tout cas nous avons ici un fait aussi sympathique que rare : un écrivain à l'œuvre immense et débordante, encore plein de sève et de créations prochaines, et un jeune homme qui a déjà assimilé cette richesse et réglé le rythme ému de son cœur sur le puissant battement du poète. Cette communauté d'idéal, cette communauté de vie du critique avec son modèle, quelle rafraîchissante nouveauté, en l'année 1933, après Souday, après Lasserre, après M. Thérive et le dauphin Mornet! L'âme de Faguet, que Jacques Madaule a dû rencontrer à travers bien des coins de rue et des corridors de lycée (2), semble ressusciter ici avec une fougue et une ardeur nouvelles. Depuis ses beaux ouvrages sur Rousseau nous avions perdu le secret de ces études où l'on expose l'homme, non pas dans sa petite histoire et ses comptes de

(1) *Op. cit.*, p. 14.
(2) Jacques Madaule a éte, comme Taine et Faguet, professeur au lycée de Poitiers.

blanchisseuse, mais dans l'œuvre où il s'est livré au prix d'un effort douloureux, plus sincère et plus vrai que la vie.

« *Comprendre* — a dit Claudel — *c'est prendre avec soi.* » M. Madaule a suivi le conseil à la lettre, et il s'en est bien trouvé : il était juste que le premier essai d'une critique claudélienne eût pour objet la personne et l'œuvre même de Claudel.

∴

Cette œuvre *poétique* est avant tout une œuvre *noétique* : c'est là ce que Claudel a maintes fois laissé entendre. « *Poète, j'ai trouvé le mètre. Je mesure l'univers avec son image que je constitue* »; telle est la devise qu'arbore fièrement notre auteur (1). Le poète reprend ici son message initial, et sa dignité naturelle qui le plaçait jadis à côté du pontife et du philosophe. Il ne s'agit plus seulement de chanter en des vers sonores les déceptions sentimentales d'un être mal accordé au monde et à la société : le Poète a mieux à faire, il collabore à la grande œuvre de connaissance dans laquelle l'univers prend conscience de lui-même. Cette œuvre, il la parfait et il l'achève, car seul il a la magie du verbe et seul il saisit ainsi à la source des mots et au détour des périphrases le rapport secret qui lie entre elles les créatures et les ordonne en une indicible harmonie. Un grand poète est donc celui qui nous livre en son œuvre une vision du monde (et cela suffit à nous donner aussitôt la vraie mesure de Victor Hugo).

C'est donc à très juste titre que le critique a isolé dans l'œuvre de Claudel les principaux ouvrages où se précise la conception de notre auteur. L'Art Poétique, la Connaissance de l'Est, les Cinq grandes Odes, forment ainsi au centre de l'œuvre un bastion sacré auquel il faut donner l'assaut si l'on veut vraiment saisir le cœur du poète. Le premier ouvrage, le plus fondamental à notre avis, n'avait, jusqu'à M. Madaule, jamais encore été goûté à sa véritable valeur : nous y voyons

(1) *La Maison fermée*, p. 165.

quant à nous le plus grand et peut-être le seul véritable traité métaphysique de l'époque contemporaine. Personne, certes, n'a aussi bien vu que le poète la valeur de « composition » de l'Univers, la relation des parties au tout, le sens de l'individu comme expression et miroir de l'ensemble, la portée véritable du temps, qui accomplit et qui résoud, transformant le rapport en musique. L'insuffisance de toute créature à traduire le rythme total, le mouvement qui la porte à rechercher dans les autres êtres la satisfaction de son inquiétude essentielle, voilà ce qui justifie l'intervention du poète. Délaissant l'usage vulgaire des choses, les évoquant, plutôt qu'il ne les nomme, avec son mètre, le poète saura ressusciter leur vie intime, leur rendre leur valeur de signe et reconstruire dans son allégresse verbale, l'élan mystérieux qui réunit la Création : « *Parle donc, ô terre inanimée entre mes doigts!* » La poésie est donc œuvre de connaissance, et elle a, pour donnée, l'univers.

Cette mission, Claudel — d'après M. Madaule — en prend plus nettement conscience dans ce livre si net et si dru qui a pour nom *Connaissance de l'Est*. C'est la première « compréhension » effective que le poète effectue d'après sa méthode, une mesure de la Chine sur le plan de l'éternité, dans la conscience du poète.

Mais le message du poète prend un sens, une portée inattendue, quand celui-ci se révèle chrétien. C'est que cet univers à nommer et à comprendre porte en lui une marque divine, qui se retrouve, encore plus pénétrante, au cœur même de son héraut. C'est désormais à Dieu que doit tendre tout ce travail, par lequel l'homme comprend l'homme, l'humanité la nature, avant de rejeter le tout vers le Créateur, dans un grand jaillissement de paroles. Le poème n'est plus seulement l'évocation, mais la Dédicace du Monde, que le poète offre joyeusement à son auteur comme le prêtre antique, au moment des moissons, décernait à Cérès les symboliques prémices.

Tâche périlleuse, car au moment où il offre le Monde, le chrétien risque d'en trop éprouver la saveur et de garder son

encens pour quelque idole interposée, quelque divinité de chair et de sang qui détournera son regard, son culte et son offrande. Tâche inutile et vaine peut-être, car le poète, s'il trouve Dieu en lui, qu'a-t-il besoin de s'attacher à la gloire terrestre, et à ce jeu de rassembler des créatures? M. Madaule a fortement dépeint la tragédie du poète chrétien, rivé au monde non seulement par sa chair, mais par son œuvre, et visité cependant par l'esprit divin. « Le poète est celui qui subit au maximum la double traction, car il ne s'abandonne pas à la terre comme le commun des hommes; ni à Dieu comme les Saints. Mais il est poète dans la mesure précisément où il sert de point d'application à deux forces contraires (1). »

C'est la conscience progressive de ce déchirement intime qui fait des *Cinq grandes Odes* un des sommets de la poésie française. Rivière ne s'y était point trompé. Jacques Madaule en nous les commentant abondamment à l'aide de *l'Art Poétique*, achève d'en dégager pour nous le sens émouvant et profond. « La Muse qui est la grâce », en particulier nous apparaît désormais d'une portée considérable, et pour transposer le titre du chef-d'œuvre de Schubert, nous serions tentés aujourd'hui de voir dans cette ode poignante « le Moment Poétique » de la conception claudélienne.

*
* *

Cette vision du monde, cette difficulté de l'offrir à Dieu à travers un être de chair et de désir, voilà si l'on peut dire les données métaphysiques du problème.

Mais le poète ne résoud pas froidement les questions dans le calme labeur d'une étude de cabinet. A l'élément noétique s'ajoute en lui l'élément lyrique.

Lyrisme de conception, tout d'abord. C'est avec une vie d'homme, sensible et parfois passionnée, qu'il cherche la

(1) *Op. cit.*, p. 198.

voie raisonnable. Rien d'une déduction abstraite, même cette inscription douloureuse dans le Temps qui est l'histoire d'une âme en quête. Il faudra beaucoup d'années, beaucoup d'épreuves à Claudel pour édifier son équilibre intime de poète chrétien, purifier assez son cœur de chair pour y consacrer à son Dieu l'offrande de la création.

Lyrisme d'expression, enfin. Cette marche passionnée vers la vérité, cet effort douloureux pour l'atteindre, cette saisie complexe et fuyante avec son goût de singulier, ces épanouissements brefs avant le triomphe final, ne souffrent pas la forme d'un traité ni même d'un poème. C'est le drame aux mille ressorts, débordant de force, de vie et de possibilités rapides, qui en sera l'expression naturelle. Les contrastes, les heurts, les catastrophes, la bouffonnerie magnifique et joviale — sur laquelle notre critique n'a peut-être pas assez insisté — sont autant de moyens adéquats pour traduire à la fois la réalité profonde et contingente des objets et la recherche passionnée qu'en fait l'auteur. C'est pourquoi Jacques Madaule a tout à fait eu raison de consacrer la seconde partie de son œuvre à « la pratique », c'est-à-dire à la réalisation esthétique et vivante du but d'abord conçu et défini plus haut.

Nous n'insisterons pas sur l'étude très pertinente du vocabulaire, du mètre et du rythme claudéliens, nous contentant de mettre en relief ce que le critique appelle si justement « *La Conquête poétique du Monde* »; c'est la résolution dans l'œuvre même du conflit initial entre le dessein du poète et l'adoration du croyant, le message accompli par les acteurs du drame dont les péripéties émouvantes reflètent l'ascension de l'auteur.

Tête d'Or est une première esquisse, préchrétienne, de cette tentative pour achever la création. Tête d'Or est un conquérant qui voulait réunir la Terre et réunir les hommes : il meurt au moment même d'achever la soudure de deux mondes. Son échec, nous montre fortement M. Madaule, est celui de tous les conquérants, de tous les impérialismes. A la base de ces grandes tentatives, que les médiocres jugent insensées,

il y a le désir d'une humanité retrouvée et d'une Babel effacée. Mais Alexandre et César, Charles-Quint et Napoléon, l'Allemagne et les Soviets et l'Amérique, tout cela échouera car il n'est aux hommes séparés par leurs crimes d'autre unité que le corps de l'Église, et d'autre universelle sujétion que celle du Christ-Roi.

Déjà Tête d'Or nous présentait la douleur comme nécessaire à l'accomplissement obscur des grands desseins. C'est d'elle que va désormais découler la solution chrétienne du conflit. La douleur nous purifie et nous achève, elle ouvre en nous du même coup passage à Dieu et à la Joie. C'est le grand cri qu'elle arrache au poète dans ce sublime *Partage de Midi* où le drame trahit si directement l'holocauste décisif du désir tenace et de la sensibilité charnelle. Désormais la bouche est pure et pourra chanter Dieu : la paix est installée sur les ruines, la joie des élus ne tardera pas. C'est la conquête de soi-même, la plus dure de toutes, la plus agréable offrande que reçoive le Créateur.

Le Repos du Septième Jour nous montre un drame semblable répercuté sur tout un Empire : la fin en est identique et c'est du coup la Chine tout entière qui vient dans l'œuvre du poète se prosterner devant le Dieu du Ciel. *La jeune fille Violaine*, *l'Otage*, autant de thèmes analogues, mais cette fois plus riches et plus orchestrés, si bien que quelques-uns en ont perdu le fil. Sans doute les personnages gagnent-ils en complexité, sans doute la vérité de l'action demande-t-elle des délais plus longs pour s'exprimer (pour l'Otage il faudra trois pièces !) : Mais la vérité humaine, le procédé poétique n'ont pas changé. Toujours une conquête de l'univers, une pacification des âmes, un appel à la joie, à l'unité. *Violaine*, ou la paix dans le Tardenois — *l'Otage*, ou la victoire de l'esprit : à travers une série de catastrophes et de crimes un sacrifice porte ses fruits, suffisamment épuré par la souffrance et par la mort.

Encore un effort nouveau et c'est la fresque grandiose du *Soulier de Satin* dont la scène est toute une époque, un univers entier, le monde ibérique sous Philippe II. Là aussi

nous voyons des âmes, purifiées par le malheur, peser en quelque sorte cet univers par leurs mérites et cimenter de leurs souffrances, de leurs prières cet édifice à dessein baroque et d'une truculence réjouissante. Claudel est à ce moment maître complet de son art. L'invraisemblable puissance de ce drame est si peu le signe d'un désordre ou d'une confusion naturelle qu'il édite à la même époque les *Cent phrases pour éventail* dont le vent classique et pur laisse pantois les amateurs de Valéry et qui n'en sont pas moins au dire de notre critique de vrais « poèmes franciscains (1) ».

Ce mot était peut-être la conclusion naturelle de ce bel ouvrage. En évocant le Pauvre d'Assise et sa poésie inspirée, son attitude vis-à-vis du monde et de son Créateur, nous comprenons mieux comment un homme peut recevoir le titre de « poète cosmique » et rester néanmoins un poète chrétien. La vision chrétienne de l'univers, la conception du Poète rassembleur et héraut de la Création, l'offrande de ce monde dans un cœur purifié par la souffrance, dans une œuvre véritablement dramatique et naturelle, c'est cela — n'est-ce pas, Jacques Madaule? — LE GÉNIE de Paul Claudel.

PIERRE MESNARD.

(1) *Op. cit.*, p. 389.

L'art hispano-mauresque

En un magnifique volume qu'édita luxueusement la Maison Van Oest (1), quatre-vingt-trois figures et quatre-vingts belles planches hors-texte illustrent un texte précis, lucide et entraînant, où l'histoire prête son appui à la critique et explique, au cours de trois siècles (930-1220), les sources, le développement, les variations d'un art qui n'est point la création du prétendu « génie arabe », mais auquel l'Espagne a fourni sa véritable substance et ses artistes. Nous pouvons en voir encore plus d'un monument conservé en Andalousie, à Tlemcen, à Fez, à Rabat, à Marrakech. Nul livre ne saurait mieux préparer à un voyage instructif ou artistique dans l'Espagne méridionale et au Maroc.

C'est à Cordoue, jadis capitale musulmane et ville d'Orient, qu'il le faudrait commencer. Sa mosquée, de 786 à 987 trois fois agrandie, est l'œuvre la plus parfaite de l'art hispano-mauresque à ses débuts. La cour aux ablutions (*sahn*) entourée de galeries aux colonnes antiques, les dix-huit nefs dont les arcs à fer à cheval superposés retombent comme une lourde ramure sur la forêt de minces colonnes de marbre aux chapiteaux variés et richement ouvragés (trouvaille hardie qui ne fut plus répétée mais servit de base au décor hispano-mauresque), les coupoles sur nervure et les coupolettes lobées, le *mihrab* où les dalles sombres de marbre sculpté, les stucs ciselés et dorés s'unissent aux jaspes et à l'éclat des mosaïques, tout cela reste une des merveilles de l'art omeyade du X^e^ siècle. La mosquée de Bab Mardoum à Tolède, aujourd'hui église du Cristo de la Luz, en est aussi un spécimen, petit mais charmant. La brique pour la première fois y fait son apparition, et comme appareil et comme décor, trahissant là l'influence abbasside. Aux environs de Cordoue, là où les dernières pentes de la Sierra Morena rejoignent la

(1) *L'art hispano-mauresque des origines au XIII^e^ siècle*, par Henri Terrasse, Van Oest, 1932, in-4°, XVI-303 p. Tome XXV des Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines.

plaine, des fouilles non encore terminées ont mis à jour les ruines de la cité blanche et du palais aux quatre mille colonnes de Madinat az-Zahra, que fit édifier le fastueux calife Abd ar-Rahman III (912-961). On y peut étudier la manière de bâtir à cette époque, le plan du palais, la façon dont on le décora, usant de la peinture sur enduit, du pavement polychrome, de la sculpture sur pierre aux dessins géométriques ou aux types floraux dont les origines sont byzantines.

Au XI[e] siècle, après la chute des Omeyades, les *Reyes de Taifas*, princes plus espagnols que musulmans, comme les Abbadides de Séville, qui furent vassaux ou alliés des princes chrétiens, leurs voisins, conservèrent en leurs capitales dispersées des écoles musulmanes qui construisirent des forteresses, embellirent les villes, décorèrent les palais, tel celui de l'Aljaferia de Saragosse, aux ornements d'un maniérisme habile et charmant.

Avec les Almoravides (1086-1148) qui, partis des confins sahariens, réunirent en un empire l'Afrique du Nord, d'Alger à l'Atlantique, et l'Espagne musulmane dont ils déposèrent les roitelets, l'art andalou conquit le Maroc et reflua vers l'Est. La grande mosquée de Tlemcen, avec son *mihrab* où le jour filtre entre les arceaux et les palmes d'une coupole qui semble de feuillage, la Qarawiyn de Fez avec sa chaire quasi ciselée, en demeurent les deux œuvres les plus belles.

L'empire almohade qui leur succéda en 1148, malgré ses origines puritaines, éleva des villes et de somptueux monuments au décor de briques et aux revêtements de terre émaillée : Taza et sa mosquée; Rabat avec ses portes d'une composition sans défaut où parfois la décoration pressée s'oppose à la nudité des tours, avec sa mosquée inachevée, unique par ses dimensions et d'une majesté toute romaine; Marrakech et la Koutoubija, interdite à l'infidèle, mais dont l'appareil de M. Terrasse nous révèle l'art sobre, le décor large, plein de mesure et de sérénité, les coupoles à stalactites et le *mimbar* (chaire), merveille de travail minutieux, sûr et parfait; la mosquée abandonnée de Tinmel, berceau de la dynastie, au cœur de l'Atlas.

L'art hispano-mauresque, à ses débuts, mêle à certaines traditions wisigothiques des formes syriennes, et prolonge l'art hellénistique de Byzance, qui longtemps encore exercera

sur l'Espagne son influence. A ces premiers éléments il ajoute, au X^e siècle, en des combinaisons originales et harmonieuses, les apports mésopotamiens de l'art abbasside, qui bien plus tôt avait envahi la civilisation musulmane. Au commencement du XIII^e siècle, la synthèse est complète, avec tous les thèmes élémentaires du décor. Mais sa merveilleuse aisance dégénérera, au XIV^e siècle, en une tradition étroite, cause d'une décadence plus rapide que dans le reste de l'Islam. Du moins aura-t-il survécu à l'écroulement de l'Espagne musulmane, en adaptant sa technique parfaite et ses formes traditionnelles aux édifices religieux ou profanes des vainqueurs. Il devient l'art *mudéjar*, dont M. Terrasse nous explique la naissance et la survivance. Déjà il avait étudié l'art mozarabe qui coexista, chez les chrétiens, avec la domination musulmane, et il avait recherché les influences de l'art hispano-mauresque sur l'art roman de France et d'Espagne — ce qui fait de son ouvrage un ensemble aussi complet que nouveau. Une conclusion détaillée et lumineuse clôt un livre dont le charme n'est pas moins grand que la science et l'érudition.

En le lisant, en y admirant les planches, presque toutes dues à l'auteur, je revoyais sa demeure hospitalière de Rabat, où il nous montrait la collection unique des fabuleux châteaux des « seigneurs de l'Atlas », qu'il complète au jour le jour, à mesure que nos armes occupent les régions insoumises. Il me rappelait E. Bertaux qui, chargé d'une encombrante *camera*, parcourait les régions jamais visitées de la Calabre et de la Basilicate, pour recueillir la précieuse documentation de sa thèse sur l'*Art dans l'Italie méridionale* (1904). Temps et lieux ont changé; mais c'est la même ardeur scientifique, le même *labor improbus*, la même sûre et modeste érudition.

G. CONSTANT,
Professeur à l'Institut Catholique.

L'Exposition triennale de Milan

L'Italie fait en ce moment un gros effort d'urbanisme et d'art décoratif, et l'Exposition de Milan est particulièrement intéressante à ce point de vue.

Les grands travaux de Rome : dégagement du forum romain, construction du stade Mussolini et de la Cité universitaire, n'y sont pas tous représentés, non plus que les transformations de Bari et de l'Italie méridionale et les nouvelles fermes des Marais Pontins, mais nous pouvons pourtant en prendre une idée suffisante.

On trouve aussi les maquettes du Palais de Justice de Milan par Mazzoni, Faravelli, Ponti, Placentini, du stade Mussolini à Turin par Bianchini, Fagnoni, Ortensi, de l'Exposition de la Révolution fasciste par Sironi, Libera, de Rienzi, Funi, Terragni, Pratelli. Il y a même des projets futuristes de Sant'Elia qui, chose amusante, sont expliqués en français.

Mais quel chemin parcouru depuis l'Exposition des Arts décoratifs, à Paris, en 1925! Cette fois, l'Italie est entrée résolument dans l'art moderne. Et ses réalisations sont intelligentes, sobres et souvent puissantes.

Elle a fait des tentatives analogues dans les maisons privées et la décoration d'intérieurs, et elle a complètement abandonné les pastiches d'ancien.

Cette exposition de Milan comprend, dans les charmants jardins qui se trouvent derrière le château Sforza, un grand bâtiment décoré de peintures par Chirico et où sont exposés les maquettes, photos, plans et les objets d'art de tous les pays; elle comprend aussi, dispersées alentour, diverses réalisations de maisons. Maisons de vacances ou de week-ends, simples, pratiques, économiques; maisons pour artistes et artisans, chalets de montagne, maisons bon marché, etc. L'ensemble est sympathique. Mais il faut dire qu'il ne nous apporte rien de bien neuf, à nous autres. Il y a longtemps que nos architectes sont passés maîtres dans le maniement du béton.

Ce qui est curieux, justement, c'est l'uniformité de cet art moderne. Comme le gothique, comme le baroque, il semble

s'implanter dans tous les pays avec ses caractères propres. Il en est de même, d'ailleurs, pour l'art décoratif, et l'on retrouve les mêmes formes dans tous les pays.

Pourtant, certains d'entre eux gardent leurs techniques particulières, et l'on peut remarquer d'abord en Italie cette villa construite par Focchi, Lancia, Marelli et Serafini, qui rappelle certaines constructions du bord des lacs lombards, et cette maison de bois d'Emilio Lancia.

La Hollande, dont on connaît l'architecture de brique, expose ici d'amusants vitraux peints sur verre — ce qui n'est pas tout à fait conforme à la technique du vitrail — mais dont le dessin est plein d'esprit : l'Eau, l'Électricité, le Feu, l'Amour, la Vie, le Songe, y sont représentés. Ils sont l'œuvre de Joep Nicolas. Un cheval en haut-relief, dont le « matériau » est une sorte de brique noire, rappelle les frises de Suse.

La Suisse est très bien représentée aussi par le groupe romand de Saint-Luc : A. Guyonnet et F. Dumas, architectes, P. Monnier et E. Buretti, directeurs des travaux, M. Feuillet, orfèvre, Cingria, verrier, E. Baud, sculpteur. L'œuvre de ce dernier est particulièrement séduisante.

L'Europe centrale, et spécialement la Hongrie, garde aussi son caractère et le témoignage d'un art rustique toujours vivant.

A l'entrée de la section française, veillent la Victoire et la Force de Bourdelle, et la plupart de nos artistes sont là. Choix forcément incomplet. Mais la présence de Marinot suffit à affirmer le goût français.

Quant à l'Italie, là où elle est vraiment originale, c'est dans la dentelle. Là, le modernisme est interprété de façon tout à fait personnelle. Les points y sont extrêmement divers ; le style est tantôt régulier, tantôt fantaisiste, mais toujours charmant et plein de trouvailles. Il faut citer l'Union féminine nationale à Rovereto, Anita Puggelli à Monza, Antonietta Brunetto à Monza, Belgir à Milan, l'école Borretti à Milan, l'école Vendramin Corner à Venise, Pia di Valmarana à Venise, Marianna Matzei del Boscia à Florence, Del Soldato Bardi à Florence.

Mais il serait injuste de négliger la céramique, en particulier les œuvres de Pietro Melandri, celles de la manufacture Richard-Ginori, de la société céramique italienne Laveno,

de la manufacture de Cantagalli, dont le modernisme sait rester italien. Les verreries rustiques de Taddei d'Empoli utilisent un gros verre couleur bouteille, qui est caractéristique. Trois sortes de tapis sont représentés : uni, à grands dessins et à petits motifs de couleur. Citons un tapis uni, à deux hauteurs de laines, par la Mita de Nervi. A remarquer aussi les jolies étoffes de Vittorio Ferrari et tous les objets en paille et rotin présentés par l'Enapi, institution de l'État qui pourvoit aux petites industries d'art et à l'artisanat. Pour terminer, nous dirons un mot de la chapelle ronde qui se trouve dans le jardin. Elle a été construite par Cassi, Romelli, Cabiati, Marchetti. Une originale *Résurrection* de Morelli décore l'abside. Les sculptures de Lodi et l'orfèvrerie sont aussi à signaler, ainsi que la *Crucifixion* de Carpi qui se trouve au-dessus de la porte d'entrée.

Cette exposition témoigne donc d'un effort de renouvellement très intéressant.

GERMAINE MAILLET.

Deux films « sur » les enfants

Dans la misère intellectuelle et morale du cinéma français, que dénonçait naguère ici même René Bizet et qu'il faut bien, hélas! constater, on est heureux de voir surgir deux beaux films qui sauvent l'honneur : *Poil-de-Carotte* et *La Maternelle*. Ils se ressemblent, d'ailleurs. Ce sont des œuvres bien françaises, caractérisées par la mesure, le goût, la fraîcheur du sentiment, la simplicité des moyens; et de plus, l'un et l'autre, ils sont « sur » les enfants. Je dis bien : *sur* les enfants, et non *pour* les enfants. Les parents commettraient une grosse imprudence en y conduisant leurs fils et leurs fillettes, sous prétexte qu'il s'agit de bambins.

* * *

Poil-de-Carotte, déjà plus ancien, nous arrêtera moins longtemps. Il porte à l'écran le court roman de Jules Renard,

que certains tiennent pour un chef-d'œuvre, tandis que d'autres proclament qu'il est le type du faux chef-d'œuvre. Nous pensons que le livre de Jules Renard ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité. A la fois cruel et douloureux, très humain sous la glace de l'ironie, il émeut jusqu'à la souffrance; mais un manque de souffle et le soin excessif de la forme l'empêchent d'être un livre qu'on aime et qu'on relit. Cependant, *Poil-de-Carotte* est devenu un type. Tout le monde connaît l'histoire de ce pauvre gosse, tyrannisé par une mère hypocrite et acariâtre, berné par son frère et sa sœur, ignoré par un père distrait. Tête à gifles et bras à corvées, il deviendrait peu à peu ce que sa mère le croit, si, un jour, son père ne le découvrait et ne lui rendait un peu d'affection.

Le cinéma n'est pas ironique. En passant par le studio et le commerce, l'œuvre de Jules Renard perd son reflet d'ironie, ses allusions pincées, ses terribles sous-entendus. Même le mot fameux : « Tout le monde ne peut pas être orphelin », devient simplement un cri de douleur. Car l'histoire demeure cruelle, avec des passages presque insupportables à cause de leur extrême tension, notamment lorsque le malheureux gamin, poursuivi par son double, tente de se suicider, d'abord dans un étang dont l'éclat trouble l'attire, puis dans un grenier sinistre, où les rayons de lune éclairent le nœud de la corde fatale. Un pathétique pénible jusqu'à la crispation nerveuse.

Julien Duvivier, auteur de l'adaptation cinématographique, a réalisé des prodiges d'habileté technique. Ses extérieurs — de frais paysages nivernais, la campagne de chez nous dans sa virginité — encadrent l'action comme il convient et détendent les spectateurs. Les dialogues de *Poil-de-Carotte* avec son double réalisent une heureuse idée, qui transpose, dans la perspective du cinéma, les débats intérieurs de la conscience. « Personne ne t'aime », dit le double. Et c'est poignant.

Les acteurs sont admirablement choisis. Une Madame Lepic fielleuse et mielleuse, droite et noire comme un parapluie. Un grand frère et une grande sœur qui portent bien leur âge

ingrat. Une bonne et un parrain qui sont d'authentiques paysans morvandiaux, comme j'en ai rencontré sur la route. Un Monsieur Lepic vécu par le grand comédien Harry Baur, hirsute, bourru, myope et sentimental. Quant à *Poil-de-Carotte*, c'est peut-être la plus belle réussite du film : un gamin rousseau, dégingandé, monté en graine, la figure parsemée de taches de son, qui témoigne d'un naturel et d'une sensibilité peu communes.

Une image me reste, résumant tout le film : la scène de l'idylle. Chez le parrain où *Poil-de-Carotte* et sa minuscule amie s'avancent, couronnés de fleurs sauvages, sous la voûte des pommiers, dans le champ qui longe un ruisseau, tandis que la vielle du parrain joue un vieil air de noces, sur le thème du *Noël des Enseignes*...

C'est aujourd'hui la noce
D'un gars d'chez nous.

*
* *

La *Maternelle* ne présente pas un gosse, mais des gosses, un fourmillement de tout-petits, de « moins de sept ans », toute la marmaille qui pullule dans les rues et les cours intérieures des quartiers miséreux. C'est un ouvrage d'ensemble, un film collectif, peut-être le meilleur que je connaisse, supérieur à *Jeunes filles en uniforme*, même à l'extraordinaire *Émile et les Détectives*. Qu'on songe à la difficulté que présentait la matière à informer : des enfants en bas âge, des « poulbots » de la Maternelle. Et qu'on voie la réalisation : un naturel parfait, rien qui cloche, rien qui jure, nul chiqué, la vie même. Assurément, les spectateurs doivent sentir remonter, du tréfonds de leur mémoire, les souvenirs estompés de leur première enfance, quand, leur panier à la main, chaudement emmitouflés, ils montaient, comme dit le bon Coppée,

... le degré
Qui mène à l'école primaire.

Dans ces prises de vue, on sent le cœur et l'intuition d'une femme; on devine la part qu'a dû prendre, dans le travail des deux metteurs en scène, Mlle Epstein.

Comme *Poil-de-Carotte*, la *Maternelle* est tirée d'un roman. Dirai-je que le film me paraît plus pur que son origine? Il n'a pas la lourdeur, la lenteur et l'allure un peu « primaire » du roman de Frapié, qui, malgré l'intérêt humain qu'on doit lui reconnaître, n'est pas un livre de premier plan. Le film garde cet intérêt humain; il y ajoute un dynamisme, un je ne sais quoi de plus limpide. Certes, il y a encore des fautes de goût. Nous savons tous qu'à la Maternelle les soins matériels donnés aux enfants tiennent une grande place dans les fonctions des femmes de service. Il eût été pudibond de nous les dissimuler; on nous les montre un peu trop et l'on tombe ainsi dans un excès inverse, qui ne va pas sans monotonie. De même, on eût gagné à moins appuyer sur la vie professionnelle de la mère d'un des enfants, laquelle, pour parler net et d'après les images du film, fait le trottoir. L'insistance est déplacée et, par sa faute, le film ne peut être vu par tout le monde. Malgré ces réserves, je maintiens qu'il est moins sombre, moins âpre, moins pesant que le livre.

Le scénario est tout simple — et ce n'est pas son moindre mérite. Une jeune fille de famille aisée perd ses parents et sa fortune; abandonnée par son fiancé, obligée de gagner immédiatement sa vie, elle se place malgré son brevet supérieur (ce détail retarde en nos temps de baccalauréat universel) comme femme de service dans une école maternelle. Les scènes d'exposition, toutes de suggestion rapide, sont, au point de vue technique, parmi les meilleures du film. Rose — tel est le nom de l'héroïne — connaît la dure besogne d'astiquage, de récurage et de soins corporels qui revient aux servantes des gosses. Mais elle s'attache passionnément aux enfants et se fait aimer d'eux. Elle adopte même une petite fille d'une sensibilité précoce, Marie Cœuret, que sa mère, pauvre fille de joie, vient d'abandonner. Un jeune médecin, le docteur Libois, attaché à l'école, éprouve d'abord, pour Rose, de l'aversion, parce qu'elle a supplanté une de ses protégées. Mais, à mesure qu'il la connaît mieux, il se prend à l'aimer. Une idylle très pure s'ébauche, qui va se terminer par un mariage, bien que Rose hésite à quitter les enfants.

Sur ces entrefaites, la petite Marie Cœuret, jalouse, craignant un second abandon, désespérée, se jette à l'eau. On peut la sauver. Mais ce choc détermine la vocation de Rose : elle continuera de se dévouer aux gosses, humblement, non comme institutrice, mais comme femme de service. Le docteur Libois comprend et se résigne. Et la dernière scène nous montre Rose « en proie aux enfants ». On le voit : ce thème est d'une élévation assez peu courante dans nos salles de cinéma et qui nous change heureusement du *Roi des Resquilleurs* ou de *Princesse, à vos ordres!...*

La distribution est remarquable. Madeleine Renaud, qui excelle aux jeux de finesse et de tendresse, et dont le fin visage est un poème de grâce mélancolique, a joué superbement un rôle difficile; elle évite de tomber dans une sensiblerie de mélodrame; elle reste la jeune fille pauvre, distinguée et timide, qui devient d'une hardiesse farouche lorsque *ses* enfants sont en jeu. Le docteur Libois a toutes les caractéristiques de sa profession. En outre, il est gauche et maladroit à souhait dans sa demande en mariage. La femme de service titulaire, Mme Paulin, est une énorme commère, autoritaire, criarde et revêche à l'extérieur, bonne et pitoyable au fond, avec une once de sentimentalisme. Elle a une manière de proférer : « Depuis vingt ans que je suis dans l'enseignement... », et de roucouler sa romance : « On me dit que je suis belle... », qui déchaîne le rire. Madame la Directrice est pédante, e arouchée et trop administrative : le portrait, un peu chargé, tourne à la caricature. Toutes les directrices de Maternelles ne lui ressemblent pas, heureusement!

En somme, un très bon film, qui ne convient qu'aux gens avertis, mais qui mérite leur présence.

J. Folliet.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).